PER
Q-60
#107

QUÉBEC Rock

ENTREVUE EXCLUSIVE

DESMOND TUTU

LORSQUE LES DIEUX SONT TOMBÉS SUR LA TÊTE

UN PARFUM DE JAZZ

AU-DELÀ DU FESTIVAL

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

LE FESTIVAL JUSTE POUR RIRE

DE QUOI PERDRE LA RAISON

MODE

LA MIGRATION DES TENDANCES

GOLDMAN CHARLEBOIS

LE COMBAT DES CHEFS

VÉRONIQUE SANSON · HUBERT-FÉLIX THIÉFAINE · LOUIS LORTIE · JOE JACKSON · ANNE CLARK · VIDÉO NEWS · DISQUES · LIVRES · FILMS

NO 107 — CANADA 2,95$ BELGIQUE 155FB FRANCE 20FF 4073 CND — JUILLET 1986

SPARKS® "Dubbers"™

Effleure un Sparks, et c'est l'étincelle qui met le feu aux poudres. Super puissance, haute technologie. Grande vitesse de duplication pour partager ta musique avec un ami. Noir avec une touche d'orange. Pour ceux qui aiment jouer avec leur musique.

▲ SPK115

Ultra-portatif, il te suit partout. Quand t'en as un, t'es fier de le montrer.

SPK531 ▶

Plus tu l'allumes, plus tu t'enflammes. Comme l'égalisateur graphique à 5 pistes, par exemple. Tout est là.

Pour le détaillant Sparks le plus près de chez toi, contactes:
Colton Division
Gould Marketing Inc.
6445 Côte de Liesse
Montréal (Québec)
H4T 1E5
Téléphone: (514) 342-4441

SPARKS

Une explosion de joie !

QUÉBEC Rock

ÉDITEUR:
Guy Perron.
RÉDACTEUR EN CHEF:
Patrick Emiroglu.
ADJOINT AU RÉDACTEUR EN CHEF:
Frédéric Tomesco.
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION:
Catherine Choquette.
DIRECTEUR ARTISTIQUE:
Pierre Durocher.
RECHERCHE:
Katherine Adams, Christian Belleau, Jean Brouillard, Franco Nuovo, Jacques Larue-Langlois, Sylvain-Claude Filion, Francis Juneau, Gérard Lambert, Hugo Léger, Pierre Leroux, Fred Personne, Laurent Saulnier.
PHOTOGRAPHIE:
Alpha Diffusion, Harold Beaulieu, François Jannin, Suzanne Langevin, Ponopresse, Jean-Bernard Porée, Pierre Zabbal.
QUÉBEC ROCK est publié par le Groupe Québec Rock, siège social: 3510, Boul. Saint-Laurent, Bureau 404, Montréal, Québec, H2X 2V2. Tél.: (514) 844-8491.
PRÉSIDENT ET DIRECTEUR GÉNÉRAL:
Guy Perron.
VICE-PRÉSIDENT FINANCES:
Michel Noël.
CONTRÔLEUR:
Christian Charron.
DIRECTEUR DES VENTES:
François Carrière.
GÉRANT DE DISTRIBUTION:
Normand Thérien.
ASSISTANTE À L'ÉDITEUR:
Odile Vallières.
COMPTABLE:
Carmen Paquette.
SECRÉTARIAT:
Anne-Marie Le Beau.
REPRÉSENTANTS:
Montréal: Danny Boulanger, Nathalie Keiller, Arthur Pearson et Gisela Stephany — (514) 844-8491
Québec: Martyne Rioux — (418) 654-9503
Toronto: Magazine Network (416) 962-8400
Pour la France: Service de Vente SOC. Responsable Lauric Montfort. Tél.: 05-21-32-07 (sans frais pour toute la France).
PRODUCTION:
Typographie et montage: Photocomposition Trëma Inc.; Quadrichromie: Stanmont, Graphiscan.
IMPRESSION:
Litho-Prestige.
PELLICULAGE:
Graphiscan.
DÉPÔT LÉGAL:
Bibliothèque nationale du Québec. Bibliothèque nationale du Canada, ISSN 02267187.
COURRIER 2e CLASSE,
enregistrement no 5047. Port de retour garanti.

QUEBEC ROCK
NO. 107 1986

GRAFFITI

Styles: Chapeaux d'été, J'atout coeur, Mon Ongle d'Amérique. **Pulsions:** La grande famille, Vous écoutez présentement, Des chiffres et des groupes, etc. **Graffiti:** Immaculée Conception, Un argument de poids, les chiens chauds plus que centenaires, Boum!, Japon-sur-Mer, Un peu, beaucoup, passionnément, etc. **Événements:** Le futur prend forme, Jammin' Joe, La grande traversée, Festival du Vieux Port de Québec, Festival de Lanaudière, Le rapido, etc. **Franco Rock:** Véronique Sanson, Youssou N'Dour, Marie-Michèle Desrosiers. **Interviews:** Anne Clark, Modern English.

MUSIQUE

20 **Hubert-Félix Thiéfaine.** Devant son creuset, cet alchimiste a trop rêvé de liberté pour finir piégé et récupéré.

32 **Louis Lortie.** Sonate pour un pianiste fou qui, à 27 ans, a déjà 20 ans de métier au bout des doigts... et ne mâche pas ses mots.

36 **Jean-Jacques Goldman et Robert Charlebois.** Un immense tournoi musical au coeur de l'été québécois mettant aux prises un duo étonnant et détonant.

48 **Un parfum de jazz.** Alors que les effluves du Festival caressent encore les tympans, un tour d'horizon du jazz qui se vit à Montréal

56 **Joe Jackson.** Chauve qui peut! Entrevue avec un exilé britannique qui, même sans être polyglotte, n'en a pas pour autant la langue dans sa poche...

ENTREVUE DU MOIS

22 **Desmond Tutu.** Quand les Blancs sont tombés sur la tête et que le régime de Prétoria broie du Noir.

MODE

40 **Influences, confluences.** La migration des tendances.

DOSSIER

28 **Le Festival juste pour rire.** L'humour au Québec: c'est parce que c'est drôle qu'on rit. Une entrevue exclusive avec Gilbert Rozon.

CINÉMA

72 **Toute une saison en Cannes, Cobra, Poltergeist II, Top Gun, Paris-Minuit, Des clips aux Claps.**

RUBRIQUES

60 **Disques**
66 **Profil Rock Pepsi: The Cure**
68 **Livres**
70 **Vidéo Films**
78 **Vidéo Films**
81 **Mythes: Django Reinhardt**
82 **Jet Set: Self Aid**

Bon comme tes bons amis

Goûtez

Coke

Marque déposée

Coca-Cola et Coke sont des marques déposées qui identifient le même produit de Coca-Cola Ltée seulement.

STYLES

PAR KATHERINE ADAMS

HAROLD BEAULIEU

À FLEUR DE CHAPEAU

Les pailles multicolores dont l'originalité des formes et des couleurs dépasse en élégance le simple chapeau de plage ou l'extravagant sombrero, voilà ce que nous offre la boutique Bora Bora pour la saison estivale.

Le chapeau demeure l'accessoire le plus amusant pour relever une toilette ou tout simplement pour ajouter une touche de couleur, un brin de folie au classique ou à l'uni.

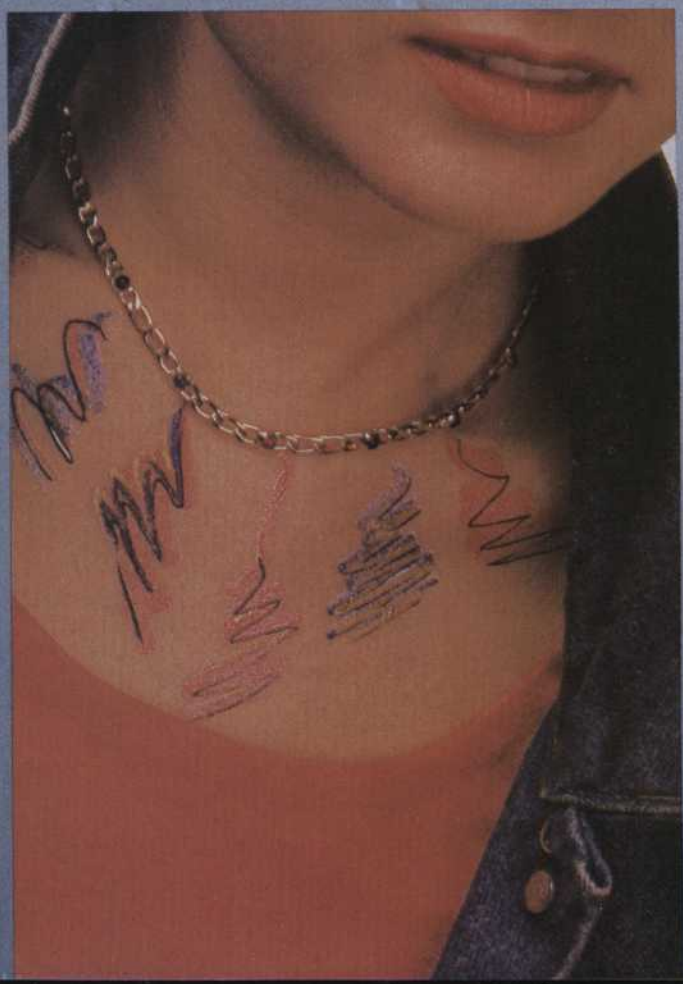
L'agencement de foulards, de fleurs ou de bijoux aux coiffures, permet de créer des styles au rythme de sa fantaisie. À noter, les bandeaux, aussi pratiques que jolis, sont toujours de mise cet été. K.A.

MON ONGLE D'AMÉRIQUE

Bien que les Américains aient été les instigateurs de l'ongle parfait, la passion des jolies mains s'étend dorénavant jusqu'à Montréal. Le carrefour de l'élégance, situé rue St-Denis, offre une panoplie de faux ongles.

L'acrylique, la soie, l'acétate et différentes résines sont quelques-unes des composantes qui entrent dans la fabrication de ces griffes faites sur mesure.

Celles qui recherchent une allure plus personnalisée choisiront motifs ou illustrations peints directement sur l'ongle. Les bourses mieux garnies iront vers le «chic» de l'ongle en or ou incrusté de pierres précieuses. Pour une griffe très très personnelle. K.A.



ALPHA-DIFFUSION

J'ATOUT COEUR

Un séduisant zig zag de couleur sur l'épaule, une longue larme fuchsia et or au coin des cils ou — plus délicatement osé — quelques petites fleurs multicolores émaillant le haut de la cuisse... c'est l'effet J'Attoo.

Avec ses vingt différents modèles à appliquer sur la peau en quelques secondes grâce à une éponge humide, le créateur de bijoux et maquillages Jeffie Pike compte bien apporter à la femme résolument moderne le petit «je ne sais quoi» indispensable à toute séduction qui se respecte. Les autocollants J'Attoo sont dès maintenant disponibles dans les magasins Fun Fun (Carrefour Laval et Centre Rockland), Bedo (rue Ste. Catherine), Flirt (rue Ste. Catherine) et Eliko (Ste. Catherine), M.G.A. (rue de Maisonneuve), La Maison Simons (Côte de la Fabrique, Québec), Alpha Béta Itée (Sherbrooke ouest), Triks (Wellington, Verdun). C.C.

PULSIONS

PAR LAURENT SAULNIER ET FRÉDÉRIC TOMESCO

LA GRANDE FAMILLE DU ROCK

1. Bollock Brothers
2. Blues Brothers
3. Pig Brothers
4. Faith Brothers
5. Everly Brothers
6. Rimbaud Brothers
7. Cocteau Twins
8. Thompson Twins
9. Julie et les frères Duguay
10. Peter & the Test Tube Babies
11. Sisters of Mercy
12. Sisters Sledge
13. Pointer Sisters
14. Our Daughter's Wedding
15. Mad Daddies
16. Pere Ubu
17. Mamas and Papas
18. Mama's Boys
19. The Othermothers
20. Sharing the House with Mother
21. Adam & the A(u)nts
22. The Partridge Family
23. Sly & the Family Stone
24. Royal Family & the Poor
25. La famille Staunton

F.T.

RUES DU ROCK

1. **Abbey Road** (Beatles)
2. **Exile on Main Street** (Rolling Stones)
3. **10th Avenue Freeze-out** (Bruce Springsteen)
4. **461 Ocean Boulevard** (Eric Clapton)
5. **Moon Over Bourbon Street** (Sting)
6. **52nd Street** (Billy Joel)
7. **Positively 4th Street** (Bob Dylan)
8. **Sun Street** (Katrina and the Waves)
9. **Heartache Avenue** (The Maisonettes)
10. **Brouillard dans la rue Corvisart** (Françoise Hardy)

L.S.

VOUS ÉCOUTEZ PRÉSENTEMENT...

1. **Radio Radio** (Elvis Costello)
2. **Radio Gaga** (Queen)
3. **Radio Centre Ville** (Louise Forestier)
4. **Radio Silence** (Thomas Dolby)
5. **Radio Clash** (The Clash)
6. **Border Radio** (The Blasters)
7. **Radio Africa** (Latin Quarter)
8. **Radio Pékin** (Jean-Patrick Capdevielle)
9. **Texas Radio and the Big Beat** (The Doors)
10. **Radio Ethiopia** (Patti Smith)

L.S.

DES CHIFFRES ET DES GROUPES (2e PARTIE)

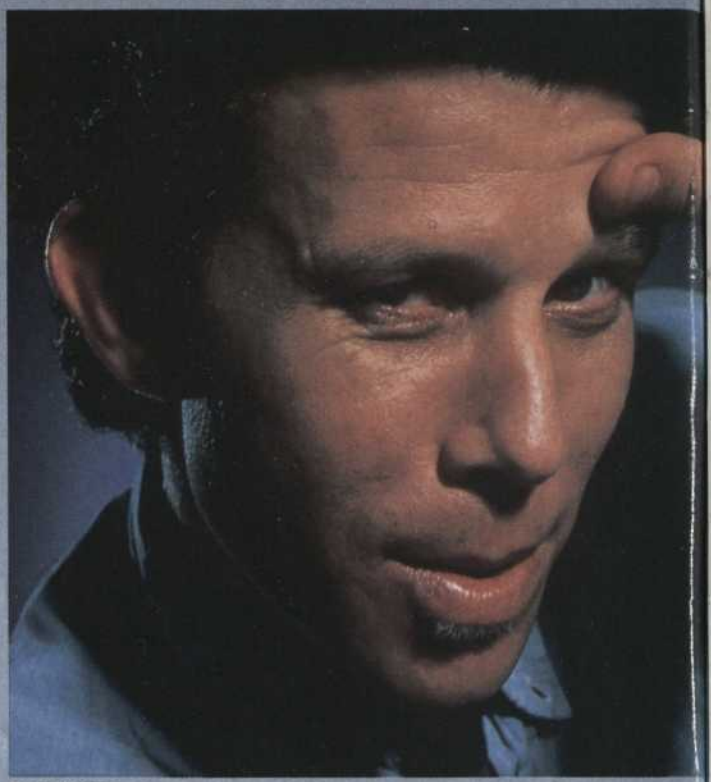
1. Twelfth Night
2. 13th Floor Elevators
3. Shadow 15
4. Heaven 17
5. Band 19
6. Twenty Flight Rockers
7. TV 21
8. 23 Skidoo
9. Section 25
10. Sector 27
11. 28th Day
12. Days of 29

F.T.

LA MORT EST AU RENDEZ-VOUS

1. Dead Can Dancè
2. Dead Neighbours
3. Dead Milkmen
4. Dead Kennedys
5. Dead Boys
6. Deadbeats
7. Grateful Dead
8. Killing Joke
9. Kill Ugly Pop
10. Lipstick Killers
11. Honeymoon Killers
12. D.O.A.
13. Play Dead
14. Megadeath
15. Death in June
16. Living Death
17. Blessed Death
18. Deadly Poison
19. Danse Macabre
20. Dead or Alive

F.T.



Tom Waits.

ON PREND TOUJOURS UN TRAIN...

1. **Slow Train Coming** (Bob Dylan)
2. **Downtown Train** (Tom Waits)
3. **Downbound Train** (Bruce Springsteen)
4. **Clustering Train** (Golden Palominos)
5. **Night Train** (Modern English)
6. **Train of Thought** (A-ha)
7. **Le Train du Nord** (Félix Leclerc)
8. **Big Train** (from Memphis) (John Fogerty)
9. **Spanish Train** (Chris de Burgh)
10. **Wagon-lit** (Les I)

L.S.

Les Cocteau Twins.

ANGUILLE SOUS ROCK

Un épineux problème égratigne les profits de nombreux marchands de disques: comment empêcher certains clients aux doigts agiles de s'emparer subrepticement des feuillets accompagnant disques ou cassettes? L'enregistrement de cassettes à domicile, en plus de pirater le droit d'auteur, entraîne un impérieux besoin d'information écrite sur les artistes et leur musique. Certains commerçants fatalistes se résignent à remplacer perpétuellement les feuillets volés, d'autres cherchent désespérément à prévenir ces larcins qui représentent des frais supplémentaires et autant de ventes perdues. Mais, comme l'exprime Bob Kingdon, directeur d'une maison de disques anglaise, les voleurs de petits papiers ont beau jeu, car, «à part leur trancher la main si on les prend sur le fait, on ne peut rien faire pour les empêcher de recommencer.» F.J.

Mardi Plouf STCUM

la presse

QUÉBEC Rock

L'AQUA PARC DE LA RONDE

Votre correspondance métro de la STCUM vous permet un rabais de 2$ à l'Aqua Parc de La Ronde, tous les mardis de l'été.

- Une (1) correspondance par personne, par visite, à l'Aqua Parc
- Non cumulatif
- Non jumelable à autres rabais
- Non applicable au tarif combiné

Venez rencontrer sur place l'équipe de Québec Rock et Fan Club
• Personnalités - Artistes •
• Concours • Tirages
MUSIQUE

SUPER PROMOTION D'ÉTÉ PLOUF

1er juillet
8 juillet
15 juillet
22 juillet
29 juillet
5 août
12 août
19 août
26 août

LA S.T.C.U.M. VOUS FACILITE LA VIE !

QUÉBEC Rock

DE PLUS:

Retournez-vous vos cartes mensuelles CAM échues avec vos nom, adresse, code postal et numéro de téléphone, le mode de paiement:

Visa ☐
Master Card ☐ No de carte _____ Date d'exp _____
Chèque ☐ Signature _____
Mandat ☐
et postez le tout à: C.P. 187 Succursale C
Montréal (Québec) H2L 4K1

Un rabais de 50% sur abonnement à Québec Rock et Fan Club sur réception de votre carte CAM échue.

Oui, je m'abonne à Québec Rock ☐ Ci-joint, mon paiement – 12 numéros – 17,70$

Oui, je m'abonne à Fan Club ☐ Ci-joint, mon paiement – 12 numéros – 11,94$

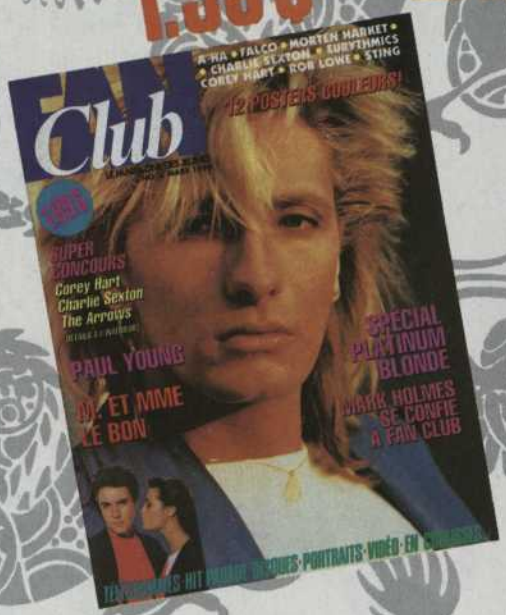
DE PLUS:

Tirages d'abonnements gratuits et de vêtements de la collection Québec Rock et Fan Club parmi toutes les cartes CAM reçues.

FAN Club EST EN KIOSQUE MAINTENANT

SEULEMENT 1.99$

DES REPORTAGES DES DISQUES
DES POSTERS DES VIDÉOS
DES CHANSONS DES NOUVELLES
DES CONCOURS DES EXCLUSIVITÉS



100% MUSIQUE

Oui je désire m'abonner à Fan Club

12 numéros - 17,00$

Complète les informations suivantes en majuscules S.T.P. et poste ton paiement à:

FAN CLUB (Service des abonnements)
C.P. 187, Succursale C
Montréal (Québec)
H2L 4K1 **Tél: (514) 844-8491**

Nom: **Prénom:**

No rue: **Appartement:** **Ville:**

Code postal: **Province:**

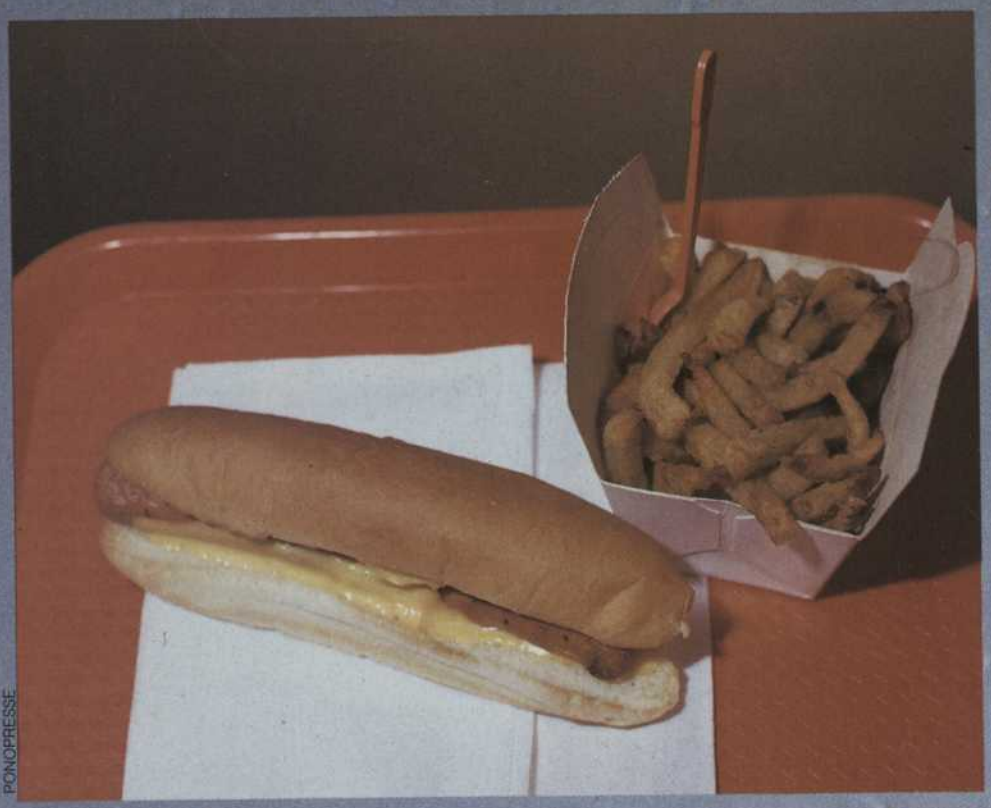
No de la carte: **Date d'expiration** **Mois** **Année**

Signature

Mode de paiement
VISA ☐ **CHÈQUE** ☐ **MANDAT** ☐
MC ☐

À L'USAGE DU BUREAU SEULEMENT
Code fichier Numéro
Source

GRAFFITI



PONOPRESSE

UN ARGUMENT... DE POIDS

Il y a quelques années, un chanteur grec dont nous tairons le nom a perdu une quarantaine de kilos grâce à un régime extrêmement sévère, mais surtout grâce à une volonté de fer. Pourtant, il devait un jour admettre que c'est une balance électronique ultra-moderne qui a fait déborder le vase et l'a enfin décidé à mincir.

«À l'aéroport, dit-il, je venais de mettre une pièce dans une de ces nouvelles balances perfectionnées, quand un ticket en sortit par le côté. On pouvait y lire l'inscription suivante: Recommencez. Une personne à la fois seulement». J.B.

AKI POUR TOUS

On en voit partout dans les parcs. Ils sont trois, quatre ou plus encore à se relancer la «baballe» à coups de genou, de hanche ou de pied. Le footbag, qu'on appelle aki en français, est le nouveau kick à la mode. La petite balle est un peu molle, en cuir, et de la taille d'une mandarine grassouillette. Le but du jeu: garder la balle en l'air le plus longtemps possible sans utiliser le haut du corps.

L'aki est né sur la Côte Ouest des États-Unis, en Orégon, lorsqu'un sportif chercha un truc pour ranimer un genou malade. Dès 1983 naît la *World Footbag Association* qui compte 4000 membres et qui organise des compétitions internationales. Mais les origines du footbag remontent à la nuit des temps. Les Chinois l'utilisaient dès l'an 2597 avant notre ère, sous l'empereur Hwang Ti. Réservée aux gens de qualité et aux militaires, la «kemari» était alors une balle remplie de cheveux. On y pratique encore de nos jours le «Sepak Takraw», jeu de pieds similaire utilisant une balle de rotin tressé et qui sera pour la première fois en compétition officielle aux Jeux Asiatiques de 1986.

On trouve la balle Aki un peu partout, de la ProKicker (fabrication québécoise, dans les 8$) à la Cadillac des baballes, l'Alta de l'Utah, constituée de pas moins de 20 morceaux et cousue dans les meilleurs cuirs, en passant par la plus cheap, de Taiwan, pas chère mais pas si bien faite. Commencez par vous exercer seul(e): le record mondial est de 32 598 coups consécutifs, accomplis en 5 heures 25 minutes par l'Américain Andy Linder. Record féminin de Tricia Sullivan: 12 838 coups. Aki la petite balle après neuf heures...? S.C.F.

DES CHIENS CHAUDS PLUS QUE CENTENAIRE

Le 17 juillet 1986 marquera le 115e anniversaire du... hot dog! C'est en effet en 1871 que Charles Feltman, propriétaire d'un snack-bar, eut la géniale idée de glisser ses saucisses trop chaudes dans de petits pains en long, afin de ne pas se brûler. Une naissance qui joignait l'utile à l'agréable... Aujourd'hui, rien qu'aux États-Unis, il s'en consomme un nombre incroyable: 20 milliards par année, soit à peu près 600 à la seconde. J.B.

ALLO, CHÉRIE...?

Imaginez que vous vouliez aller boire un verre avec des amis, au lieu de rentrer chez vous. Vous voulez évidemment prévenir votre conjoint de votre retard, mais, pour lui fournir une excuse crédible, il suffit désormais d'utiliser le «système de bruitage approprié»: embouteillage, violent orage, etc. Vous gagnez la plus proche «cabine téléphonique à excuses», vous payez 1$ pour 2 minutes et vous appuyez sur le bouton voulu. Cette invention ingénieuse, d'un américain il va sans dire, offre un choix d'une vingtaine de bruits de fond: aéroport, stade de sport, etc. Il y a même, pour les excuses un peu plus tirées par les cheveux, le poste de police, la nuit dans la jungle, les cliquetis de dactylos et une scène guerrière avec explosions, pétarades et sirènes... J.B.

POLYVALENTS, CES TROMBONES...

Selon une récente enquête effectuée par un fabricant canadien, les trombones, ces petites attaches pour papiers, servent surtout à réparer provisoirement une déchirure de vêtements (4%), à se curer les dents (6%), à se nettoyer les ongles (14%), à se gratter les oreilles (17%), à nettoyer les pipes (19%), et à être tordus ou cassés au cours de communications téléphoniques (19%).

En fait, 21% seulement des trombones sont utilisés pour attacher des papiers... *J.B.*

IMMACULÉE CRÉATION

Quand une maison d'édition new-yorkaise publia, sous le titre The Nothing Book *(le livre du néant), un ouvrage aux pages blanches, elle fut accusée de plagiat par l'éditeur belge d'un ouvrage également vierge, intitulé* Mémoires d'un amnésique. *La firme américaine rejeta l'accusation en disant que le vide était du domaine public et ne pouvait donc faire l'objet de droits d'auteur. Depuis ce temps ont paru:* La culture des radis en Alaska, Le Livre Blanc de l'électricité au Québec *et* Les serpents en Irlande *(Il n'y a plus de serpents en Irlande depuis que Saint-Patrick est passé par là)...* *J.B.*

PARADOXE... SEL!

Quiconque a déjà salé son café ou sucré ses patates frites comprendra tout de suite la gravité de la situation. Il y a peu de choses dans la vie aussi certaines que l'alternance des jours et des nuits. On connaît le problème des roses rouges et des violettes bleues. Mais jusqu'à présent, le sel et le sucre constituaient deux pôles gustatifs clairement établis. Et bien, la Société Canadienne de Sel (sic), balayant bravement tout préjugé, réconcilie maintenant la salière et le sucrier. Du sucre dans le sel, voilà l'innovation.

On n'arrête pas le progrès, direz-vous, mais ne pourrait-on pas empêcher le sel de se sucrer et même, pour tout prévoir, le sucre de se saler? Pour le sel Windsor il est trop tard, le sucre s'y trouve déjà. Du sucre inverti. Qu'est-ce que l'inverse du sucre? Le sel! Finalement, tout se tient. F.J.

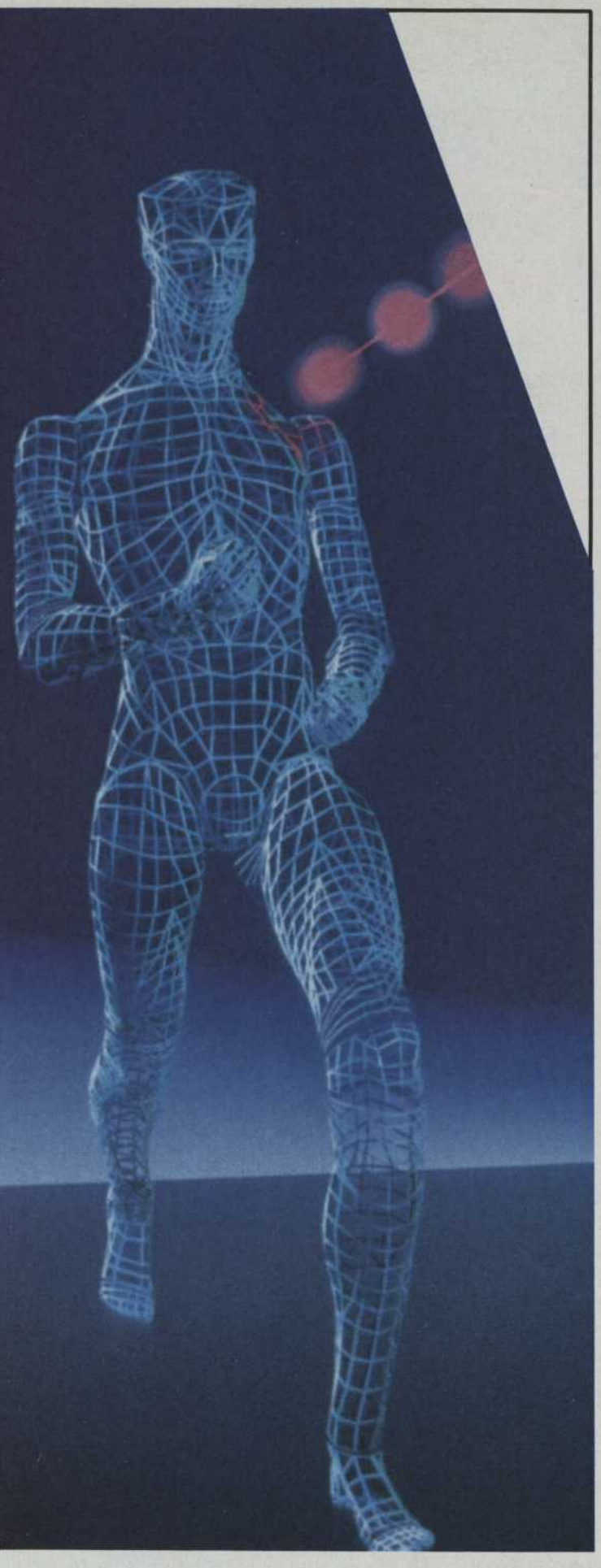
La cité des arts et
des nouvelles
technologies
de Montréal présente:

IMAGES DU FUTUR

Une sélection
internationale
des meilleures images et
videos faits par ordinateur.
800 oeuvres – 10 pays
Pays invité d'honneur:
LA FRANCE

12 juin – 8 sept
10 H - 22 H,
tous les jours
Entrée: Adultes 4,50 $
Enfants: moins de 12 ans 1,50 $

VIEUX-PORT de MONTRÉAL



tvfo 99

La télévision
de France
au Québec

bonjour! Québec

Vidéotron

AIR CANADA

la presse

Activités Culturelles de Montréal
Ministère des Affaires Culturelles
Conseil des Arts du Canada
Emploi Canada

GRAFFITI

Portopia, la première cité lacustre des temps modernes.

JAPON-SUR-MER

Les 120 millions de Japonais vivent à l'étroit dans leur archipel. Le professeur Kiyohide a donc calculé qu'il serait rentable de construire au large une cité sur pilotis.

10 000 pilliers reposeront sur le fond à moins de cent mètres, espacés de 50 mètres en 50 mètres. Ils supporteront quatre ponts superposés de 25 kilomètres carrés chacun. Chaque pont aura une hauteur de 20 mètres, ce qui permettra d'y édifier des structures de cinq étages. La structure aura une hauteur totale proche de celle de la tour Eiffel et chaque étage aura une fonction spécifique. Le premier pont abritera les parties vives de la cité, comme par exemple une usine de reconversion des ordures. Le second pont sera l'espace de vie: immeubles, hôtels, restaurants, magasins. Le troisième sera le centre des affaires et des communications. À l'étage supérieur enfin, on trouvera, outre les espaces de loisirs (golf, tennis, piscines, parc d'attractions), des laboratoires de recherches en technologies de pointe et un aéroport international. Équipé de pistes de six kilomètres de long, ce dernier pourra accueillir les avions de l'an 2000, les supersoniques futurs sur lesquels travaillent déjà les ingénieurs aéronautiques américains. G.L.

MONTRÉAL, LE MOTOWN QUÉBÉCOIS

Petit studio deviendra grand!

Pendant que les pistes d'enregistrement se multiplient par trois, passant de huit à vingt-quatre, le studio 1913 devient plus qu'un studio, instaurant le concept Motown dans l'industrie du showbusiness québécois.

L'idée du Motown consiste à regrouper les services aux artistes. C'est ainsi que l'on retrouvera maintenant sous le toit du studio 1913, la maison d'édition musicale Etc. et un service de gérance. Les artistes n'ont donc pas affaire à plusieurs entreprises, puisqu'une seule les regroupe toutes. Parmi les musiciens qui ont adopté d'emblée cette formule, on retrouve Lucien Francoeur, Jean Dorais (ex-guitariste du groupe Octobre, qui sortira son premier album solo l'automne prochain), Manuel Brault, Tom Rivest (compositeur de Joe Bocan), etc. Les négociations se poursuivent toujours avec Tess, Child for Aye, Strike Force, Sylvie Boucher, Toby, Luis de Cespedes (!) et Gilles Gariépy.

De plus en plus, les intervenants de toutes les sphères de l'industrie réagissent face à la crise du disque au Québec en redoublant d'ardeur et d'iniatives. L'idée du studio 1913 en est une très brillante, réunissant un esprit d'initiative, une économie monétaire et un souci de bien travailler avec les artistes. C'est avec solidarité que nous leur souhaitons la meilleure des chances! L.S.

UNE CHANSON VERTE

Le 13 mai dernier, le gouvernement fédéral, représenté par Tom McMillan, Ministre de l'environnement, lançait une vaste campagne de protection de l'environnement, coiffée d'une chanson-thème bilingue écrite par Jean Robitaille, Michel Rivard, Gary O', et Gerald O'Brien: *La Pure Vérité/No More Wasting Away*. Regroupées dans les studios d'André Perry à Morin Heights, des vedettes de la chanson et, fait remarquable, du domaine sportif, ont participé à l'enregistrement. Il s'agit de Mark Holmes, Carol Pope, Kim Mitchell, Ginette Reno, Claude Dubois, Martine St-Clair, Gaétan Boucher, Rick Vaive, Paul Coffey, Sylvie Bernier, Tim Raines, Mario Tremblay et André Viger. Le ministre Tom McMillan a rendu hommage au talent des artistes qui n'ont disposé que d'un bref délai pour mener ce projet à terme, et a souligné l'importance de cette campagne de sensibilisation. Il a également répondu à quelques questions.

Québec Rock: Vous avez insisté, Monsieur le ministre, sur la responsabilité individuelle face à l'environnement, mais ne pensez-vous pas que le législateur devrait ajouter des dents à certaines lois?

McMillan: La loi va changer, mais les individus doivent être conscients de leurs responsabilités et ne pas enfreindre la loi. Il est impossible de poursuivre tous les citoyens qui retirent le convertisseur catalytique de leur véhicule pour pouvoir utiliser de l'essence au plomb. Or, les véhicules routiers causent une part énorme de la pollution atmosphérique. Il faut donc que chacun participe activement à la protection de l'environnement.

Q.R.: Les grandes industries, sources constantes de pollution, sont aussi très influentes auprès du gouvernement. Comment les contrôler?

T.M.: Même les grosses compagnies se rendent compte des coûts inhérents à la pollution. La prévention coûte maintenant moins cher que la dépollution. Et le New Environmental Act sera la loi la plus dure et la plus avant-gardiste jamais votée quant à la pollution industrielle. Nous verrons à ce qu'elle soit respectée. F.J.

EVÉNEMENTS

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Popularisé depuis l'année dernière seulement, ce joyeux festival qui s'amuse à mélanger les genres en est à sa neuvième édition, et s'étire jusqu'à la fin de l'été avec des événements pour la plupart concentrés dans la région de Joliette. Quelques spectacles à souligner en juillet: le guitariste Alexandre Lagoya (10 juillet); le flûtiste Jean-Pierre Rampal et le pianiste John Steele Ritter (3 juillet); le guitariste Baden Powell (11 juillet); Zamfir, flûte de pan (19 juillet); Michel Fugain et 50 chanteurs (20 juillet); le trio Keith Jarrett (28 juillet) et à surveiller en août, la reprise de l'opéra-rock **Starmania**. Des informations supplémentaires à (514) 288-3782.

SPACE INVADERS

La sculpture urbaine, qui rallie des procédés divers comme le recyclage, l'assemblage et le bricolage, sera représentée par neuf artistes du Canada, des États-Unis, de France et d'Angleterre à l'occasion de l'exposition* Space Invaders *présentée au Musée d'Art Contemporain jusqu'au 31 août. Cette critique aiguisée de la civilisation post-industrielle occidentale laisse libre cours à l'humour et au sens du jeu, et la joyeuse décadence qui en ressort devrait pouvoir séduire le public non-initié comme celui des adeptes de l'art contemporain.

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Infatigable, le Festival d'Été de la Capitale revient avec une série de spectacles surprenants et passionnants. Parmi les vedettes qui défileront du 3 au 13 juillet sur les différents sites du Festival, notons Gilles Vigneault, Jean-Pierre Ferland, Fabienne Thibeault et Richard Cocciante, Joe Bocan, Rock et Belles Oreilles, Jim Corcoran, Véronique Samson, Alexandre Lagoya, L'OSQ, le groupe Anonymous, Michel Robert, la percussionniste Marie-Josée Simard et l'ensemble I Musici. L'attraction spéciale: un match en chansons entre la francophonie occidentale, représentée par Robert Charlebois, et la francophonie orientale, chantée par Jean-Jacques Goldman.

LE PLAISIR DE VIVRE SEULE

Un show qui se veut résolument moderne met seule en scène Doris Vasiloff-Blanchet, ex-animatrice de l'émission ***Plexi-Mag. Anémone Téléphone ou Le Plaisir de Vivre Seule*** *est un one-woman-show tendre et humoristique. Doris Vasiloff y incarne six personnages à travers un étrange party d'Halloween. Et comment expliquer cette passion pour les téléphones, la photographie, la sculpture...? On peut risquer un oeil sur ce spectacle-surprise de l'été qui sera à l'affiche du 8 au 20 juillet à 20h au Bar Centreville (849-4955).*

Doris Vasiloff-Blanchet, alias Anémone Téléphone.

Joe Jammer et ses Kissing Bandits, au Club Soda le 8 juillet.

JAMMIN'S JOE

Le guitariste Joe Jammer, originaire de Chicago, est loin d'être un nouveau venu sur la scène du rock: voilà déjà 16 ans qu'il mène une solide carrière internationale au cours de laquelle il a joué aux côtés des Who, Led Zeppelin, Eric Clapton, Cat Stevens, Sting, Supertramp, Julien Clerc et plus récemment Men Without Hats.

Installé à Montréal depuis 1982, Joe Jammer s'est fait connaître ici par son travail avec Robert Charlebois et Diane Dufresne; mais c'est en solo qu'il a décidé, voilà bientôt un an, de poursuivre sa fructueuse carrière.

Aussi à l'aise dans le jazz que dans le blues ou le dance-rock, Joe Jammer accompagné de ses Kissing Bandits — le puissant batteur Pat Martel (ex-Offenbach et Aquarelle) et l'excellent bassiste Jean-Guy Boutin — présente donc son nouveau spectacle rock le 8 juillet, au Club Soda de Montréal. C.C.

SUZANNE LANGEVIN

Édouard Mercho, le porte-parole de la Traversée internationale du Lac St-Jean.

LA GRANDE TRAVERSÉE

Pour sa 32e année consécutive et avec à son actif la participation d'une trentaine de pays, la Traversée Internationale du Lac St-Jean à la nage 86 se tiendra du 22 au 27 juillet entre les villes de Péribonka et Roberval. En compétition s'affronteront six nageurs professionnels venus d'Argentine, de Hollande, de Nouvelle-Zélande et du Canada bien sûr. Il s'agira pour eux de faire un aller-retour — dans une eau à 59°F — totalisant 64 km, dans la nuit du 26 au 27 juillet. Prouesse sportive récompensée par des bourses atteignant au total 70 000$, cette compétition sera au centre d'autres activités sportives — pour nageurs amateurs — ainsi que de nombreux événements culturels dont des expositions de peinture et autres concerts de vedettes québécoises...

Porte-parole de la Traversée et entraîneur de champions de natation, Edouard Mercho collabore bénévolement à la promotion de l'événement depuis 16 ans. Il est heureux d'annoncer l'organisation d'une grande loterie comportant 10 000$ en prix. Les billets, au coût de 25$, permettent l'accès à toutes les activités de la Traversée Internationale du Lac St-Jean, et sont en vente au Centre Radio d'auto Chomedey 1977 Inc. (150 St-Martin O. Chomedey-Laval H7M 3Y8, tél.: 669-5444), centre dont Edouard Mercho est le président. C.C.

LE VIEUX-PORT DE QUÉBEC: «AU MILIEU DU MONDE»

Sous ce thème qu'veut dire bien des choses, le site du Vieux-Port de Québec est l'hôter d'événements et de productions remarquables depuis quelques jours déjà. Jusqu'à la fin août, ce domaine enchanteur, marié au fleuve, verra des milliers d'entre vous le visiter. Structuré en un horaire hebdomadaire où chaque genre d'activités est présenté le même jour de la semaine, la saison estivale du Vieux-Port de Québec permettra de voir, d'entendre et d'admirer, entre autres:

les mardis: *Cinq concerts de l'Orchestre Symphonique de Québec.*

les jeudis: *Les Jeudis Bud. Honeymoon Suite, The Arrows, Red Rider, Stevie Ray Vaughan, Luba et Gowan.*

les samedis: *Les Samedis Internationaux. Renaud, Zamfir, Vic Vogel et Gerry Boulet, Claude Dubois et Marjolaine Morin, Eartha Kitt et Marjolaine Morin, Juliette Greco, Michel Fugain, Oscar Peterson.*

Plus encore, les autres jours de la semaine, nous aurons droit à des Ball-Rooms, à du cinéma sur écran-géant, du théâtre d'été, au fleuve, aux voiliers, au plein air et aux petits oiseaux... J.B.

LE RAPIDO

• **DRUMMONDVILLE** accueille pour la cinquième année son Festival Mondial du Folklore qui déploie une envergure encore plus grande. Il accueillera, du 4 au 14 juillet, 15 participants dont quatre nouveaux venus: l'Australie, la Hongrie, le Sri Lanka et la Martinique; 40 groupes folkloriques spectaculaires dont ceux d'Israël et de l'URSS; pour un total de plus de 1500 musiciens et danseurs. 300 spectacles d'animation gratuits complètent ces événements haut en couleurs.

• **LA MAGIE DE L'IMAGE:** une exposition où les photographes s'appliquent à travailler le décor en insistant sur l'aspect théâtral qui donne de la magie à la photographie. Au Musée d'Art Contemporain (Cité du Havre) jusqu'au 31 août.

• **VOL DE NUIT:** une fascinante exposition sur les chauves-souris, pour les friands de choses nocturnes et autres adeptes de la craculamanie. Au Planétarium Dow (1000 St-Jacques ouest) jusqu'au 13 juillet seulement.

• **LE CIRQUE DU SOLEIL** déménage ses roulottes et son chapiteau au Vieux-Port de Québec du 5 au 27 juillet.

• **JANO BERGERON** promène son spectacle à Sorel le 5 juillet, et à Sherbrooke (19), et Ste-Agathe (28).

FRANÇOIS JANNIN

Renaud, «le chanteur énervant», dont la brève tournée québécoise tire à sa fin.

• **ROBERT CHARLEBOIS** sera également en tournée canadienne le 1er juillet pour les Fêtes du Canada à Ottawa, et à St-Hyacinthe le 20, aux Iles-de-la-Madeleine le 23 et à Roberval le 26 pour la Traversée du Lac St-Jean.

• **LE BUZZ BAND,** formé de deux ex-Offenbach et de Jerry Mercer (ex-April Wine) sera en spectacle à Rimouski le 18 juillet.

• **ART OF NOISE** et ses neuf musiciens (qui remplacent les bandes magnétiques caractéristiques du groupe) prendront d'assaut la scène du Spectrum le soir du 17 juillet.

• **RENAUD** achève sa brève tournée québécoise au Festival de la Gibelotte à Sorel le 3 juillet et à Alma le 5 juillet.

• **KATRINA & THE WAVES** seront au Club Soda le 2 juillet, les **POGUES** s'y produiront le 4, et les **BLASTERS** le 16 du même mois.

• **L'AMOUR À L'AGENDA** est à ajouter à la liste des théâtres d'été. Cette comédie de Michel-Marc Bouchard, mise en scène par Gilbert Lepage est présentée au bateau-théâtre L'Escale jusqu'au 24 août. Elle met en vedette Béatrice Picard, Rita Lafontaine, Hubert Loiselle, Claude Laroche et Jean Maheux.

ALPHA DIFFUSION

Pour une cinquième année consécutive, Drummondville accueille le Festival International du Folklore.

INTERVIEWS

PAR LAURENT SAULNIER

ANNE CLARK, ENTRE LE RYTHME ET LA DÉPRIME

Deux fois. Deux fois, au cours du triste hiver, Anne Clark devait nous gratifier de sa venue. Deux fois, son spectacle fut annulé in extremis, à une semaine de l'événement. Problèmes de gérance, mauvais engagements, etc. Cette foix, ça doit être la bonne, mais quel choix de dates: 23 et 24 juin! Rien pour l'aider.

Mais Anne Clark était attendue. Elle avait vendu les 1700 billets disponibles pour sa deuxième tentative de série de concerts; et ce, sans l'appui d'aucune station de radio, Clark étant trop... contentons-nous de marginale. Sa réputation s'est bâtie sur les planchers de danse des clubs de Montréal, vibrant au son de Sleeper in Metropolis. *En 1984, déjà.*

Pour son plus récent album, Pressure Points, Anne Clark s'est appuyée sur l'expérience de John Foxx, ex-Ultravox, pour composer la musique et produire le disque. «J'aime bien la musique de John Foxx, mais la décision de travailler avec lui est venue de moi à 20% et de la compagnie de disques à 80%. J'avais simplement mentionné que j'aimais bien sa musique... et mon gérant à l'époque m'a dit: «Parfait, travaillons avec lui». Je me suis dit: «Pourquoi pas?» Finalement, j'ai bien aimé bâtir ces chansons avec lui même si le résultat n'est pas exactement conforme à mes espérances, Foxx en ayant décidé autrement.»

«Personnellement, je me considère plus comme une chanteuse que comme une poète. La poésie est trop sérieuse et trop restrictive. Je vise un public beaucoup plus large mais je ne fais pas de la musique pop non plus. Je déteste cette bouillie pour les chats du Top 40. J'essaie de me situer entre les deux.

Anne Clark: «On vit dans un monde tellement froid...»

Dans le fond, c'est juste de la musique. Avec des émotions. Beaucoup d'émotions, j'espère. On vit dans un monde tellement froid, nous avons à lutter contre tellement de gens complètement merdiques. Je parle de ce monde dément, mais j'y mets de l'émotion pour ne pas que les gens se sentent seuls à y penser.»

En fait, voilà ce qu'est Anne Clark: une manière comme une autre de danser pendant la crise tout en n'oubliant justement pas qu'il y a crise. Les textes sont noirs, la musique dansable.

Anne Clark n'est sûre de rien. Elle a toujours des doutes. Sur ce qu'elle fait, sur les gens qui l'entourent, sur le monde dans lequel elle vit. Au cours de l'entrevue, par moment, cette incertitude s'est transformée en dépression. Comme si, lorsqu'elle entrait dans ce triste monde, tout devenait vraiment trop grave pour elle. Mieux vaut rester un peu à l'extérieur et douter, que d'y entrer et déprimer.

En concert, Anne Clark doit jouer avec quatre ou cinq musiciens et sans aucun ruban-préenregistré. Au moment où ces lignes sont écrites, le spectacle n'a pas encore eu lieu mais, pour paraphraser un slogan publicitaire, la vie est si courte, pourquoi danser triste?

L.S.

MODERN ENGLISH LE DÉBUT DE LA FIN?

Jeudi 24 avril 1986, 15 heures. Entrevue avec Robbie Grey, chanteur du groupe britannique Modern English.

Québec Rock: Parle-moi de votre nouveau disque Stop Start. Il me semble beaucoup plus rock que les précédents, non?

Robbie Grey: Oui, effectivement, il est plus «up-tempo». Pour nous, c'est la fin d'un épisode et le commencement d'un autre d'où le titre, Stop Start. (Incroyable! Quel sens du titre! NDLR)

Q.R.: Vous êtes un des rares groupes à ne pas miser sur l'image.

R.G.: C'est volontaire depuis le début du groupe. Nous ne voulons surtout pas avoir notre photo sur le devant de la pochette, ce serait complètement ridicule de notre part. Nous sommes des musiciens, pas des mannequins! (Quel sens de l'observation! NDLR)

Q.R.: Depuis les débuts du groupe, vous semblez consacrer beaucoup d'efforts pour conquérir le marché américain...

R.G.: C'est notre quatrième visite ici. Pour nous, c'est très important parce que c'est une part de marché qu'il ne faut pas renier. Comme ils avaient bien aimé *I Melt with You* il y a quelques années, nous pensons que l'on peut toujours avoir un autre succès ici. (Quel sens du marketing! NDLR)

Q.R.: Vous aimez tourner avec Flock of Seagulls?

R.G.: (Rires). Noooooooooon! Je déteste ce groupe de coiffeurs! Dès que l'on finit notre concert, on s'en va. On n'a jamais écouté leurs spectacles, ils sont vraiment trop mauvais!

L.S.

Fédération des producteurs de lait du Québec

PAR PATRICK EMIROGLU, SYLVAIN-CLAUDE FILION ET LAURENT SAULNIER

LA SANSON AMÉRICAINE

Depuis son premier disque en 1971, Véronique Sanson a cheminé sous diverses étoiles. Elle a vécu un bout de temps en Californie, mais se trouve à Paris depuis deux ans. Loin du Québec pendant presqu'une décennie, elle se souvient pourtant de l'accueil chaleureux qu'elle y avait reçu. Ici, on ne l'a pas oubliée non plus puisque ses chansons au charme très personnel flottent toujours sur nos ondes. Québec Rock l'a rencontrée à Paris, alors qu'elle s'apprêtait à nous revenir pour le Festival de Jazz et le Festival d'Été de Québec. Les motifs de son chemisier s'harmonisaient subtilement avec le décor du restaurant japonais où elle a gracieusement répondu à nos questions dans l'ambiance raffinée que distillent sushi et saké.

Québec Rock: Que détestez-vous le plus?

Véronique Sanson: Le racisme.

Q.R.: Qu'appréciez-vous le plus?

V.S.: L'humour. L'humour devrait être une vertu.

Q.R.: Quelles couleurs préférez-vous?

V.S.: Le lilas, le bleu, le blanc aussi.

Q.R.: Avez-vous un film préféré?

V.S.: *L'Implacable*, avec un guerrier coréen qui se bat sans arrêt, c'est vraiment très marrant.

Q.R.: Chez un homme, qu'est-ce qui vous plaît le plus?

V.S.: Le charme et l'humour.

Q.R.: Et chez une femme?

V.S.: La même chose.

Q.R.: Qu'est-ce qui vous déplaît le plus chez un homme?

V.S.: Le machisme.

Q.R.: Chez une femme?

V.S.: Le snobisme bête.

Q.R.: Quels sont vos auteurs favoris?

V.S.: Albert Cohen, Romain Gary... *L'angoisse du Roi Salomon* m'a beaucoup touché.

Q.R.: En dehors du métier, quelle activité préférez-vous?

V.S.: La cuisine.

Q.R.: Qu'est-ce qui compte le plus pour vous dans la vie?

V.S.: Le bonheur, sans lequel nous ne sommes que de misérables batraciens.

Q.R.: Quelles sont vos influences musicales?

V.S.: Chopin, Mozart, Beethoven, Wagner, Ravel, et Les Beatles, Otis Redding, Edu Lobo et la musique brésilienne en général, même Sergio Mendes. J'étais une fan des Beatles, et de Cat Stevens, plus que de la chanson française.

Q.R.: Aimez-vous la chanson française actuelle?

V.S.: Il n'y a pas beaucoup de choses qui me plaisent. J'aime Etienne Daho, Laurent Voulzy qui écrit la musique pour Alain Souchon.

Q.R.: Et la musique américaine? Ou anglaise?

V.S.: J'adore Ricky Lee Jones. Puis Sting, c'est formidable. Et... attends ça ne me revient pas... (prenant un magazine)... ah oui, Paul Young.

Q.R.: Quel souvenir gardez-vous du Québec?

V.S.: À l'époque, au Québec, c'était formidable, très chaleureux. Pas du tout comme Los Angeles où il ne se passe pas grand chose, où tout est compartimenté. J'ai joué un peu partout, à la Petite Bastille à Québec, et à Montréal dans une église, à la Place des Arts, sur la Place des Nations, au Centre Sportif, à l'Outremont. Il y avait une ambiance fabuleuse. Et puis les tournées avec tous... les Saints-Quelque chose, il y a des Saints partout!

Q.R.: Avez-vous changé musicalement?

V.S.: Évolué plutôt. On ne peut pas vraiment changer de style.

Q.R.: Avez-vous étudié la musique?

V.S.: Je ne sais pas lire une note de musique, ça ne me cause d'ailleurs aucun problème.

Q.R.: Quel âge avez-vous?

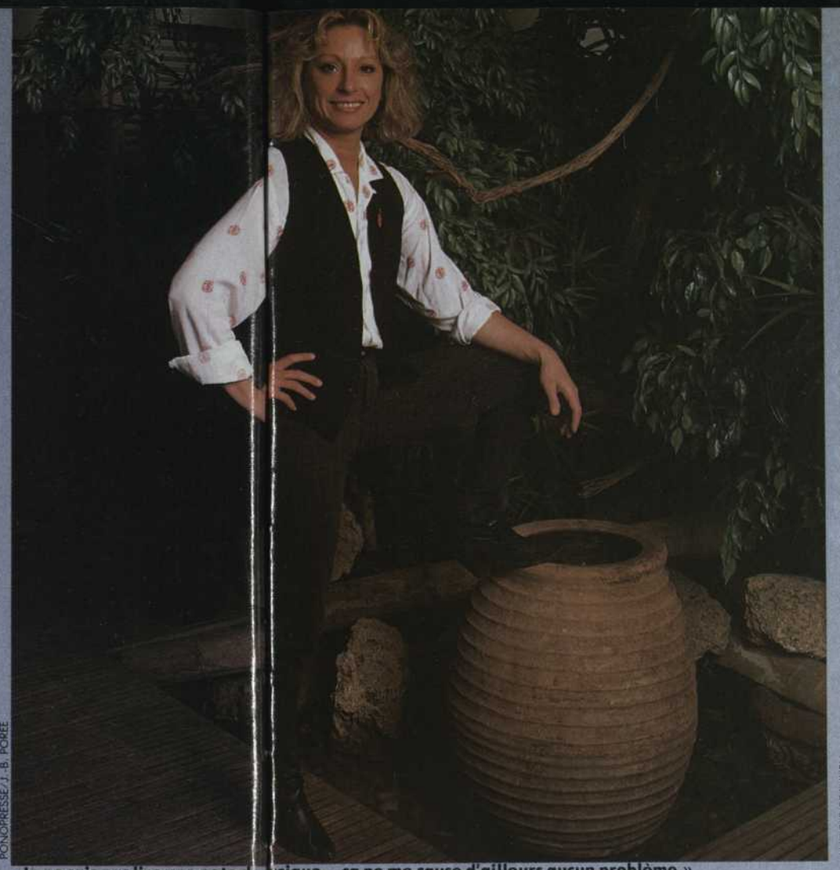
V.S.: 37 ans.

Q.R.: Comment séduisez-vous?

V.S.: Par mon regard profond.

Véronique Sanson jouera le 2 juillet à la Place des Arts dans le cadre du Festival de Jazz, et les 5 et 6 juillet à Québec, au Festival d'Été.

P.E.



PONOPRESSE/J.-B. PORÉE

«Je ne sais pas lire une note de musique... ça ne me cause d'ailleurs aucun problème.»

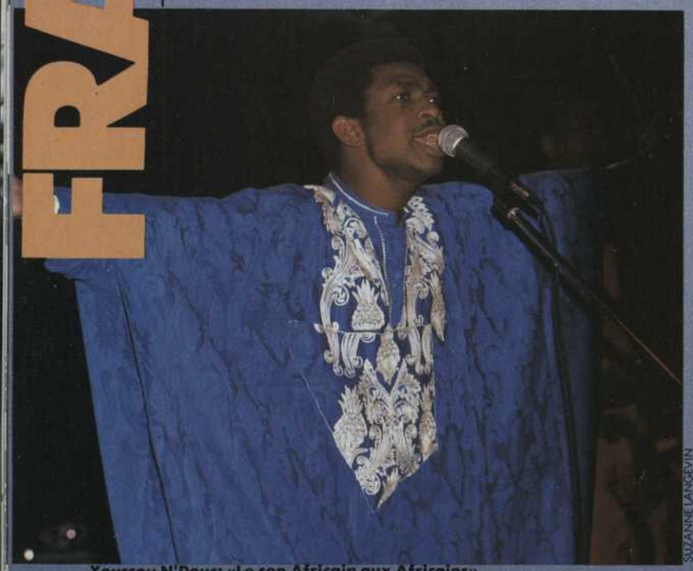
YOUSSOU N'DOUR AFRICA NO. 1

Ah, ces chers Africains! Que de belles soirées passées à les écouter s'éclater sur scène! Que d'énergie! Que de musicalité! Que de rythmes! On voudrait en voir encore beaucoup plus souvent. Deux ou trois fois par année, c'est vraiment insuffisant. Le premier Africain à venir jouer à Montréal en 1986 fut Youssou N'Dour, venu du Sénégal accompagné de trois danseurs et treize musiciens.

Si Youssou N'Dour nous en a mis plein les oreilles le soir du spectacle, en entrevue ce fut tout à fait différent. Pas vraiment bavard, le monsieur. «T'as vu le spectacle hier soir? Oui, eh bien, voilà c'est ça Youssou N'Dour. J'aime mieux écrire ma musique que d'en parler.» Au moins, c'est clair. Mais, n'écoutant que notre courage, nous avons quand même réussi à lui tirer (un peu) les vers du nez...

Âgé de 26 ans, Youssou N'Dour joue de la musique depuis l'âge de douze ans. «À Dakar, il y a beaucoup de fêtes où la musique traditionnelle est à l'honneur. C'est à partir de là que nous avons décidé de mêler notre musique traditionnelle aux instruments électriques modernes. C'est ainsi que certaines partitions de cora, un instrument monophonique du terroir, ont été adaptées à la guitare électrique.»

«Pour moi, il reste que le plus gros problème de la musique africaine, c'est qu'il n'y a pas de studio décent à Dakar, la capitale du Sénégal (un des pays les plus musicalement productifs). Mon plus grand rêve serait d'en construire un pour former des producteurs et des musiciens habitués à travailler en studio. Avec ça, on pourrait ensuite forger notre son, le son africain fait par des Africains.» L.S.



SUZANNE LANGEVIN

Youssou N'Dour: «Le son Africain aux Africains».

FRANCO-BITZ

* Le groupe Madame vient de sortir un nouveau 45t intitulé **Frôle, Frôle**. Un rythme qui s'améliore de vinyle en vinyle, et le vidéoclip qui accompagne la chanson est fort ingénieux. Prions pour qu'on le diffuse. En attendant, Madame prépare son second microsillon. D'autres éléments de la première fournée Rideau, promus en 85, se préparent à surprendre: Marie-Denyse Pelletier est aussi en studio pour enregistrer son premier microsillon et son plus récent 45t, *T'es pas Brando* remporte un succès honnête; quant à Jean Robert, le rebelle, il vient de signer un contrat de disques avec la nouvelle étiquette Audiogram et participera à la nouvelle version de *Starmania*, en août.

* Paul Piché compte un titre de plus à sa discographie depuis le mois dernier. Il s'agit d'une compilation de ses meilleurs succès réunis sous le titre Intégral. Piché sera d'ailleurs en spectacle à La Ronde le 3 juillet avec Michel Rivard.

* Deux chanteuses en puissance seront à découvrir très bientôt par le public québécois. Maude Grenier et Marie Aubut seront toutes deux de la distribution de *Starmania*, cet été, au Festival de Lanaudière et en tournée canadienne. De plus, Maude a aussi signé une entente professionnelle avec la maison de disques Audiogram.

S.C.F.

HAROLD BEAULIEU

Huit ans après, la «fille de la gang» n'entrevoit toujours pas le bout de la route.

MARIE-MICHÈLE DESROSIERS: ATTENTION, FRAGILE

«La fille de Beau Dommage» comme on entend encore dire parfois même huit ans après la disparition du groupe, a pourtant parcouru beaucoup de chemin depuis 1978. Son troisième et plus récent microsillon **Aimer pour aimer**, a fait progresser son style en direction du funky et **Attention: fragile,** troisième 45t à en être extrait, a rejoint un vaste auditoire à cause, certainement, du vidéoclip qui le supporte.

Née à St-Eustache en plein milieu du siècle, Marie-Michèle Desrosiers rêvait d'un métier qui la ferait voyager. Après son cours classique, elle va chercher un diplôme en interprétation à l'École Nationale de Théâtre, mais n'a guère le temps de s'en servir: dès 1973, la tornade Beau Dommage qui s'abat sur le Québec remplit son agenda pour les cinq années suivantes. Elle rattrapera plus tard dans **Le Dindon, Du Poil aux pattes comme des CWACS** et récemment, en juin, dans **Noir et blanc**, le show anti-apartheid monté lors du passage de Mgr Desmond Tutu.

Marie-Michèle Desrosiers, femme forte au charme toujours discret, est maintenant dans la force de l'âge. Son visage est plus radieux, ses traits se sont adoucis. Bien que ses albums solo aient renfermé un nombre convenable de hits, c'est peut-être le prochain disque de MMD qui imposera son style sur les palmarès. Marie-Michèle a travaillé assez fort pour le mériter. Elle se souvient de la pire déception de sa vie: «Après la séparation de Beau Dommage, j'ai enregistré un *démo* qui ne me ressemblait pas vraiment. J'ai réalisé alors qu'il fallait tout recommencer, faire face à un tas de responsabilités. En tout, j'ai mis deux ans à sortir mon premier album.»

De l'odyssée beaudommagienne, MMD récolte encore des fruits. Certains collaborateurs la suivent toujours, car dans l'imaginaire collectif comme dans le privé, elle demeure «la fille de la gang». Maniaque du labeur, elle poursuit: «J'en ai retiré une certaine façon de travailler très démocratique entre collaborateurs. L'approche d'une chanson se fait toujours méticuleusement, afin de servir le mieux possible son authenticité.»

Symbole de la fierté culturelle à une époque où les Québécois se pavanaient drapés de fleurdelisés, Beau Dommage ne pouvait survivre à la chute du nationalisme. Le succès phénoménal et démesuré du groupe ne pouvait qu'aboutir à un éclatement. La chanson a-t-elle besoin d'une nouvelle crise de conscience politique pour se ranimer? «Le besoin des gens de se rallier à quelque chose est encore très fort, observe MMD. Je l'ai vu et senti au show de Cabrel en avril. Il y a quelque chose dans l'air et la chanson se porte beaucoup mieux qu'on le pense. Il y a des artistes comme Martine St-Clair et Daniel Lavoie qui vendent ici plus de disques que beaucoup d'Américains. Et quand tu écris des chansons, tu poses toujours des question, tu remets toujours en question.» La chanson suscite-t-elle la ferveur politique ou est-ce la fièvre collective qui inspire les chansons? Est-ce l'oeuf ou la poule?

S'ajoutant à **Plus Fort, Billet Ouvert** et le smash de 1985, **Aimer pour Aimer**, la pièce **Attention: Fragile** prolonge une suite ininterrompue de succès pour Marie-Michèle Desrosiers. Le prochain disque, qu'elle nous promet pour le début de 1987, sera probablement encore plus étoffé et peut-être davantage orienté vers le rhyth'n'blues qu'elle affectionne.

L'ex-Bill Serge Laporte pondra encore des musiques pour elle qui élabore déjà ses propres textes. Sans porter de bannière, elle entend livrer un certain message: ses idées personnelles. «Il y a des chose qui me préoccupent, mais je ne sais pas encore comment je vais les dire. Ça va finir par passer avec mes mots à moi». Et celui ou celle qui a le tour de lire entre les lignes de ses textes saura peut-être découvrir quelques secrets de Marie-Michèle Desrosiers.

Elle qui rêve de chanter en duo avec Jean-Jacques Goldman ou Francis Cabrel, donnera en attendant plusieurs spectacles à travers la province durant l'été. Mais pour le moment, elle retrouve les délices de la campagne en compagnie de son chum, avec qui elle vient d'acheter une maison. Mais elle n'en dit pas plus sur sa vie privée. En lançant un clin d'oeil, elle ajoute: «C'est pour ça que ça s'appelle la vie privée...» Message reçu... Attention: fragile!S.C.F.

GRAFFITI

UN PEU, BEAUCOUP, PASIONNÉMENT...

Lorsqu'on dit passion, on dit nécessairement démesure... Sommes-nous maîtres de nos passions? La passion est-elle saine? La passion peut-elle être synonyme d'amour? Devons-nous nous battre contre ses excès? La passion n'est-elle que physique? Douceur et passion peuvent-elles cohabiter? La passion est-elle durable? La liste des questions est longue, mais celle des réponses aussi. En voici quelques-unes.

«Les passions sont ennemies du repos, j'en conviens; mais sans elles, il n'y aurait ni industries ni arts en ce monde.»
Anatole France

«Devant la passion, il n'y a ni loi, ni conseil.»
A. de Musset

«On ne raisonne pas les passions. Les gens passionnés sont sourds comme ils sont aveugles.»
Balzac

«Ce sont les caractères passionnés bien plus que les caractères légers qui sont capables de folie.»
Mme de Staël

«Toutes les passions, comme le nom l'indique, viennent de ce que l'on subit au lieu de gouverner.»
Alain Minerve

«Les passions sont comme la peste ou le typhus. Cessez de les combattre, elles reviennent.»
Alain

«La passion est le pressentiment de l'amour et de son infini auquel aspirent toutes les âmes souffrantes.»
Balzac

«La logique des passions renverse l'ordre traditionnel du raisonnement et place la conclusion avant les prémisses.»
Albert Camus

«Mieux vaut obéir sciemment à ses passions qu'avilir sa raison à les justifier.»
J. Rostand

«On déclame contre les passions sans songer que c'est à leur flambeau que la philosophie allume le sien.»
Sade

«L'existentialiste ne croit pas à la puissance de la passion (...) Il pense que l'homme est responsable de sa passion.»
Sartre

«Un peu de passion augmente l'esprit, beaucoup l'éteint.»
Stendhal

«Les vrais passions donnent des forces, en donnant du courage.»
Voltaire

«Dans la passion, il y a le désir de se satisfaire, de s'assouvir quelquefois de diriger, de dominer un autre être. Dans l'amour, il y a abnégation.»
Marguerite Yourcenar

«On ne va au-delà de soi-même que par la passion.»
A. Maillet

«Le temps dont nous disposons chaque jour est élastique. Les passions que nous ressentons le dilatent, celles que nous inspirons le rétrécissent et l'habitude le remplit.»
Proust

«Rien n'est plus dangereux que les passions dont la raison conduit l'emportement.»
Helvétius

«On reconnaît la passion à l'interdit qu'elle jette sur le plaisir.»
M. Jouhandeau

«Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que, de son côté, il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.»
La Bruyère

«Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force.»
La Rochefoucauld

«Il est difficile de vaincre ses passions et impossible de les satisfaire.»
Mme de La Sablière

«Celui qui est capable de ressentir la passion, c'est qu'il peut l'inspirer.»
M. Pagnol

K.A.

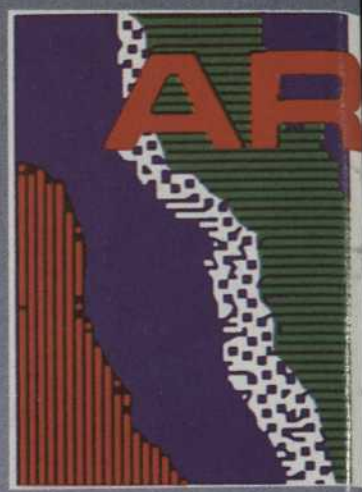
SUZANNE LANGEVIN

Frank Chatel: une vision conséquente de la souffrance.

FRANK CHATEL — BIENVENUE SUR L'ILE AUX ADIEUX

Profession: peintre. Un vrai. Inquiet. Fébrile. Vulnérable. Le plus dur des grands sensibles. Look de cowboy dégingandé. Peint des fresques sahariennes et tahitiennes dans un 2½ sordide de la rue Duluth. Gauguin dans la jungle des villes. L'écouter, c'est dériver du côté d'Hemingway, de Dostoïevski, de Wagner, de Klee et d'Utrillo. C'est vouloir atteindre l'invisible, au sens caché. Maison hantée de son enfance, récits de guerre d'un père «nazi romantique», scènes d'orage sur le pont Jacques-Cartier, Frank Chatel navigue d'un état d'âme à l'autre. Artiste en état permanent d'apesanteur. Passionné. «Je crains tellement de perdre l'envie de peindre que je continue.»

*Obsessions: la mort, la peur, les hommes, les animaux, et sa couleur. Univers intérieur tordu, complexe, soumis aux lames successives de sentiments ambigus. Doux-amer, clair-obscur, ni gai, ni triste. Ses dernières toiles accostent sur l'*Ile aux Adieux. *Cadavres et carcasses jonchent des paysages crus, lumineux, enchanteurs. Rien de morbide, juste une vision conséquente de la souffrance. Nouveau Réalisme? Fils spirituel du Pop Art, Frank Chatel se refuse aux étiquettes. Il préfère parler de la maturité, de la pudeur d'un bon peintre. «Je ne suis pas encore assez vieux pour peindre un ciel rose.» Et trop tendre pour n'être que pessimiste.* H.L.



LE FUTUR PREND FORME

Pour sa première année d'activité, la Cité des Arts et des Nouvelles Technologies de Montréal présente Images du Futur, *exposition internationale d'images et de vidéos faits par ordinateur qui sera cet été l'événement majeur au Vieux Port de Montréal. Québec Rock participera à cette grande première et tiendra un kiosque sur le site de l'exposition tout au long de l'été.*

Images du Futur *sera présentée tous les jours de 10h à 22h, du 12 juin au 8 septembre, dans l'ancienne gare maritime Louis-Jolliet du Vieux-Port de Montréal. Le prix d'entrée est de 4,50$ pour les adultes, et de 1,50$ pour les moins de 12 ans.* C.C.

Publi-reportage

Futon 7e Ciel

Esthétique. Pratique. Économique. «Voilà les raisons de notre succès!» déclare sans hésitation Gaudry Normand, 34 ans, Président de Futon 7e Ciel, le plus important fabricant québécois de futon. Esthétique, parce qu'un futon est moelleux et coloré. Pratique, parce qu'il est un sofa-lit confortable, qu'il se transporte bien et que son utilisation est simple. Économique, car on peut se procurer un excellent futon à 200$, même si les meilleurs peuvent atteindre 500$.

1981. Gaudry Normand et son épouse Pauline, une Américaine de boston, décident d'investir leurs quelques économies dans la fabrication de futons qu'ils assemblent eux-mêmes.

1986. Six manufacturiers (à Québec, Montréal, Ottawa, Toronto et Boston) et au-delà de 30 concessionnaires franchisés permettent au jeune couple d'admettre que l'idée du futon, décidément, est bien de son temps. Et les possibilités, selon eux, sont illimitées pour l'avenir.

À un prix abordable, on peut donc se procurer un sofa-lit qui décore, qui se déplie facilement et qui procure inévitablement une nuit de sommeil réellement reposante. Car le futon, d'origine japonaise, est un modèle de simplicité et d'ingéniosité en matière d'ameublement.

Adeptes de méditation transcendantale (Pauline et Gaudry sont tous deux bacheliers de la Maharishi International University de l'Iowa), le couple rend hommage à leurs employés «honnêtes et loyaux» qui ont permis à leur entreprise, avouent-ils modestement, de devenir le manufacturier de futons no. 1 au Canada.

La vente en gros ou au détail, l'importation, l'exportation, tout est maintenant permis, réalisable et profitable. Le chiffre d'affaires actuel le prouve plutôt bien: 5 millions de dollars. Esthétique. Pratique. Économique. Avec des caractéristiques aussi judicieuses que celles-là et une évolution aussi rapide, ils peuvent déjà bien être au ... 7e Ciel!

HUBERT FÉLIX THIÉFAINE

HAROLD BEAULIEU

L'ALCHIMISTE ÉCLATÉ

PAR FRED PERSONNE

Hubert-Félix Thiéfaine? Inconnu au bataillon... Vous n'avez probablement pas entendu parler de ce gus qui, pourtant, est l'une des têtes de pont de la «nouvelle» chanson française. Vos gazettes préférées n'en ont pour ainsi dire jamais glissé un mot et les radios, si l'on excepte quelques postes communautaires, ont éloquemment passé sous silence la carrière du monsieur... Alors, imaginez, vous le présenter relève de la haute voltige!

Le bonhomme s'est pointé dans les bureaux de Québec Rock accompagné de son copain de toujours, Tony Carbonare et là... surprise! Jamais, et je pèse mes mots, je n'ai rencontré au cours de ma longue (!) et fructueuse (!!!) carrière, quelqu'un d'aussi peu branché à l'idée de mousser son produit. Cela a eu pour effet immédiat de me le rendre éminemment sympathique en plus de m'éviter d'entendre «recracher» ce que j'aurais pu en lire ailleurs. Non, entre deux râclements de gorge, ponctués parfois de longs silences, plutôt une conversation à bâtons rompus, le genre intimiste pour tout dire. Le tout s'est terminé dans un restaurant de la rue Prince-Arthur, où entre deux bouchées, on dissertait avec fougue sur les mérites respectifs de Romain Gary, Céline, Bukowski, Miller et j'en passe...

Pour la petite histoire, au début des années 70, notre troubadour en question écumait les scènes de festivals folk, jouait les crève-la-faim dans les cabarets parisiens et faisait la tournée des MJC (Maison des jeunes et de la culture) de province devant un auditoire, disons, clairsemé. En 1977, malgré les refus sous-circonstanciés des gros pontes de l'industrie du disque, il enregistre tout de même un premier album, chez Sterne, un obscur label auquel il restera fidèle par la suite.

Le reste appartient au domaine public... Dix ans de galères sans l'appui des médias et pourtant, aujourd'hui Hubert-Félix Thiéfaine attire en France, des milliers de pékins à chacun de ses concerts et ses albums (sept en sept ans) ont tous prix cette teinte si chère à Midas. Alors voilà, tout de suite, une première constatation s'impose... Ils ne sont pas si nombreux, ceux qui, après s'être fait jeter avec pertes et fracas, persistent et, qui plus est, triomphent. Rassurant ça, *hombre*, et révélateur (hélas!) d'une certaine «pourriture» ambiante qui vient casser toute tentative de marginalisation. Dans ce panier de crabes qu'est le showbizz où on lance les artistes (?) comme des savonnettes, il est donc possible de surna-

Thiéfaine, ou comment tourner le dos avec succès au star-system...

ger sans faire de concessions, sans vendre ni son cul ni sa tête! En plus, cela donne par la suite une singulière puissance: «Être au coin de la rue et n'attendre personne.» (Gregory Corso)

Quand je vois, par les temps qui courent, les pleurnicheurs patentés de la musique québécoise, répéter les mêmes erreurs qu'il y a dix ans, je me monte le bourrichon... Ils n'ont pas compris (comprendront-ils?) qu'il faut arrêter de raisonner en termes de marketing, que le mot clé, le seul capable de générer un élan c'est celui de... *sincérité*. Oui d'accord, ça semble un peu moraliste tout ça mais que voulez-vous, il y a des baffes qui se perdent et de plus je me sens très à l'aise dans mes baskets...

Après cette scène de ménage, plutôt disgracieuse, j'en conviens (et je promets de me faire soigner), tirons nos conclusions. Primo, ne jamais essayer de se mettre au goût du jour mais plutôt choisir d'imprimer le mouvement, et surtout, rester fidèle à ses rêves et ses amis de jeunesse. Peut-être Thiéfaine se serait-il cassé la gueule sans l'appui indispensable de ses potes de toujours. Ce n'est certes pas un hasard si son comparse de collège, Claude Mairet signe toutes les musiques de son plus récent album: Alambic/Sortie-Sud. Incidemment, cela vient évoquer également les carrières respectives de Francis Cabrel et Charlélie Couture. Ces trois mousquetaires ont choisi de rester chez eux, d'évoluer dans leur propre microcosme et plutôt que d'aller moisir à Paris, attendre que la capitale «éclate» comme un bourgeon trop mûr. Depuis quelques années déjà on assiste à ce phénomène de «décentralisation» musicale et c'est peut-être somme toute ce qui a provoqué l'émergence de talents nouveaux et la disparition de ce qui était autrefois une chasse gardée.

Il aura tout de même fallu à Thiéfaine près de quinze ans avant de pouvoir s'imposer. Les raisons? Sa voix tout d'abord... Pas vraiment celle d'un rossignol qui fait, illico presto, vaciller le coeur des péronnelles ou hurler de plaisir les grands méchants loups! Une voix en fait à l'image de ses textes; pas propre, déchirée mais douce aussi, caressante même. Je ne peux résister maintenant à l'envie de vous énumérer quelques titres de chansons: *Stalag-Tilt, Whiskeuses images again, Nyctalopus Airline, 1ère descente aux enfers par la face nord, 113e cigarette sans dormir,* etc... Sachez qu'on y parle d'errances fantasmatiques, d'univers à l'horizon bouché, de sexe parfois, d'alcool presque toujours et vous comprenez mieux à présent pourquoi les caïds du spectacle ont frémi d'horreur devant cette apparente «gabégie». Quoi, nous, miser sur cet olibrius délirant? Jamais!

Certes, Thiéfaine chante un univers déshumanisé, écrasant, mais il reste pourvu d'armes non négligeables: l'humour, la dérision et la tendresse. Ça grince chez lui mais tout en décapant — corps non branché sur le secteur et inapte à s'émouvoir, s'abstenir — et on ne peut à l'évidence si on l'écoute attentivement, que s'incliner devant cette «maestria» du verbe où l'on perçoit très bien que cent fois, l'ouvrage est remis sur le métier. «Écrire une chanson, c'est une longue phase érotique de préparation et de recherche et puis, à un moment magique, les étincelles, les mots qui jaillissent. T'es aussi fier qu'un gosse devant sa merde. Malheureusement, le lendemain, t'es obligé de recommencer l'opération parce qu'avec le recul, tu t'aperçois que c'est mauvais. En fait, c'est un peu la même démarche que l'alchimiste devant son creuset: recommencer sans cesse la même opération jusqu'à ce que la matière se mette à transmuter.» Côté musical, contre toute attente, pas de climats super-angoissants, un peu l'antithèse des textes, un cocktail rock-blues-reggae où le fait de parler d'un gonze en train de se faire rectifier au coin de la rue n'empêche pas les rythmes sautillants, sensuels, ceux qui donnent envie de s'agiter.

Deux choses maintenant avant de boucler ce papier... La première: les 8 et 9 juillet, Thiéfaine est au Festival d'été de Québec et les 11 et 12 juillet, au Spectrum (Montréal). Venez le découvrir et pas question que je vous promette le spectacle de l'année (les critiques ont déjà choisi Joe Bocan — sans commentaire). Si vous êtes de ceux, pas encore allergiques aux chanteurs à textes ciselés, aux allumés notoires, aux bêtes de scènes (les vraies, pas les clones), aux rockers endurcis, aux coeurs tendres, aux derniers bastions de résistance dans la jungle du showbizz, ce spectacle devrait être une fête. La deuxième: une profession de foi du monsieur en question: «J'ai bien l'impression quelque part d'être une pute. Seulement, je ne suis pas n'importe quelle pute. Je suis une pute qui aime son boulot et qui ne tient pas à être maquée. J'ai trop rêvé de liberté pour finir piégé et récupéré.» Et puis tiens, comme je suis dans mes bons jours, je vais, pour répondre à tous ceux qui prétendent que Thiéfaine travaille du chapeau et qu'il est parano, ajouter mon grain de sel: «La parano n'est que l'antichambre de la lucidité.» ■

EXIL SUR LA PLANÈTE FANTÔME

En ce temps-là, nos fleurs vendaient
leur viande aux chiens
Et nous habitions tous de sordides tripots
Avec des aiguillages pour nos petits matins
Quand le beau macadam nous traitait de salauds
Nous traitait de salauds
Nous vivions nos vertiges dans des vibrations folles
Et gerbions nos enzymes en nous gueulant: moteur!
Mais entre deux voyages / entre deux verres d'alcool
Nous n'avions pas le temps de décompter nos heures
De décompter nos heures
Nous étions les danseurs d'un monde à l'agonie
En ce temps-là nos fleurs vendaient
leur viande aux chiens
Nous étions fossoyeurs d'un monde à l'agonie

En ce temps-là le rien s'appelait quotidien
Et nous allions pointer dans les jobs interdits
Dans les musiques blêmes / dans les sombres parfums
Dans les dédales obscurs où plane la folie
Où plane la folie
Et nous avions des gueules à briser les miroirs
À ne montrer nos yeux que dans le contre-jour
Mais entre deux délires / entre deux idées noires
Nous étions les plus beaux / nous vivions à rebours
Nous vivions à rebours
Nous étions les danseurs d'un monde à l'agonie
En même temps que fantômes conscients d'être morts-nés
Nous étions fossoyeurs d'un monde à l'agonie

En ce temps-là les gens s'appelaient citoyens
Nous, nous étions mutants / nous étions androgynes
Aujourd'hui la tempête a lynché mes copains
Et je suis le dernier à rater mon suicide
À rater mon suicide
Mais je peux vivre encore plus ivre de cramé
Je veux ronger le mal jusque dans ses recoins
J'ai traîné mes vingt siècles d'inutilité
Je n'ai plus rien à perdre / mais j'en veux pour ma fin
J'en veux pour ma faim

Paroles et musique: H.-F. Thiéfaine (avec l'aimable autorisation des éditions Masq)

DESMOND TUTU

POUR ÉVITER LA VIOLENCE, LES MORTS INUTILES, LE SANG

PAR FRANCIS JUNEAU
PROPOS RECUEILLIS PAR MADELEINE POULIN
ET ALASTAIR SUTHERLAND

De même que le ramboïsme de Ronald Reagan suffirait à pousser Mickey Mouse dans les bras socialistes de Speedy Gonzales, le rat le plus rapide du mexique, le règne de Pieter Botha et de la minorité pâle sud-africaine pourrait rendre Blanche-Neige raciste à l'égard des Blancs. En maintenant l'apartheid malgré la réprobation générale, le régime de Prétoria rejoint presque le nazisme dans la hiérarchie des crimes contre l'humanité. Le racisme sud-africain est une pieuvre aux tentacules aussi longs et difficiles à démêler que ceux des multinationales investissant là-bas.

La puissance économique de la République sud-africaine (RSA) repose sur d'énormes ressources minières: 78% du manganèse *mondial*, 49% du vanadium, 75% du platine, 81% du chrome, et 51% de l'or. La RSA contrôle 50% de l'industrie du continent africain et la zone maritime du Cap, empruntée par 75% des importations de matières premières en route vers l'Europe. Pour se perpétuer, le régime raciste vise trois objectifs: affaiblir l'Organisation des peuples du Sud-Ouest africain (SWAPO), abattre le Congrès National Africain (ANC) animé par le légendaire Nelson Mandela malgré son incarcération, et empêcher l'indépendance des pays voisins, même par les armes.

Mais le dragon de l'apartheid a rencontré un Saint-Georges implacable en la personne de l'archevêque de Johannesburg Desmond Tutu, prix Nobel de la paix en 1984 et apôtre non-violent de la libération sud-africaine.

La Semaine de sensibilisation contre l'apartheid culminait avec sa visite-éclair à Montréal le 2 juin, où un horaire très serré lui a permis de rencontrer Jean Drapeau, les organismes de coopération internationale, le Conseil inter-Églises, une délégation intersyndicale, Robert Bourassa et Pierre-Marc Johnson, puis d'assister au spectacle anti-racisme Blanc Noir Sur Noir à la Place des Arts, suivi d'une réception offerte par le RCM, avant de s'envoler vers New-York en fin de soirée à bord d'un Challenger de l'armée canadienne.

Prévoyant ce tourbillon officiel, c'est à New-York la semaine précédente que Québec rock a pu obtenir cette entrevue, grâce à la collaboration de l'équipe du *Point* de Radio-Canada.

LA PORTÉE MONDIALE

Québec Rock: Qu'attendez-vous de la communauté internationale?

Desmond Tutu: Notre pays, comme la plupart des gens le savent, est au bord de la catastrophe. Le seul espoir, la seule façon de s'éloigner du gouffre passe par l'intervention de la communauté internationale et les sanctions appliquées au gouvernement sud-africain.

Q.R.: Comment cela peut-il s'accomplir et éviter la catastrophe?

D.T.: Rappelez-vous, l'an dernier la Chase Manhattan Bank a refusé de négocier un prêt et cela a déclenché une baisse de la monnaie sud-africaine, le Rand, qui ne s'en est pas encore remis. Beaucoup de gens du secteur privé ont alors été forcés d'élever la voix plus franchement. Des sanctions pousseraient le gouvernement vers certaines mesures qui pourraient nous éviter la catastrophe.

Q.R.: Quel type de mesures?

D.T.: J'espèrerais, par exemple, que les banques internationales ne reconduisent les prêts sud-africains que si des conditions très fermes étaient respectées par le gouvernement: l'abolition du Group Areas Act, qui entraîne la ségrégation résidentielle, et du Population Registration Act, qui recense tous les citoyens selon la race et la nation; le retrait des troupes des municipalités noires; la libération des prisonniers politiques y compris Nelson Mandela... Cela préparerait le terrain pour la négociation d'une nouvelle constitution.

Q.R.: Jusqu'à présent la réaction du Commonwealth vous a-t-elle déçu?

D.T.: J'ai été surtout déçu par l'attitude de madame Thatcher et du président Reagan. Les pays qu'ils représentent ont mis leur véto sur la résolution du Conseil de Sécurité des Nations Unies... Mais je dirais qu'il y a d'autres pays dans le Commonwealth. Le Canada a été particulièrement sensible à notre cause et à notre appel, et j'espère seulement que d'autres pays le soient autant.

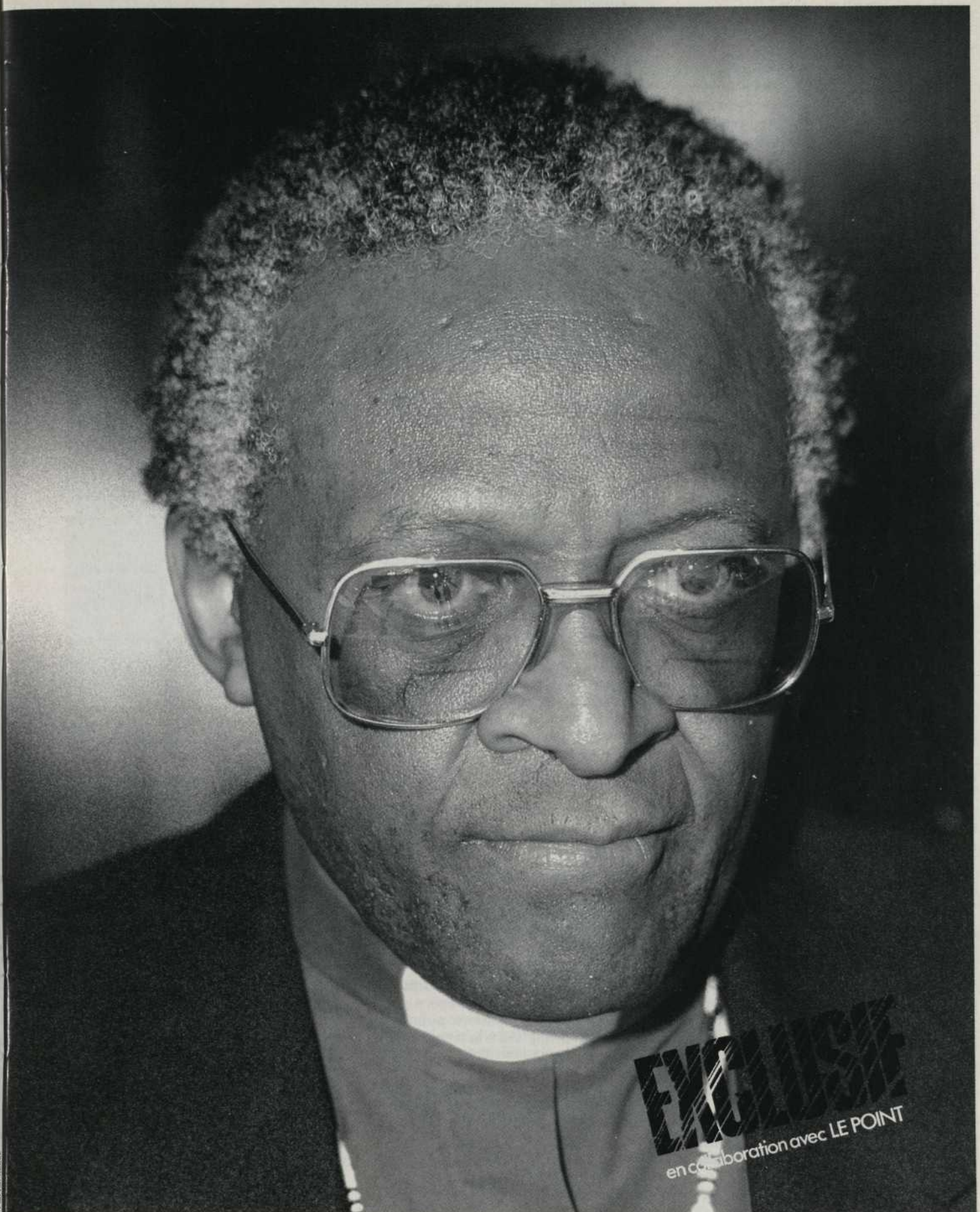
Q.R.: Certains pays s'opposent aux sanctions en invoquant les torts qu'elles infligeraient à la population noire. Qu'en pensez-vous?

D.T.: (Rires)... Je m'étonne vraiment de ce nouvel altruisme de la part de pays qui ont habituellement profité longtemps de la souffrance des Noirs. Après tout, ce sont les Noirs, d'après les sondages, qui disent que d'autres sanctions s'imposent. C'est la dernière solution non-violente possible. Les Noirs souffrent maintenant. Nous ne parlons pas d'éventuelles souffrances à venir. Les gens qui s'opposent de façon véhémente aux sanctions, ce ne sont pas les Noirs, mais les Blancs, le gouvernement et la population blanche.

LA VIOLENCE ET LA NON-VIOLENCE

Q.R.: Vous avez dit que sans des sanctions strictes vous supporteriez le recours à la violence...

PHOTOPRESSE



«Mon opinion est celle de l'Église: toute violence est inacceptable et condamnable... mais je ne suis *pas* un pacifiste.»

CE PAYS OÙ LES DIEUX SONT TOMBÉS SUR LA TÊTE

Peuplée d'abord par la race Khoisan, la pointe sud du continent africain accueille ensuite les Boshimans (XIe siècle), les Namas (XVe) et les Bantous.

Au XVe siècle les Portugais y abordent sans s'y installer, puis au XVIIe les Hollandais en entreprennent la colonisation, devenant les Free Burghers (rien à voir avec une campagne de promotion de fast food) ou Boers, massacrant les Boshimans et combattant les Bantous.

En 1814, les Britanniques prennent le contrôle administratif, les Boers se retirent vers le Nord, mais l'or qui s'y trouve incite les Anglais sous la conduite de Cecil Rhodes à convoiter aussi ce territoire (le Transvaal), ce qui amène la terrible guerre des Boers (1899-1902), remportée par l'Angleterre. Les Boers se ré-organisent toutefois et créent l'Union sud-africaine, membre du Commonwealth (1910), puis la République indépendante d'Afrique du Sud (1961).

L'annexion du sud-ouest africain et le développement du nationalisme afrikaaner marquent l'histoire récente du pays, dont les structures politiques reposent sur la base chancelante de l'apartheid, hiérarchie raciale absurde que des dieux tombés sur la tête ont laissé naître.

F.J.

AFRIQUE DU SUD

Population: 24 400 000 h.
Capitale: Pretoria
Superficie: 1 221 037 km², à peu près celle du Québec
Monnaie: le rand
Langues: afrikaan et anglais (officielles), xhosa, zoulou, sesotho (langues africaines)
Chef de l'État: Pieter W Botha, président.
Type de régime politique: parlementaire mais soumis à des critères raciaux (apartheid).
Partis politiques:

BLANCS: Parti national, (au pouvoir).
Parti progressiste fédéral
Parti de la nouvelle république
Parti conservateur (extrême droite)
Herztigte Nazionale Party (afrikaaner calviniste, extrême droite)

NOIRS: African National Congress (ANC, illégal)
Inkatha Yenkululeko Yesizwve (zoulou)
Pan—africanist Congress (PAC, illégal)
Azania People's Organization (AZAPO, conscience noire)

«COLOURED»: Parti travailliste d'Afrique du Sud

INDIENS: Indian National Congress
Indian Reform Party

NON RACIAL: Front démocratique uni (UDF).

D.T.: Je ne l'ai pas formulé de cette façon...

Q.R.: Comment l'avez-vous formulé?

D.T.: On essaye toujours de me mettre des mots dans la bouche! J'ai dit que mon opinion est celle de l'Église: toute violence est inacceptable et condamnable. Je condamne toujours la violence. Celle de l'apartheid et celle de ceux qui cherchent à le renverser. Mais je dis ce que l'Église nous enseigne: qu'une situation peut se présenter où l'usage de la violence est juste. Si la communauté internationale n'intervient pas comme on le lui demande, des circonstances pourraient survenir où l'Église dirait aux chrétiens «l'usage de la violence est justifiable». Ainsi face au nazisme, que faites-vous? D'un côté le nazisme, de l'autre la guerre, entre ces deux maux lequel est le moindre? Le nazisme continué avec l'Holocauste et les enfants jetés dans les chambres-à-gaz, ou les horreurs de la guerre? L'Église a décidé que partir en guerre contre l'horreur nazie était justifié.

Q.R.: Êtes-vous sur le point de prêcher la violence?

D.T.: Je ne suis pas pacifiste, je l'ai dit très clairement. Mais j'aime la paix, je lui ai consacré ma vie, et c'est pourquoi je peux m'impliquer dans une situation qui menace la vie de quelqu'un et tenter de sauver cette vie. Je n'agirais pas de la sorte si je voulais la violence. Je n'essaierais pas de négocier avec le gouvernement. Je ne ferais pas ce que j'ai fait à Alexander, où 30 000 personnes s'apprêtaient à marcher sur la station de police du quartier blanc voisin. Quand une chose pareille arrivera, ce sera que j'aurai perdu tout espoir.

Q.R.: Êtes-vous d'accord avec Nelson Mandela et le Congrès National Africain qui supportent des moyens radicaux?

D.T.: Je soutiens leurs buts, une Afrique du Sud nouvelle, mais je condamne leurs méthodes. Il faut, voyez-vous, retenir une chose que la plupart des Blancs oublient, c'est que le Congrès National Africain depuis sa fondation en 1912, utilise des moyens non-violents pour changer la situation en Afrique du Sud. À tel point qu'un de ses présidents, Albert G, un Noir, a été le seul autre Sud-Africain à recevoir le prix Nobel de la Paix. C'est à cause de la décision gouvernementale de bannir le Congrès National Africain en 1960, après que la police ait massacré 69 personnes à Sharpville, que le CNA a déclaré avoir épuisé tout autre recours que les armes. Combien de pays occidentaux ont gagné leur liberté en restant assis les bras croisés? Je veux dire, les treize colonies américaines n'ont pas poliment demandé «s'il-vous-plaît, nous voulons notre indépendance,» elles se sont battues! Les Français... quand on pense à ce qui s'est passé lors de la Révolution Française! Il n'y a presque pas de pays d'Europe ou d'Occident qui peut nous apprendre quoi que ce soit sur la non-violence. Presqu'aucun.

LES LEADERS SUD-AFRICAINS

Q.R.: Avez-vous beaucoup d'influence sur la population sud-africaine? Disposez-vous d'une grande autorité morale ou politique?

D.T.: Je pourrais résumer ça ainsi: cela m'étonne que des jeunes, très radicaux et impatients, considèrent des gens comme moi comme des leaders, quand en réalité ceux-ci ont failli à la tâche voulue par le peuple, la libération. Nous leur avons dit constamment «s'il-vous-plaît, contenez-vous, ayons recours aux moyens non-violents». Et ce qu'ils affrontent de la part de l'état, c'est une violence accrue, des chiens policiers, du gaz lacrymogène, du plomb, des balles, des arrestations, des meurtres, et comme je l'ai dit moi-même, si j'étais jeune, j'aurais rejeté le bishop Tutu depuis longtemps.

Q.R.: Pourtant vous dites que les jeunes vous voient comme un leader politique, est-ce dire qu'il n'y a pas d'autres leaders noirs en Afrique du Sud?

D.T.: Non, non, je n'ai pas dit cela. J'ai dit que comme nous n'avons pas de résultats à montrer suite à notre plaidoyer non-violent, notre position s'est affaissée. C'est pourquoi il importe que la communauté internationale intervienne. Il y a beaucoup de leaders, je suis leader par défaut, vraiment. La personne que la plupart des Noirs citent comme leader est Nelson Mandela.

Q.R.: C'est lui le véritable leader politique?

D.T.: C'est ce que les sondages indiquent. Ce qui est remarquable, c'est qu'une personne emprisonnée depuis 24 ans, qui n'a pas droit de parole, qu'on a pas le droit de citer, ait cette emprise extraordinaire sur les gens. Et le gouvernement a tenté de le peindre comme un communiste enragé, alors qu'il est chrétien. Je connais sa famille. Ils n'habitent pas loin de chez moi à Soweto. Le gouvernement sud-africain et ses alliés occidentaux essaient constamment de faire croire que le Congrès National Africain est sous contrôle communiste. On sait qu'en général on cherche de l'aide là où on peut l'obtenir... Quand les Alliés combattaient Hitler, je ne crois pas qu'ils

PONOPRESSE

Mgr. Tutu lors de son passage à Montréal en juin dernier, en compagnie du maire Drapeau et de son épouse.

aient boudé l'appui des Russes... et ça ne les a pas changé en communistes.

L'IMPORTANCE DES JEUNES

Q.R.: Trouvez-vous les Nord-américains conscients de la situation sud-africaine?

D.T.: Les jeunes Américains en sont certainement très conscients, et je suis impressionné par leur engagement et leur appui. Ils ont aidé à changer le climat moral des États-Unis, et je leur lève mon chapeau. Je ne connais pas la situation au Canada, mais j'espère qu'elle ressemble à ce qui se passe aux États-Unis.

Q.R.: Quel type d'action les Nord-américains devraient-ils entreprendre?

D.T.: J'espère qu'ils garderont le problème de l'apartheid, de l'injustice et de l'oppression au premier plan, par des manifestations, et pousseront les collèges et les universités à désinvestir, aidant à créer le climat moral qui persuadera le secteur privé et les législateurs d'appuyer les sanctions. Le gouvernement canadien est assez sympathique à notre cause. J'ai rencontré le premier ministre Mulroney et il a clairement indiqué qu'il souhaitait agir très efficacement et de façon croissante. J'espère qu'il fera quelque chose de positif aussi, parce que le désinvestissement est négatif dans un sens. Dans les universités nord-américaines, les jeunes pourraient aider à mettre en place des programmes de bourses d'études pour les étudiants noirs sud-africains.

Q.R.: Est-ce difficile pour eux d'avoir accès à l'éducation?

D.T.: À une bonne formation, oui. C'est pourquoi il y a tant de troubles sur les campus universitaires, parce que les étudiants désapprouvent la piètre qualité de l'enseignement. Ils n'aiment pas ces institutions, ils y vont de façon forcée, en sachant qu'ils reçoivent une éducation conçue pour les maintenir dans l'infériorité.

Q.R.: Combien de jeunes ont dû quitter l'Afrique du Sud?

D.T.: Les statistiques ne sont pas mon fort, mais deux exodes importants ont eu lieu, en 76 et en 84. Nous avons instauré un plan de bourses d'études à l'étranger parce que les réfugiés étaient dispersés aux quatre vents.

Q.R.: Quelle vie mènent-ils, loin de leur pays?

D.T.: Eh bien, si vous êtes loin de votre pays, de votre foyer, même si vous vivez confortablement, le seul fait d'être éloigné peut être une expérience traumatisante. De nombreux réfugiés sont très jeunes, mais ce sont quand même des réfugiés. Je dois rendre hommage aux nombreux pays africains qui, malgré des ressources limitées, sont disposés à étirer ces ressources en acceptant des réfugiés sud-africains. Ils prennent de grands risques, car l'Afrique du Sud les attaquera si ça lui plaît.

Q.R.: Qu'ont fait ces jeunes pour qu'on les force à s'exiler?

D.T.: La plupart étaient activement opposés à l'apartheid, appartenant à des organismes bannis par le gouvernement, comme le Congrès des Étudiants Sud-Africains. Vous savez, si vous tombez aux mains de la police sud-africaine... Je ne sais pas si vous avez vu le film *Witness To Apartheid*, on y montre le type de traitement infligé aux prisonniers, la torture... L'ambassadeur sud-africain à Londres a admis que même les jeunes enfants pouvaient être soumis à la torture, ou maintenus en détention solitaire, pour avoir lancé un caillou. Résultat: beaucoup de gens ont senti qu'il valait mieux échapper aux rigueurs d'un système vicieux et se soumettre à la générosité de la communauté internationale. Et dans l'ensemble l'accueil a été merveilleux. Nous tentons seulement de dire «pouvez-vous en faire plus?»

Q.R.: Existe-t-il un appui de la part des Blancs? Y a-t-il des Blancs travaillant avec des noirs?

D.T.: Oh oui! Il faut se débarrasser de cette notion suivant laquelle tous les Blancs sud-africains sont méchants et pourvus de cornes et de pieds fourchus... Ce n'est pas le cas! Il y a des gens merveilleux, y compris les jeunes. Certains font partie d'organismes tels la campagne End Conscription, destinée à appuyer les jeunes qui refusent de servir dans l'armée sud-africaine, une décision qu'ils payent très cher. Et beaucoup de jeunes Blancs appartiennent à des organismes affiliés au mouvement anti-apartheid, le United Democratic Front. Ils donnent la main au-dessus du fossé à leurs compatriotes noirs, et transmettent beaucoup d'espoir pour notre pays.

SUN CITY

Q.R.: Avez-vous entendu certaines chansons enregistrées par des rock stars occidentaux, *Sun City* ou *Free Nelson Mandela*?

D.T.: Je n'ai pas entendu *Sun City* mais j'ai vu la pochette du disque et j'ai rencontré quelques «rock stars» lors de mes séjours aux États-Unis. En fait, l'autre jour quand nous invitions les Américains à se joindre à un ralliement à New-York, l'une de ces vedettes travaillait à nos côtés.

Q.R.: Les Noirs ont-ils des orchestres, des groupes, des artistes qui peuvent dénoncer l'apartheid?

D.T.: Oui... ils en ont... Mais c'est très difficile. Les jeunes écoutent ce que réalisent les artistes, surtout les artistes nord-américains, et ils connaissent l'existence de chansons comme *Sun City*, même s'ils n'entendent pas la musique, ils sont au courant. Ils savent qui se trouve de notre côté, parce que dans cette situation il n'y a pas de neutralité possible. On ne peut s'asseoir sur la clôture. Il faut se faire une opinion, se ranger du côté du bien ou du mal, de la liberté ou de l'oppression. Je dois dire que je suis très encouragé par la sensibilité et l'engagement des jeunes en Europe et en Amérique du Nord.

Q.R.: Y a-t-il des endroits où les jeunes, Noirs et Blancs, peuvent se rencontrer?

D.T.: Eh bien... ils peuvent se voir dans les manifestations, et dans des endroits comme les églises. Parfois en fréquentant l'université, quoique le gouvernement s'assure d'en rendre l'accès très difficile aux Noirs. Bien sûr nous aimerions que ces contacts ne soient pas l'exception mais la norme, que tous puissent côtoyer qui bon leur semble. Mais ce n'est pas la norme.

Q.R.: Que pouvez-vous souhaiter de mieux pour l'Afrique du Sud?

D.T.: Mon souhait le plus cher est d'avoir un pays où les gens sont importants simplement en tant qu'êtres humains.

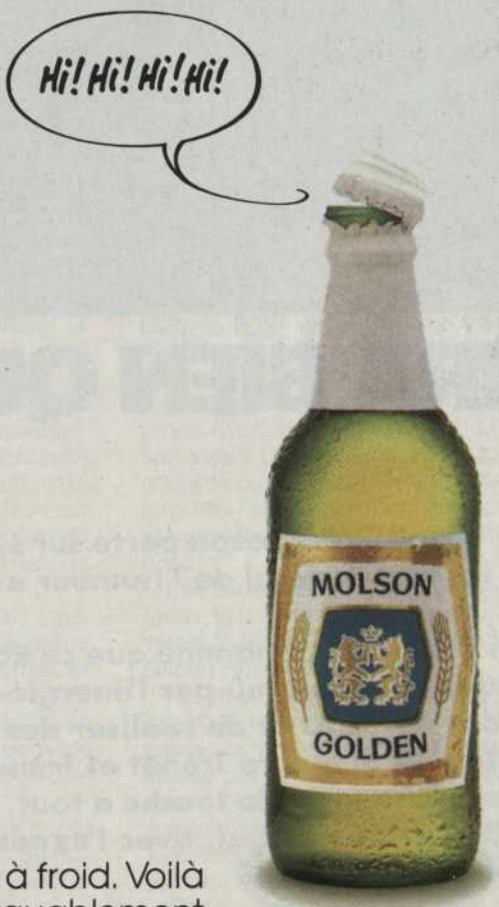
Q.R.: Votre pire crainte?

D.T.: D'y parvenir, parce que nous y parviendrons sûrement, à travers la violence, les morts inutiles, le sang. F.J.

L'ESPRIT DE MONTRÉAL

Juste pour rire

Le monde est petit. L'interurbain Bell



La Golden est mûrie à froid. Voilà pourquoi elle est si remarquablement douce. Voilà aussi pourquoi elle peut se permettre de rire (des autres?) sous cape! *Hi! Hi!*

GOLDEN
Une douceur remarquable

GILBERT ROZON

SUZANNE LANGEVIN

Je te tiens par la barbichette, le premier qui rira...

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER

PAR FRANCO NUOVO

À 31 ans, Gilbert Rozon porte sur ses épaules l'organisation du seul Festival de l'Humour au monde. Et ça l'amuse...

Un drôle de bonhomme que ce Rozon. Un type qui, en quelques années, mû par l'énergie désespérée d'accomplir des miracles et de réaliser des rêves, a déplacé des montagnes du genre Trenet et franchi des kilomètres de projets. Une sorte de touche à tout, un instinctif qui marche aux tripes et qui, avec l'expérience, n'écoute plus qu'elles.

Je l'ai rencontré dans son bureau de la rue Prince-Arthur, entre deux voyages d'affaires et un océan de chimères. Les murs y sont tapissés, couverts de bas en haut, de gauche à droite. Comme un *scrap-book*. Des photos de vedettes, des dessins, des affiches autographiées, des dédicaces; il ne manque rien. On se croirait dans une chambre d'enfant pleine de trophées, remplie de fierté. Rien à voir avec l'antre ordinaire d'un quelconque producteur. Chez lui, l'artiste et le businessman s'entrechoquent, s'éclaboussent. Et c'est comme ça depuis toujours. Élégant, tel une carte de mode, le cheveu châtain et le sourire facile, bougeant avec aisance et parlant avec confiance, cet avocat de formation et artiste dans l'âme est originaire de St-André d'Argenteuil. Il est né à deux pas de l'endroit où, il y a quelques siècles, Dollard des Ormeaux perdait ses plumes et celles des Iroquois qui l'attaquaient. Aîné de sept enfants élevés à la dure par un père sévère, Gilbert Rozon joue déjà, adolescent, la carte de la débrouillardise. C'est sa survie, sa recherche d'autonomie.

Vendeur de pommes à sept ans, fossoyeur à treize et organisateur de spectacles scolaires à seize, il ne rêve que d'une chose: quitter sa campagne. L'argent, il s'en fout. Les sous ne lui servent qu'à acquérir une liberté, à obtenir une crédibilité. «Plus je vieillissais, dit-il aujourd'hui, et plus je m'apercevais que mes magouilles me donnaient des ailes».

Et puis c'est le coup de foudre pour le métier. La piqûre. Par le biais d'un ami, il découvre la scène et ses multiples facettes. Il met la main aux éclairages, à la régie, aux décors, à la mise en scène. Il sera même comédien et danseur. Au Cégep du Vieux-Montréal, il s'inscrit parmi les 125 premiers étudiants du Multidisciplinaire et céde à la magie du théâtre. Il y passe trois ans, trois années à jouer, à monter des pièces, à caresser les planches.

C'est le bonheur sur toute la ligne. Mais un premier voyage en Europe vient briser le sort. «D'un coup, j'ai découvert à quel point j'étais arriéré, inculte et plouc au dernier degré». Le choc des cultures est violent.

Il abandonne alors le Cegep et les bonnes notes pour le droit. «Pas parce que j'aimais ça, mais pour me prouver que je pouvais me rentrer quelque chose dans le crâne».

Et, comme si les études ne lui suffisaient pas, il rajoute des cordes à son arc, rachète une vieille imprimerie, vend des services et fonde un bottin publicitaire du type *Bottin vert*. Le Droit d'un côté et le business de l'autre. Et les sous rentrent.

Après quelques années, trois ou quatre peut-être, il tâte même de l'immobilier et, pour la première fois, à 25 ans, Gilbert Rozon se croit riche.

LA GRANDE VIRÉE

Ambitieux, obstiné aussi, il a déjà dans la tête des montagnes de projets. Guidé par éclectisme, il rêve entre autre d'une foire énorme où se côtoieraient des artistes de tous les genres: des westerns, des classiques, des rockers etc...

Sans subvention, à coup de ventes de papier cadeaux et de livres de jeux, Rozon met donc sur pied la première Grande Virée, à Lachute. L'aventure s'avère un succès dès sa première année. 45 000 personnes envahissent le site, soit quatre fois plus que prévu.

La deuxième année, la vente des billets atteint un quart de million. C'est énorme, trop gros. Rozon veut des cerfs-volant dans le ciel et une mongolfière qui monte au coucher de soleil pendant que Plume commence son spectacle. Le producteur s'exprime artistiquement. Et tout lui réussit. Tout ce qu'il touche se transforme en or. Malheureusement, la foudre ne va pas tarder à s'abattre, à l'occasion de la troisième année.

Jusque là, Rozon n'a fait que créer. Le moment est venu de s'organiser. Erreur. Les administrateurs se sont multipliés et d'un coup, cette nouvelle Grande Virée, devient un événement marketing enseveli sous les sondages, les études de marché et les statistiques.

«On ne montait plus la fête qui nous faisait plaisir mais plutôt celle qui allait faire plaisir aux commanditaires, se souvient Rozon. Et c'est là où je me suis ramassé». Pour mille et une raisons, le spectacle s'achemine vers Montréal, en déménageant de Lachute à Pointe-aux-Trembles. «J'avais toujours travaillé à la campagne, il était temps que je coupe le cordon ombilical. J'étais tanné d'être «Le King de Lachute», je voulais être le valet de Montréal ou rien. En tout cas, devenir quelqu'un en ville».

«Mais, en agissant de la sorte, s'explique-t-il aujourd'hui, on vidait la Grande Virée de sa substance. Et pourtant, pendant tout le temps de l'organisation, on savait qu'on oubliait quelque chose. On le sentait. Et c'était l'essentiel: le concert. Qu'est-ce qui allait faire se déplacer les gens? Les dates étaient mauvaises, le site était mauvais et l'idée était mauvaise. Et on a eu droit aux records de froid de mai 82, à la grève des transports et à la crise économique».

«La Grande Virée était devenue l'équivalent d'un gros show de rock du genre de ceux qu'on pouvait voir au Forum. Et de plus, les gens s'étaient un peu lassés de cette forme de programmation avec Plume, Piché etc... C'était une perte de vitesse mais personne ne se l'avouait encore».

«L'Échec total, quoi! Et j'ai tout perdu en un week-end: Un demi-million de dollars plus tout ce que j'avais investi depuis le début».

Le glas vient de sonner. Pour la première fois de sa vie, au lendemain de la Grande Virée, Gilbert Rozon n'est plus personne sinon un perdant. «Le monde me traitait de pourri, de sale. Ma famille me regardait avec honte. Ma tête courait dans les journaux».

«J'avais été arrogant, prétentieux, suffisant, sûr de moi et ça m'avait toujours réussi et là, la claque en pleine face. Je n'avais plus d'amis parce que je les avais négligés. Je m'étais laissé aller physiquement. C'était l'horreur totale».

«Je me retrouvais seul et sans le sou. J'ai alors vendu tout ce que je possédais: immeubles, auto, etc... histoire de faire patienter les gens. On a payé tous les salaires et les dettes privilégiées. J'ai pris des arrangements avec les sept ou huit banques à qui je devais de l'argent, ainsi qu'avec mes 80 créanciers».

C'est la dépression pendant quelques mois. L'homme qui jusque là avait l'habitude de mordre dans la vie ne se mord plus que les doigts.

JUSTE POUR RIRE

Et puis la machine se remet en marche. Surgit alors dans sa petite tête de rêveur l'idée du Festival International de Montréal. Les contacts sont pris de peine et de misère pour un événement fourre-tout qui doit se tenir en mai 83 à l'Ile Notre-Dame. Mais à la dernière minute, guidé par l'instinct et retenu très certainement par sa peur de se casser la figure, il renonce.

L'heure est venue de changer le cap. La programmation de ce festival compte une part importante d'humour. Charles Trenet, sorti des boules à mites, est prévu à l'horaire. La récupération est de mise. La Premier Festival Juste Pour Rire prend forme; cette fois, le concept est clair. Et en sept semaines, Gilbert Rozon, aidé par Guy Latraverse qui accepte de lui donner un coup de main avec Deschamps et Moreau, livre le produit au public. Cependant, quatre jours avant l'événement, le 11 juillet, Rozon n'a toujours pas l'argent pour faire le show. Un détail: il a besoin d'un million. Il s'engage alors dans la plus incroyable partie de poker de sa vie. À la même table: son banquier... et son atout, Charles Trenet. Rozon joue quitte ou double. Si la banque accepte de lui prêter l'argent, il fait son *Juste pour rire* et peut ainsi rembourser ses dettes. Sinon...

Les banquiers finiront par avancer les fonds, et le Festival Juste pour Rire se révélera le hit que l'on sait. Le lendemain, Gilbert Rozon refait surface.

«Et là, ça été le moment le plus mélangeant de toute ma vie, dit-il. Je venais de passer la rampe. Le tout nu redevenait quelqu'un. Le succès me souriait à nouveau. J'étais confondu. Tellement que je me suis enfermé pendant une semaine à l'hôtel. Je pleurais. Je riais». Le temps a passé...

Dans quelques semaines aura dont lieu le Grand Festival Mondial Juste Pour Rire. Le quatrième. Et, dans quelques mois, Gilbert Rozon aura fini de rembourser ses dettes. Mais tout cela, outre l'événement, ce n'est plus que de l'histoire ancienne. Gilbert Rozon ne pense désormais qu'à son Festival. Il en a même établi les bases jusqu'en 1989 en se chargeant surtout d'en respecter l'essence. ■

FESTIVAL JUSTE POUR RIRE:

C'EST PARCE QUE C'EST DRÔLE QU'ON RIT

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION

Les Québécois qui sentent le sang latin couler dans leurs veines seront d'accord: nous sommes un peuple excessif et expansif. Généralement les deux à la fois. À une époque où le Québec était farouchement nationaliste, se prenant vaguement au sérieux, croyant en ses rêves et luttant contre son encadrement fédéral, le showbiz québécois vivait une fièvre encore jusque-là jamais ressentie. Nous étions six millions, et, rattrapant le temps perdu, nous chantions les attraits de notre nombril. On se passait le mot: faut se tenir! Maintenant que le silence post-référendaire a fini d'aplanir notre conscience collective, ce sont les côtes qu'il faut se tenir puisque la province entière a choisi la cure par le rire pour se remettre de sa blessure politique. Phénomène somme toute bien naturel puisque l'absurde libérateur, tout comme le ridicule, ne tue pas...

Jamais dans l'histoire du spectacle québécois, l'humour n'a connu une telle cote de popularité. 1985 a été l'explosion du phénomène Ding et Dong, et 1986 est l'année de la comète André-Philippe Gagnon, qui se consume encore au rythme de plus de 300 spectacles par année, à guichets fermés pour trois mois à Montréal et ensuite dans tous les recoins de la province. Cette irrépressible montée de l'humour n'est pas spécifiquement québécoise. Tout comme au lendemain des Années Folles et du Krach de 29, les masses ont recours au divertissement pour tromper un présent noir, moralement difficile ou économiquement dépressif. Durant l'entre-deux-guerres, les foules se sont précipitées vers le cinéma, les Folies de Broadway, le jazz et les spectacles chorégraphies, qui ont connu leur premier boom populaire.

Aujourd'hui, la technologie a redonné un prestige nouveau aux productions cinématographiques, la comédie musicale refleurit, et dans le torrent des mille inventions de la dite société de loisir, le Québec pose d'autres jalons symboliques. Les humoristes sont la nouvelle valeur sûre et ils sont les nouveaux héros qui nous tendent obligeamment le miroir du grotesque afin que nous nous regardions enfin un peu dans le blanc des yeux.

PHOTOS PONOPRESSE

Dominique Michel: une animatrice animée.

RIRES HISTORIQUES

Latin de sang et bon vivant de nature, le Québécois, qu'il soit moyen, modeste ou millionnaire, se livre corps et âme au culte de l'humour avec un élan désarmant. Qui oserait ne pas rire par les temps qui courent? La comédie a toujours eu sa place dans nos moeurs, et même si nos premiers véritables succès populaires à ce chapitre ne sont venus qu'avec ce siècle, les noms ont foisonné d'une ère à l'autre. Certains sont demeurés légendaires pour leur exploration du rire pur, le rire pour le rire, notre rire bien à nous qui était roi à l'époque du burlesque. Après Ti-Zoune et La Poune, le rire s'est politisé dès la Seconde Guerre Mondiale avec le Ti-Coq de Gratien Gélinas qui avait déjà pondu ses Fridolinades.

L'époque du cabaret a couronné nombre de duos comme les Jérôlas, Ti-Gus et Ti-Mousse, Charlotte et Hervé, Roger Baulu et Jacques Normand et surtout le tandem Dominique Michel/Denyse Filiatrault, pierres angulaires du rire moderne. Puis, ce sont les groupes, d'abord les Cyniques qui incarnent la branche drôle du nationalisme avec des réparties politiques particulièrement vinaigrées. Succèdent les Carcasses, Paul et Paul devenu Ding & Dong, puis, des magazines, des émissions de télévision et de radio ont suivi, ouvrant la porte à une juteuse relève qui a pour nom Pierre Verville, Daniel Lemire ou Rock et Belles Oreilles, ces derniers étant sur le point de devenir nos nouveaux chouchous, et à qui l'approche techno garantit le succès sur scène. Ils se moquent audacieusement de tous les concepts établis ou pas, entre autres à travers d'hilarants vidéo-clips (*Ça rend rap, Le feu sauvage de l'amour*).

Le co-animateur du Festischtroumpf Juste Pour Schtroumpf, Michel Leeb.

Jacques Villeret: «Non mais, ça va pas, non...?»

Matante Clémence: «Noon, ç'pas cher!»

Daniel Lemire: le rire se relève.

Derrière toute cette nouvelle génération prometteuse, beaucoup de figures continuent d'évoluer dans l'ombre, comme Louis Saïa, auteur et metteur en scène, silhouette pantagruélique et apparemment trop modeste, qui persiste à dissimuler son visage derrière les décors des joueurs qu'il envoie sur la glace.

RIRES RÉVÉLATEURS

L'évolution effrénée des manifestations humoristiques au Québec est perceptible et se meut tangiblement vers une certaine sophistication. Après la léthargie qui a suivi le Non de mai 80, les Québécois se sont réveillé subitement lorsque deux têtes montantes, Claude Meunier et Serge Thériault, ont sonné le rassemblement en instaurant *les Lundis des Ha! Ha!* en février 1983. Dès lors, le feu était mis aux poudres du rire. Ding et Dong sont devenus nos idoles nationales, tellement nationales que les Français ne les ont pas du tout compris. Un bien ou un mal? Il aura fallu une caricature grosse comme le bras, et des gags tellement énormes, océaniques même à l'occasion, pour que les Québécois réagissent enfin.

Leçon Un de la vaillante remontée collective: rions de nos travers — les travers de nos voisins et des autres, naturellement. Peu à peu, cependant, les dilateurs de rate raffinent leur discours. À mesure qu'une nouvelle génération s'installe, propulsée par les *Ha! Ha!* et les autres formules du genre qui ont poussé ça et là depuis, le rire se diversifie, choisit ses boulevards privilégiés, et exploite chaque parcelle d'intérêt d'un public qui refuse de se laisser bercer par une chanson québécoise devenue momentanément impersonnelle et sans véritable identité. L'humour, lui, nous procure un sérieux regard grossissant sur nos habitudes, nos nouveaux complexes, les raisons secrètes de notre down collectif et la mystique ferveur que nous vouons aux imitateurs.

Les visiteurs étrangers qui voient nos annonces de Pepsi mettant en vedette une autre incarnation loufoque de Claude Meunier y perdent leur latin. Celle de la partie de chasse, où se confondent canard de bois et Pepsi-Cola, est d'une absurdité jamais vue dans le monde de la publicité. «You're so vivid!» qu'ils nous disent. Pittoresques ou pas, nous sommes particuliers. Comme quoi, si l'on se regarde bien en face, on finira bien par mettre le doigt sur notre identité. Toujours à la recherche d'une fierté bien personnelle, il n'est pas étonnant de voir que le success-story de l'année, celui d'André-Philippe Gagnon, est l'histoire d'un type capable de représenter tout seul sur scène la quasi-totalité du showbizz populaire québécois. Sa performance, bien sûr, repousse plus haut les limites du succès pour nos artistes. Mais derrière le masque, où est cette précieuse et magnifique parcelle de nous-mêmes?

RIRES COMMUNICATIFS

Maintenant que le public québécois a ri de ses travers, qu'il s'est reconnu au fil des imitations et que ses énergies vitales lui reviennent, il s'ouvre démesurément sur le monde, s'informe, se ressource. La mode est aux festivals et tout prétexte est bon pour «s'étirer la rate». Le Festival International du Mime de Montréal, les multiples célébrations estivales, les feux d'artifices, les Lundis de toutes sortes créent de nouveaux foyers. Le plus important bouillonnement actuel est le Festival Juste Pour Rire qui en est déjà à sa quatrième édition. Maintenant devenu lieu de rencontre des humoristes du monde entier et se déployant avec envergure dans les deux langues officielles, le Festival attire la crème de la rigolade. Éclaboussé par le succès discutable des «Grandes Virées» qu'il organisait il y a quelques années, Gilbert Rozon peut maintenant se vanter d'avoir redoré son blason en instituant un Festival Juste Pour Rire, coiffé d'un nom aussi judicieux que prometteur. Encore une fois, on s'attend à rire à gorge déployée.

Mais l'humour gardera-t-il encore longtemps la première place dans le palmarès de notre coeur? Qui a peur de la saturation? La fonction du divertissement est, au sens large du mot, de créer une diversion. Mais la suite? Alors que la chanson francophone se réveille, sort de ses limbes et se cringue comme une bombe à retardement à coup d'initiatives de tous les milieux, comment le rire réussira-t-il à garder le haut du pavé? Ou posons la question autrement: est-il nécessaire que l'humour demeure notre principal moyen de communication?

Une chose est certaine, c'est que dans le déferlement de la vague du rire, dans la quantité, il y a autant de nouveaux surdoués que de nouvelles médiocrités. Y a-t-il déjà des signes d'essoufflement? Les Lundis, au Club Soda, ne sont plus ce qu'ils étaient et le retour célébré de Claude Blanchard à Télé-Métropole, est une réussite douteuse. La crise est passée, sans doute est-ce le moment de retrousser nos manches. Et en répartie au rire, la chanson nous fait de plus en plus de clins d'oeil à coup de symboles. L'interprète de la chanson-thème *Juste Pour Rire*, Serge Fiori, vient de revenir sur vinyle pour nous livrer ses premières impressions personnelles après dix ans de silence. C'était justement lui, il y a dix ans, qui chantait «où est passé tout ce monde qui avait quelque chose à raconter...»

On rira toujours: c'est sain et essentiel. Mais peut-être que les Québécois vont finir par avoir envie de se raconter autre chose que des histoires drôles... ■

LOUIS LORTIE

SONATE POUR UN REBELLE

PAR FRED PERSONNE

Quelle farce! Moi, le rocker pur et dur, le pilier des bouges les plus infâmes, à l'haleine fétide et au discours cinglant, chargé d'aller faire causette avec Louis Lortie, le pianiste classique canadien de l'heure, le héros des salons d'Outremont et de Westmount où entre deux gorgées de thé au jasmin et trois madeleines, on discute «savamment» sur les mérites comparés de Messieurs Liszt et Chopin!

C'est donc dans son refuge montréalais, un duplex sur la très aristocratique (!) rue Hôtel de Ville que j'ai rencontré le bonhomme... Là, dans ce désordre propre à tout «créateur» immergé dans son art, il s'est livré sans chichi particulier ni morgue. Louis Lortie, qu'on se le dise, ne s'est pas enflé la tête; il a su rester simple, disponible, ce qui n'est pas toujours le cas quand les feux de l'actualité sont braqués sur vous, quand vous faites les manchettes de divers quotidiens et que votre nom éclabousse en lettres de feu les murs de la ville.

Vingt ans déjà de métier au bout des doigts et pourtant, au départ, rien ne semblait le prédisposer à connaître une telle carrière. «Tout a commencé vers l'âge de sept ans quand nous avons trouvé un piano dans la maison où nous venions d'emménager. C'était juste pour moi un nouveau jouet et cela m'amusait à l'époque beaucoup plus que lire des livres. Je n'étais encore jamais allé à un concert et l'intérêt familial pour la musique classique était plus que limité.»

De là, notre moutard suit un premier cours avec l'une de ses voisines qui, souligne-t-il, «n'était pas particulièrement ambitieuse. Elle ne m'a pas poussé plus qu'il ne fallait et s'est plutôt contentée de m'inculquer les principes de base. Mais peut-être quelque part aussi a-t-elle su éveiller mon talent sans se montrer autoritaire ni revêche et, finalement, comme le premier pas est le plus important, je peux dire que celui-ci s'est passé sans embûche.»

Ensuite, le petit «prodige» doit sacrifier au rituel... Pratiques quotidiennes et mémorisation d'un répertoire même si cela impose à l'enfant un rythme quelque peu démentiel. Entre l'école qu'il continue de fréquenter et le piano où il revient de plus en plus fréquemment, peu de temps laissé au simple plaisir de ne rien faire ou à celui de courir les 400 coups. Mais cela ne gêne pas le petit Lortie qui dorénavant se sent «différent».

En 1972 (il a treize ans!) premier prix au Concours de l'Orchestre symphonique de Montréal; de 1968 à 1974, premier prix au Concours de musique du Canada; en 1975 premier prix au Concours national de Radio-Canada, et la liste pourrait s'allonger. Il a maintenant seize ans, son Cégep est bouclé et il doit prendre une décision. Poursuivre ses études et s'orienter vers une profession quelconque, ou alors le piano, sans l'assurance toutefois de pouvoir en vivre un jour. La tangente est vite prise et il quitte alors le foyer familial, «qui n'a pas été un frein mais qui ne comprenait tout simplement pas ce que je vivais», et s'en va aux États-Unis et en Europe pour poursuivre son développement.

Et financièrement, comment se débrouillait-il? À ce sujet, Louis Lortie s'enflamme et tout en faisant remarquer qu'il a été parmi les derniers à profiter de ce système de bourses, il s'indigne du sort réservé à la relève. «Aujourd'hui, le jeune ne dispose d'aucun appui financier. À l'époque, je gagnais des concours et l'argent récolté me permettait d'entrevoir une issue. Ce même argent ne vaut plus rien maintenant, aucune indexation n'est venue renflouer les montants accordés et ce, depuis dix ou quinze ans. Les gouvernements ont sabré aveuglément en prétendant que le secteur privé allait s'en occuper. On ne peut pas demander à un jeune dans le domaine artistique d'aller faire des jobines pour pouvoir survivre. L'implication doit être totale et ce travail est très exigeant tant du point de vue psychique que physique. Je n'ai jamais fait du neuf à cinq et peut-être ai-je manqué une expérience intéressante, mais je suis sûr que si j'en suis rendu là aujourd'hui, c'est aussi parce que je n'ai jamais eu à le faire.»

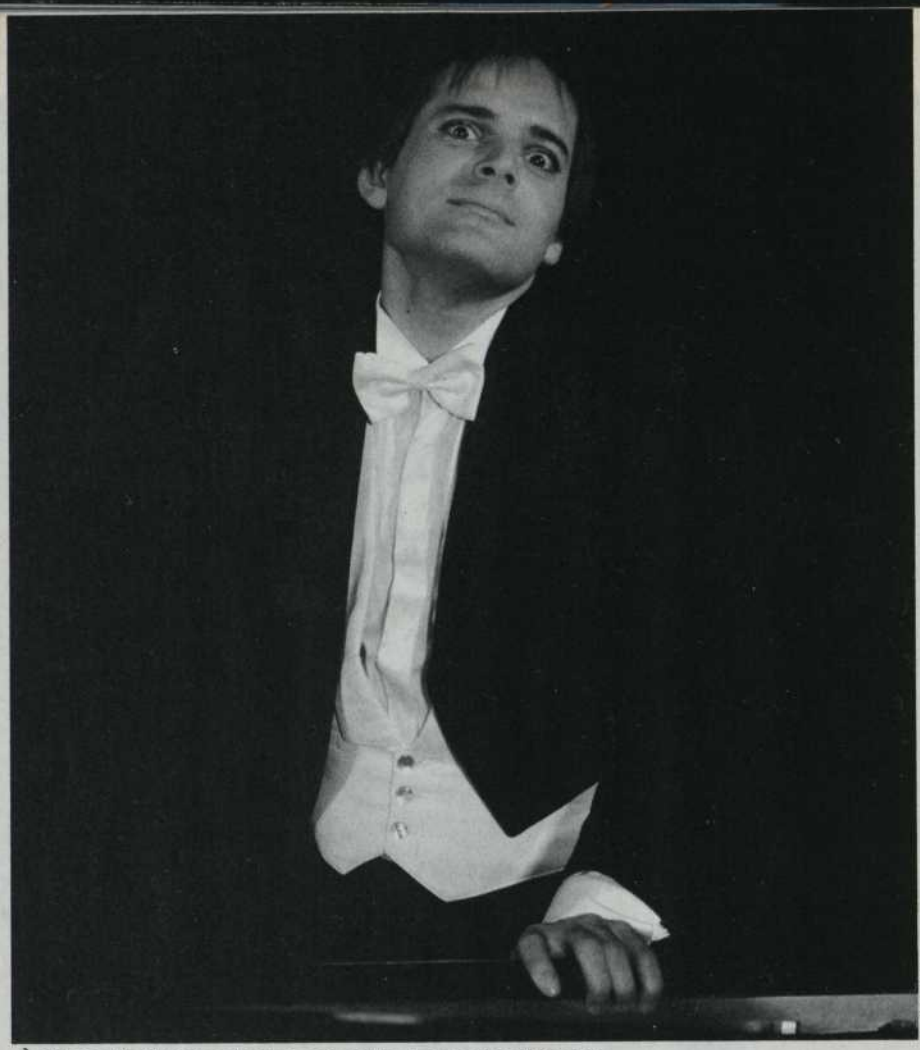
Tout au long des années qui vont suivre Louis Lortie voyage, se payant même le luxe de fouler le sol chinois à l'âge de 19 ans, pour une tournée avec l'Orchestre symphonique de Toronto. Et puis, soudainement, en 1980 pour être plus précis, des problèmes de santé le tiendront éloigné de la scène musicale pour deux longues années de «purgatoire». Même si à présent, il estime que cette période a été profitable dans le sens d'une remise en question et qu'elle lui a permis de briser avec la monotonie de son existence de «forçat» du clavier, il avoue s'être retrouvé «confronté à la douloureuse extrémité de devoir possiblement laisser tomber mon art.»

Il en ressortira pourtant plus fort, mais aussi plus conscient de sa fragilité et du stress inhérent à ce métier. Il faut se battre en effet pour réussir là comme ailleurs, et c'est probablement ce désir de faire éclater les cadres et de quitter le mi-

PIERRE ZABBAL

PIERRE ZABBAL

«M'endormir en paix signifie que j'ai accompli ce que je devais faire...»



PIERRE ZABBAL

À 27 ans, le Sisyphe du piano est à la croisée des chemins.

lieu paisiblement rassurant et faussement sécurisant de la musique au Canada qui l'a poussé à s'inscrire au Concours Busoni à Bolzano (Italie) et à celui plus prestigieux de Leeds (Angleterre). «J'allais là pour faire de la musique et je me sentais un peu, à vrai dire, indifférent au contexte extérieur. En général, d'ailleurs, l'ambiance de ces concours est assez malsaine. À Leeds, je me souviens m'être fait dire, alors que je venais de gagner en Italie: «Tu sais, ton prix ne te rapportera rien», ce qui par la suite, s'est heureusement révélé erroné. Mais il faut bien dire, hélas, qu'un premier prix ne veut pas nécessairement dire grand chose. Tout dépend de l'endroit où tu vas concourir. Prends Montréal par exemple, aucun agent (celui qui te fait signer un contrat et te procure des tournées) ne se déplace, et pourtant New-York n'est pas si loin.»

Eh oui, Ladies and Gentlemen, ne comptez pas sur moi pour me mêler au concert (!) beuglant de satisfaction ou plus prosaiquement d'intérêt quand Ti-Pit est reçu par Machin-Chose aux États-Unis ou que Madame Trucmuche s'est fait gauler avec un peu de lessive entre les pages de son bréviaire!!! Montréal est certes un endroit plaisant où vivre, mais de là à aller bramer sur tous les toits, comme certains, que c'est une ville au rayonnement culturel intense, il y a une marge, un goufre, un océan que je ne saurais franchir.

Dans le domaine de la musique classique, comme dans d'autres d'ailleurs, on en est encore au stade des balbutiements. «Pour les récitals, on n'a pas vraiment, si l'on excepte la salle Claude-Champagne, d'endroits dignes de ce nom. Les milieux musicaux fonctionnent avec les mêmes mandats qu'il y a 20 ans et pire que cela, avec le même équipement. Il faut résolument signer avec une compagnie étrangère pour espérer se faire reconnaître à l'étranger. Tout ceci sans parler de la critique qui est pour ainsi dire inexistante, ou si polarisée qu'on ne peut arriver à se faire vraiment une idée. C'est facile de descendre quelqu'un en deux ou trois lignes quand on dispose d'un tel pouvoir, et je me sens finalement très solidaire de mes confrères qui ont été injustement massacrés. À Londres ou ailleurs, chaque quotidien qui se respecte dispose de plusieurs journalistes affectés à tour de rôle à la critique de concerts.»

Oh, oh! L'image du beau et gentil petit Louis Lortie qu'on essaie de nous fourguer comme celle d'un charmant jeune homme plein de talent et tout en douceur est-elle à ce point distordue? Saurait-il aussi et avec raison montrer les dents et se mettre en colère? Pourtant, il reste indéfectiblement lié à l'endroit qui l'a vu naître et c'est peut-être pour cela qu'il n'hésite pas (sa situation privilégiée le lui permet) à fustiger les acteurs de ce mauvais mélodrame! «J'aime donner des concerts à Montréal parce que cela représente toujours un défi. Le public veut toujours savoir où j'en suis rendu et comme il m'a déjà vu plusieurs fois, ce qu'il peut m'en dire me paraît parfois intéressant. Ce qui me gêne un peu, c'est que les prix pratiqués sont parfois, hum, excessifs et que certains hésitent à venir en se disant «attendons une meilleure occasion.» À ce propos, j'aimerais, dans un avenir plus ou moins proche, pouvoir m'auto-produire plutôt que d'avoir à toujours m'entendre avec ces vieux trucs poussiéreux que son tles sociétés de concerts.»

Âgé de 27 ans, notre homme est aujourd'hui à la croisée des chemins... Vedette incontestée au Canada et jouissant déjà d'une réputation internationale, il pourrait se contenter d'en rester là, mais, tel Sisyphe condamné à porter son rocher au sommet de la montagne d'où il retombe sans cesse, il continue d'avancer... «Je ne peux vivre que comme cela et m'endormir en paix signifie que j'ai accompli ce que je devais faire. De toute façon, il faut garder présent à l'esprit qu'un pianiste peut faire carrière jusqu'à 90 ans et que le répertoire est vaste. Je ne crois pas à la plénitude de l'interprète à 30 ans. Chacun suit son propre développement mais il faut se méfier de ne pas se «brûler» trop tôt et comme dans tout, savoir se ménager des temps d'arrêt. Depuis deux ans, je joue trop, 40 à 50 concerts par année avec ce que cela comporte de mémorisation et de pratique mais je ne me plains pas. C'est certain que j'aimerais pouvoir jouer quand je veux, et c'est aussi pourquoi mon but ultime, c'est de me hisser parmi les quatre ou cinq interprètes qui comptent sur le plan mondial. Pas par ambition, non, mais pour tout ce que cela peut représenter du point de vue liberté et aussi parce que tu peux te permettre de déranger le système si tu en as envie.»

Moi aussi, moi aussi je veux passer à la confesse. Un certain soir de mai, j'ai gravi cette putain de côte direction salle Claude-Champagne. J'ai traversé comme un somnambule le hall élégant, très élégant *my dear*, poudré et parfumé, et je me suis glissé dans la salle... Et là, je le jure, j'ai été touché par la grâce. Lortie se démenait sur son engin, faisant alterner plages passionnées et mélancoliques et, sans que ma blonde s'en aperçoive, en détournant la tête, il m'est arrivé de.... me sentir les yeux bêtement humides. Et puis dites, comme me l'assenait, imperturbable, il y a quelques années, Lucien Francoeur (fait-il partie de votre liste de suspects celui-là?): «Si Rimbaud vivait aujourd'hui, ce serait sûrement un rocker.» Et Mozart alors, et Chopin, et Liszt et.... ■

VOICI LA GAMME RADIO D'AUTO DE YAMAHA

Yamaha est célèbre parce qu'elle fabrique des composantes audio domestiques parmi les meilleures que le monde ait entendues. Maintenant, Yamaha quitte le foyer avec quelques composantes de radio d'auto parmi les meilleures que le monde ait jamais entendues.

TOUTE LA SÉRIE EST DU HAUT-DE-GAMME.

Il n'y a aucun maillon «faible» dans la chaîne stéréo d'auto Yamaha: tous les synthonisateurs/cassette, tous les récepteurs/cassette, tous les amplis, tous les haut-parleurs et tous les égalisateurs graphiques — chaque composante vous donne une excellence sonore étincelante.

Cependant, Yamaha sait fort bien que les conditions de vie sont plus dures sur la route qu'elles ne le sont à la maison. Alors la conception tient aussi bien compte de la résistance que de l'excellence sonore.

CONCEPTION NETTEMENT SUPÉRIEURE.

Un bon exemple serait le mécanisme de transport du ruban du lecteur de cassette. Il s'agit du premier mécanisme à chargement par le dessous, complètement motorisé, logique et entièrement contrôlé par microprocesseur à voir le jour. Ainsi la manipulation du ruban est précise, douce, sûre et fiable même quand les conditions routières ne le sont pas.

L'ampli de puissance YPA-800 est totalement numérique, ce qui donne une excellente sonorité même dans des conditions moins qu'optimales de variations de tension, d'impédance et de température qui sont le lot de la vie des itinérants.

Plusieurs haut-parleurs de haute performance utilisent des matériaux exotiques tels le carbure de titane pur pour les *tweeters* et du fibre de carbone pour les haut-parleurs pour obtenir une précision inégalée.

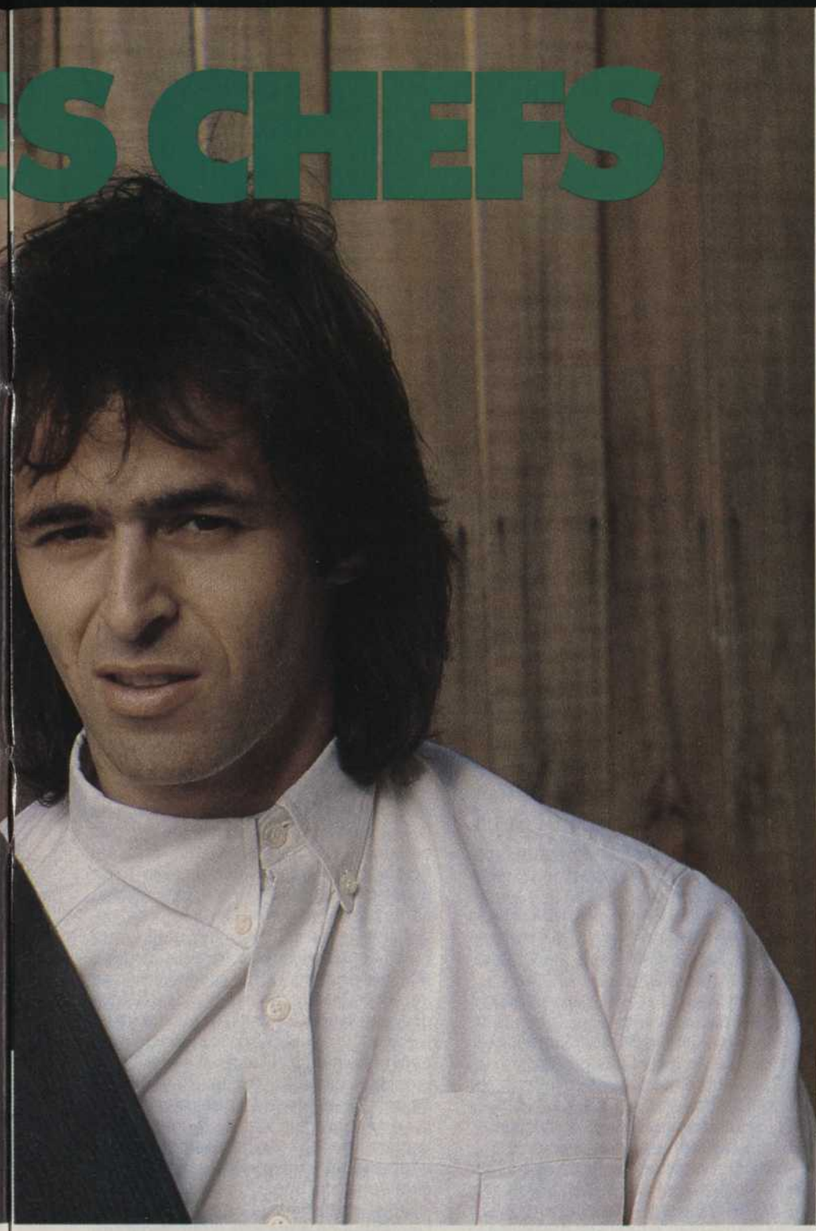
Il y a même un système de contrôle d'entretien du cassettophone dans chaque unité de tableau de bord pour vous avertir que votre lecteur aurait besoin d'un bon nettoyage.

Tout cela parce qu'il n'y a aucune limite pour savoir jusqu'où ira Yamaha pour vous apporter une grande sonorité, où que vous alliez.

Yamaha Audio, 135, Milner Avenue, Scarborough, Ontario M1S 3R1
9563 Côte de Liesse, Dorval H9P 1A3 (514) 636-6888

YAMAHA

LE COMBAT DES CHEFS



Jean-Bernard Porée, Ponopresse

PAR PATRICK EMIROGLU

«Vous voulez que je joue un blues, ici? Ce n'est pas possible. Vous êtes trop nombreux, l'ambiance n'y est pas, il faudrait que nous soyons dans une petite boîte de nuit, une boîte de strip-tease. Et il faudrait que vous vous imaginiez qu'il n'y a pas plus de 25 personnes dans la salle, que l'air est conditionné et que deux serveuses souriantes vous servent des drinks dont vous têtez malicieusement les glaçons.

Et que les musiciens qui sont ici ce soir et qui sont beaux, forts, intelligents, sensibles, désinfectés, dératisés, stérilisés et pasteurisés, aient été remplacés par six vieux musiciens sur le retour, et que le chanteur...»

Il est déjà presque minuit. Dans l'atmosphère surchauffée de l'amphithéâtre où Goldman et son orchestre sont en train de séduire 16 000 personnes depuis près de deux heures, la voix d'un violon tzigane s'élève soudain, nostalgique et inattendue, dans un silence aussi complet que sur les plaines de Bohême. Devant la scène, un impressionnant service d'ordre effectue son travail avec un souci de gentillesse qui rendrait n'importe quel Nord-américain incrédule: on distribue des verres d'eau aux premiers rangs d'une foule trop dense, bouleversée par le spectacle, pendant que les spectateurs victimes d'évanouissement ou d'un malaise quelconque — au moins une cinquantaine, ce soir-là — se font soigner en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, et que les enfants égarés ou abasourdis se font consoler, oui, par ce même service d'ordre... Le tout, sans intervention aucune de la part de la police française, dont les dignes représentants sont complètement dépassés par les événements.

En France, Jean-Jacques Goldman est devenu un phénomène de popularité qui dépasse tout ce qui s'est fait depuis l'après-guerre dans le domaine du rock. Bien sûr, il y a eu Johnny Hallyday, Claude François, dont Frank Sinatra a repris la chanson *Comme d'habitude* pour en faire le célèbre *My Way*, Jacques Brel, et même — Pourquoi pas? — Edith Piaf. Mais ce qui caractérise le succès de Jean-Jacques Goldman, c'est que personne, absolument personne, ne l'avait prévu. Boudé par les media «intelligents» parce que non homologable et non homologué, Goldman a décidé de leur rendre la monnaie de leur pièce. «Mon succès, c'est à la province que je le dois, pas à Paris». Ce raisonnement pourrait s'appliquer à la plupart des vedettes françaises de la nouvelle génération, comme Cabrel, Charlélie Couture, et même Renaud qui, après tout, habite en banlieue.

Goldman ne s'embarrasse pas de l'opinion des media outre-mesure. Il n'a même pas eu besoin, pour la tournée qu'il achève en Europe, de battage publicitaire ou de campagne promotionnelle orchestrée selon les règles de l'art: toutes les dates étaient *sold out* depuis le début.

QUAND LA MUSIQUE EST BONNE

Pourtant, les chansons de Goldman n'ont pas été reçues au Québec comme elles l'ont été en Europe. Peut-être sommes-nous trop habitués aux productions nord-américaines, au fignolage des apprentis sorciers de la console magique, bref, à un son qui n'est pas celui de Jean-Jacques Goldman, dont la production garde, à ce point de vue, un côté artisanal qui ne correspond absolument plus avec la qualité des spectacles qu'il présente.

Au rythme d'une génération de lycéens et de lycéennes qui s'américanisent constamment, et dont les valeurs et les goûts subissent une mutation accélérée, Goldman cisèle des ballades romantiques en forme de chansons d'amour aussi bien que des rocks à l'emporte-pièce qui suggèrent, sans trop qu'on sache pourquoi, la magie et l'innocence des années 60. Ce sont peut-être les harmonies vocales qui rappellent celles de Crosby, Stills, Nash & Young, c'est peut-être la cohésion et l'équilibre d'un orchestre rôdé par toute une année de tournée, comme en trouve rarement de côté-là du Rio Grande.

Mais la magie est là, aussi palpable, aussi visible que la joie que manifeste l'orchestre à jour sur une scène devant un public. «J'ai commencé à faire de la musique en jouant dans des orchestres de bal. C'est une école où on apprend la scène et le contact direct avec le public. Toutes sortes de musiques m'ont influencé, mais au-dessus de tout, il y a Bob Dylan chez les anciens et Mark Knopfler, de Dire Straits, chez les modernes.»

«Chez les Français, mes préférences vont à Michel Berger, pour la façon dont il a réussi à faire rythmer la langue sur la musique, à Michel Polnareff, et bien sûr à Robert Charlebois, que j'ai découvert il y a une quinzaine d'années, au temps de *Lindbergh.* C'était une chanson formidable... Je crois que Charlebois a été un des premiers vrais rockers de langue française. Pour nous, en France, il avait aussi l'avantage de posséder un «son» nord-américain.»

Un son que Goldman possède parfaitement en spectacle, mais dont les disques ne rendent pas justice.

Un tort qui pourrait être réparé, si les enregistrements effectués durant le spectacle sont suffisamment bons pour qu'un disque en concert paraisse, afin de commémorer cette fameuse tournée-marathon. ■

L'ENJEU DU TOURNOI

Robert Charlebois et Jean-Jacques Goldman, un duo étonnant ou détonant? Celui que l'on surnommait il n'y a pas si longtemps notre «Ministre de l'Imagination» a décidé d'effectuer un retour en force sur la terre natale, accompagné pour la circonstance de la plus grande star française de l'heure, Jean-Jacques Goldman.

C'est au terme de la tournée-marathon que ce dernier entreprenait à travers l'Europe que Québec Rock a réuni, quelques heures avant un spectacle présenté à Bordeaux, au beau milieu de grappes d'admirateurs venus investir les lieux, les deux prétendants à un tournoi pacifique et musical qui n'a qu'un seul but: provoquer une immense fête au coeur de l'été québécois.

Québec Rock: Pourquoi ce spectacle ensemble au Québec?
Robert Charlebois: Jean-Jacques Goldman est mon premier choix, parce que j'aime sa musique, pas seulement parce qu'il est le numéro un en France, mais parce que je me suis vu immédiatement sur scène avec lui. J'aime aussi beaucoup Renaud, mais je ne me verrais pa en spectacle à ses côtés. Tandis que Jean-Jacques et moi, on a un peu la même formation d'orchestre, même si on n'a pas la même formation musicale.

Q.R.: On nous a dit que Jean-Jacques était un prix de Conservatoire de violon...
Jean-Jacques Goldman: Non; j'ai appris le violon dans le cadre d'un cours, pendant une dizaine d'années, et je joue aussi de la guitare, du piano et de l'harmonica.

R.C.: Moi, je n'ai pas de Prix de Conservatoire de trompette, mais je joue de la batterie...

Q.R.: Ça marche très fort pour toi en Europe. Il n'y a pas de précédent, question tournée, pour un artiste francophone?
J.J.G.: Si, si, si. Renaud. Sa tournée a été très grosse, elle aussi.

Q.R.: On a fait des parallèles, au sujet de ton immense succès populaire, entre toi et Claude François. Pourquoi lui? La voix, les intonations, les textes?
J.J.G.: Je ne sais pas!

R.C.: En tout cas, ne brûle pas ton ampoule dans ton bain...

J.J.G.: Non, non, non, absolument pas. Claude François était un interprète.

R.C.: Claude François était plutôt un homme d'affaires, ce n'était pas un créateur. Jean-Jacques est un compositeur. Et surtout, il faut le voir en spectacle.

J.J.G.: Oui, mais ce soir, je ne sais pas si ça te donnera une bonne idée. J'ai la voix qui déraille, je suis vraiment crevé. Je viens de me faire au-delà de 130 dates.

R.C.: Pour les cordes vocales, les suppositoires au camphre, c'est imbattable.

Q.R.: 130 dates dans des salles qui font de deux mille à 20 000 places, ça dépasse le million de spectateurs, exact?
J.J.G.: Oui, exact.

Q.R.: Comment s'est déclenché ce succès? Tout d'un coup ou petit à petit?
J.J.G.: Plutôt rapidement. Je n'en suis qu'à mon quatrième album, et c'est ma deuxième tournée seulement.

Q.R.: Ce formidable succès n'est-il pas un peu écrasant?
J.J.G.: Je crois que la seule chose qui soit écrasante pour quelqu'un qui fait de la musique, c'est de ne pas être entendu!

Q.R.: Le spectacle que Robert et toi présentez est-il une simple addition de vos prestations respectives, ou quelque chose de créé pour l'événement?
J.J.G.: Ce sera surtout un spectacle de Robert Charlebois qui me laissera de la place en fonction de sa vision globale du spectacle, puisque c'est son public, son pays, et... son spectacle. Moi, je n'ai pas vraiment de références, c'est donc à Robert de sentir ce qu'il faut faire.

R.C.: Oui, bon, on va arrêter de se disputer... Nous allons présenter la crème de notre matériel, choisi en fonction d'un public de plein air, d'été, avec l'intelligence des circonstances.

J.J.G.: Oui, mais avec cette différence essentielle que Robert est un Dieu vivant au Québec, et que moi, je suis quasiment un inconnu.

R.C.: J'ai certainement l'avantage du terrain, mais l'avantage de Jean-Jacques, c'est d'avoir «rôdé» son spectacle pendant 130 concerts pendant que moi, cette année, je faisais essentiellement semblant de chanter à la télévision française, ce qui n'est pas particulièrement... stimulant.

Q.R.: Et les musiciens?
J.J.G.: On a chacun nos deux équipes.
R.C.: Oui, c'est le *battle of the bands*.

Q.R.: *Battle of the bands*... Et aussi un match de tennis, paraît-il, comme concept de mise en scène?
R.C.: Évidemment, on ne jouera pas vraiment au tennis sur scène, mais ça ressemblera certainement plus à un match de tennis qu'à un combat de boxe. Et les balles, ce seront les chansons.

J.J.G.: Ce qui m'a convaincu de tenter l'expérience — Parce que je suis un type très très prudent, qui ne prend jamais de décisions hâtives et qui n'a pas la folie des grandeurs — c'est la personnalité de Robert, qui est un type à qui on ne peut rien refuser, quoi... Il est trop naturel, trop innocent dans sa façon d'être, pour qu'on puisse lui refuser quelque chose. Il n'a rien derrière la tête, il y a uniquement le plaisir de faire de la musique. On ne peut absolument pas refuser ça. Mes chansons tournent un peu au Québec, mais le public n'a pas accroché pour l'instant: il ne suffit pas d'être programmé, parce qu'à la limite, il suffit d'avoir une bonne équipe promotionnelle pour être diffusé. Je n'ai pas eu de signe du public québécois pour l'instant...

R.C.: C'est pour cette raison que notre show peut apporter beaucoup à Jean-Jacques. Quand je l'ai vu pour la première fois, sous un chapiteau, j'ai su qu'il pouvait apporter beaucoup au Québec et je suis absolument sûr de mon coup, parce que si moi, je me plante avec lui, on se plante tous les deux. Il faut donc que ça soit bon et ça va être fantastique, je suis certain que les Québécois vont adorer la musique de Jean-Jacques et que le spectacle aura un énorme succès. ■

ROBERT CHARLEBOIS:
JE REVENDIQUE LE DROIT À LA FRIVOLITÉ

Dans une des salles de l'amphithéâtre de 16 000 places où Jean-Jacques Goldman est sur le point de présenter l'avant-dernier spectacle de sa tournée, l'équipe de production a emménagé sa cantine, le seul endroit un peu sympathique de cette rébarbative structure en béton. C'est dans une atmosphère baignée d'effluves de Triple Crème et de Saint-André (décidément, on n'échappe pas à l'atmosphère du Rock Camembert...) que Robert Charlebois s'est mis à table, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps. Et ce soir-là, il avait de l'estomac.

Québec Rock: On ne t'a pas vu souvent au québec, cette année. Qu'as-tu fait?

Robert Charlebois: J'ai écrit un album de musique de film avec Maurice Bergmann: j'ai joué dans deux films, *Le Long Manteau* et *Sauve-toi Lola* qui sortira au Festival de Venise en septembre, et j'ai fait beaucoup trop de télévision, environ une trentaine d'émissions. Mais la plupart du temps, qui dit émission française dit *playback* et toute la *bullshit*. J'ai même animé une émission sur Radio Monte-Carlo pendant une semaine, *Chanson Passion*: une heure de radio tous les matins, sans programmation imposée. Et puis j'ai fait beaucoup de ski dans les Alpes, j'ai été au Festival de Cognac, au Festival de Cannes, j'ai joué au golf. C'était une année sabbatique et sympathique. J'ai rencontré de nouveaux musiciens, des poètes; j'ai établi des ponts et consolidé mon image populaire. Mais dans le fond, je n'appelle pas ça du travail.

Q.R.: Tu disais récemment que tu étais un artiste d'avant-garde qui est devenu un artiste populaire. Pourquoi, encore maintenant, beaucoup de gens considèrent-ils que ta période «avant-gardiste» était la meilleure?

R.C.: Il y a une époque pour chaque chose. On a vingt ans une fois dans sa vie; maintenant, je suis dans la quarantaine. C'est à ceux qui ont 20 ans aujourd'hui de faire la révolution. Moi, ça ne m'amuse plus d'être en avance. Ce qui m'amuse, c'est de faire des choses, de belles chansons que j'ai envie de faire pour moi. Que ça vende ou non, c'est un autre problème.

Q.R.: Tu veux dire des chansons comme *J't'aime comme un fou*, *Juke Box*?

R.C.: Oui! Sinon, je ne les aurais pas écrites! Je les aurais encore sur le coeur. J'avais envie de faire un petit album gai, sans prétention, qui pète la santé, avec des chansons américaines en français, ce que je crois avoir réussi. Les gens s'attendaient peut-être à autre chose de la part de Claude Péloquin et de moi, mais quelle importance? Il n'y a pas deux albums de Robert Charlebois qui se ressemblent, de toutes façons. Et le prochain, ce sera mon vingtième.

Q.R.: Oui, mais il y a des époques et des atmosphères qui sont très différentes, dans ta carrière...

R.C.: L'atmosphère du dernier, c'est peut-être un peu de ma faute: j'ai tout mis sur les épaules de Peloquin, alors que j'aurais pu diversifier les sources d'écriture... Car un artiste de ma «QUALITÉ», en majuscules et entre guillemets, devrait collaborer avec plusieurs autres artistes. C'est ce que je crois profondément.

Q.R.: La chanson fait-elle encore partie de tes priorités? N'y a-t-il pas d'autres milieux et d'autres centres d'intérêts, comme le cinéma, qui te semblent désormais plus attirants?

R.C.: Non. Trop de musique, ça écoeure, trop de cinéma, ça écoeure encore plus vite. Il faut trouver un équilibre pour pouvoir faire les deux. C'est d'ailleurs toujours ce que j'ai voulu faire depuis le début de ma carrière, quand je m'étais inscrit en Musique de scène à l'École Nationale de Théâtre.

Q.R.: Alors, comme dit la chanson, tu ne regrettes rien?

R.C.: À l'époque, j'étais très en avance. Mais c'est un peu comme le premier sportif qui a couru le mille, mettons, en trois minutes. Aujourd'hui, tout le monde court le mille en trois minutes. Donc, il faut regarder ailleurs. Et de toutes façons, mes vingt ans ne reviendront plus, même si je ne me suis jamais senti aussi en forme qu'aujourd'hui: je bois moins, je contrôle beaucoup mieux mes paradis artificiels. Ma révolution intérieure, je l'ai faite à 25 ans; je ne peux plus m'en réinventer une... Ce dont j'ai envie, en ce moment, c'est de beauté. Autant à 20 ans, j'étais négatif, tourné vers les drogues et la destruction, autant maintenant j'aime cette planète et je veux m'accrocher à la vie. Je suis exactement au milieu du pont si j'ai envie de mourir en forme à 82 ans. Mais attention, ça ne signifie pas que j'ai l'impression d'avoir tout dit, pas du tout!

Q.R.: En rejetant tes périodes de négativisme, rejettes-tu aussi ce que tu créais à l'époque?

R.C.: Je ne regrette rien, rien du tout. Même pas la Boulée...

Q.R.: *California, Doux Sauvage, Marie-Noel, Fu Manchu*?

R.C.: Non, c'était formidable! Ne me comprends pas mal: des chansons comme *Les Talons hauts* ou *J't'aime comme un fou* sont des chansons éphémères, mais elles ne sont pas faciles à écrire, et il n'y a pas de honte à faire des choses éphémères; je n'aime pas trop, mais on vit à une époque où on jette les briquets et même, depuis quelques temps, les montres.

Q.R.: Tu fais des chansons qu'on jette comme des briquets et des montres, tu participes au «Prêt-à-jeter»?

R.C.: C'est le fun de faire des chansons éphémères et frivoles. Je revendique le droit à la frivolité. Et quand tu en as envie, pourquoi t'en priver? Tu ne peux pas toujours te mettre le coeur sur la table chaque fois que tu écris une chanson!

Q.R.: Et le cinéma?

R.C.: Au cinéma, le métier de comédien est — à moins d'être un génie comme de Niro ou Depardieu — un travail d'attente, de patience, de souplesse et de disponibilité. Moi, quand je fais du cinéma, tout m'intéresse: l'équipe technique, l'éclairage, la mise en scène, les costumes, les cadrages, les focus. Un jour, j'irai peut-être faire un tour derrière la caméra. Alors, j'ouvre l'oeil et le bon.

Q.R.: Goldman estime que tu es un Dieu au Québec. Et toi?

R.C.: Non, vraiment pas. Je me considère comme un artiste qui fait bien son travail... *Il don't believe in such things as stars.* C'est juste le travail et l'amour de ton métier qui te permettent de réussir. Si le talent, c'est de durer, alors je dois avoir du talent.

Q.R.: Et le spectacle lui-même?

R.C.: Ce sera comme un tournoi entre Jean-Jacques et moi. Ça va être formidable, parce que chacun peut se nourrir de l'énergie de l'autre. C'est le showbiz dans toute sa splendeur qui prend le dessus, et avec ce spectacle, j'essaie de faire un cadeau au monde. ■

MODE AUTOMNE HIVER 86

LA MIGRATION DES TENDANCES

PAR KATHERINE ADAMS ET CATHERINE CHOQUETTE

La saison automne-hiver 1986 se prépare depuis déjà plusieurs mois en Europe. Paris, Milan et Londres ont admiré les collections prestigieuses des Gaultier, Alaia, Mugler, Montana, Thomass et autres Yves St-Laurent. Historiquement plus modeste dans le domaine, le Québec n'est toutefois pas en reste et ses stylistes — Debbie Shuchat, Hélène Cohen, Alain Thomas, Chantal Gagnon, Lorraine Beauchamp, Réal Bastien... la liste est longue — nous proposent pour l'automne un bouquet de collections nées des tendances internationales et remaniées grâce au goût particulier des Québécois pour les lignes épurées et visuellement harmonieuses.

Un retour au naturel marquera de son bon goût la saison prochaine. Les bruns, les gris, les ocres et les verts vont dominer la scène, laissant aux rouges et aux blancs le soin d'apporter l'éclat saisissant de l'ensemble. Les classiques noirs et bleus marines ont, pour leur part, su retenir l'attention des créateurs des deux côtés de l'Atlantique. Couleurs de la terre à l'honneur qu'on portera ton sur ton dans un souci d'esthétique épurée...

Côté tissu, les fibres synthétiques sont laissées de côté au profit des fibres naturelles dont le cuir, souple et sensuel, est certainement le favori de la saison.

Au naturel toujours, la laine, le taffetas et le lin font bonne figure au palmarès des tissus de haute couture. Pour le soir on retrouve des jeux d'étoffes scintillantes, argentées ou dorées.

Généralement peu d'imprimés se détachent dans les collections qui choisissent de privilégier les unis tant pour la journée que pour le soir. Mais parlons des coupes. Autant l'été nous entoure cette année d'un parfum des Indes, autant l'automne s'inspirera du style «à la Russe» avec ses larges gabardines, ses bottes cosaques et ses lourds tissus.

Pour ce qui est des longueurs, tout est permis. Le comble du chic étant de porter du très long sur du très court, ou du très court sur du très long... En Europe, la mini est bien à l'honneur alors qu'on la remarque moins dans les collections québécoises.

On découvre la diversité des coupes — indifféremment amples ou profilées — en particulier à ce qui a trait au pantalon. Cette nette influence des années 50 est encore plus flagrante au niveau des robes du soir où domine la ligne Princesse, cintrant la taille pour laisser pleine largeur à la jupe.

La chaussure, elle, s'alourdit dans bien des cas, faisant même réapparaître la semelle compensée. Pour leur part les gants sont de mise cet automne surtout si on les porte longs, s'allongeant vers les épaules...

Côté bijoux, on remarque que l'argent prédomine nettement sur les autres métaux précieux. Enfin, mesdames, sachez que cet automne les cheveux rallongent, rallongent...

Collection Montana (Paris)

Collection Mugler (Paris)

HÉLÈNE COHEN

Inspirée par le peintre autrichien Gustav Klimt, Hélène Cohen insiste gracieusement sur la féminité et la séduction d'un vêtement souple et structuré.

La fluidité du velours permet aux vêtements une tombée légère et enveloppante, en accord avec les lignes près du corps et les épaules accentuées qui constituent la silhouette Turquoise Design.

C'est d'ailleurs dans un souci de pouvoir répondre aux besoins changeants des femmes qu'est née il y a trois ans Turquoise Design, griffe de la dessinatrice.

Hélène Cohen voue une admiration particulière à des stylistes tels que: Azzedine Alaïa, Poppy Moreny et Thierry Mugler.

Pour l'automne, on notera également l'audace des imprimés multicolores et dorés. Turquoise Design, c'est tout simplement l'harmonie entre le romantisme et l'actuel.

Collection Thierry Mugler (Paris)

PATRICK HARBRON

Collection Chantal Thomass (Paris)

DEBBIE SHUCHAT

Vibrante, éclatante et sensuelle, tout en gardant une touche de classisisme, voilà la remarquable collection que propose Debbie Shuchat pour l'automne et l'hiver 86.

Lauréate de plusieurs prix et bourses dont le *Dominion Textile Young Canadian Designer Award* en 1978 et le *Young Canadian Designer Award* en 1979, la jeune montréalaise connaît des débuts éclatants. En s'impliquant dans différentes sphères du monde de la mode, elle réussit à acquérir une réputation d'excellence qui la précède encore aujourd'hui.

Alliant le style des lignes classiques et l'audace des nouvelles tendances, ses créations visent à mettre en évidence la vitalité et la confiance de la femme d'aujourd'hui.

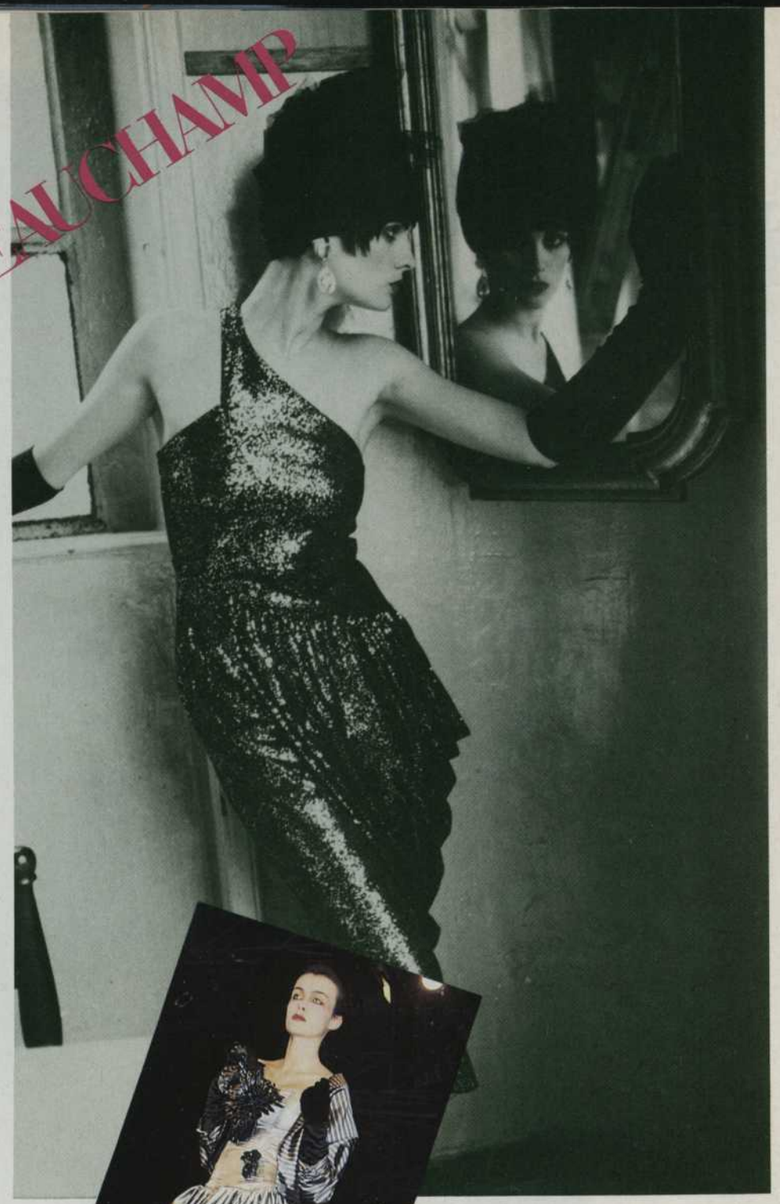
Pour l'automne, elle choisit une palette de couleurs qui réunit les mauves, les verts, les noirs, blancs, gris, rouges et bleus indigo, tout en utilisant le fuschia pour les accents.

Les fibres sont généralement 100% naturelles mais pour des questions de durabilité ou de look, il lui arrive d'utiliser les synthétiques.

Ses influences européennes sont puisées chez Claude Montana, Basile Giorgio Armani et Complice.

Collection Complice (Milan)

LORRAINE BEAUCHAMP



La mode québécoise se voit présentement chambardée par toute une génération de jeunes designers qui cherchent à s'imposer. Avant eux, la vieille école, entre les deux, Lorraine Beauchamp. Cette montréalaise, dont la réputation n'est plus à refaire, a appris sur le tas. Elle débutait dans le métier il y a huit ans.

Spécialiste de l'élégance et de la féminité, elle développe un style très habillé et se consacre en particulier aux tenues de soirée.

La laine, le polyester, la cellophane, le jersey de laine, la peau de serpent, le velours et la soie sont autant de tissus qu'elle enduit parfois d'argent, afin d'obtenir un effet de luminosité et de transparence.

Elle utilise volontiers les noirs et les argents comme couleurs et crée des motifs particulièrement originaux à partir de zébrures agrandies pour les imprimés.

Ses maîtres stylistes préférés sont Franco Ferré, Mugler et Montana. Pour le style, l'élégance, le chic et le *glamour* assurés, c'est la griffe Lorraine Beauchamp.

Collection Chantal Thomass (Paris)

Collection Montana (Paris)

CHANTAL GAGNON

PIERRE ARPIN

Lauréate du prestigieux concours *Clairol*, Chantal Gagnon est à l'origine des deux collections *Caboche: Caboche Couturier*, qui offre des coupes de luxe et avant-gardistes, et *Caboche Prêt-à-porter*, une collection distribuée surtout en province.

S'inspirant de Rikiel, Montana et Mugler, elle impose en douceur un style architectural, jouant sur des lignes qui épurent le vêtement.

Audacieuse, elle privilégie le confort; l'amplitude et le flou de ses manteaux en sont d'ailleurs un des principaux résultats.

Pour l'automne, elle choisit le velours, le vinyle, certains éléments de viscose, et toute une gamme de tissus lumineux dont la chatoyance et la brillance sont alliées à des couleurs qui rappellent les vitraux.

Le bronze, l'aluminium et les autres couleurs métalliques seront donc à l'honneur chez Caboche cette année, mais on intégrera aussi les verts, bordeaux, bleus roy et gris lumineux.

Bien que Chantal Gagnon se spécialise dans le tailleur, l'imper et le manteau pour femmes, quelques modèles d'automne ont été créés exclusivement pour les hommes.

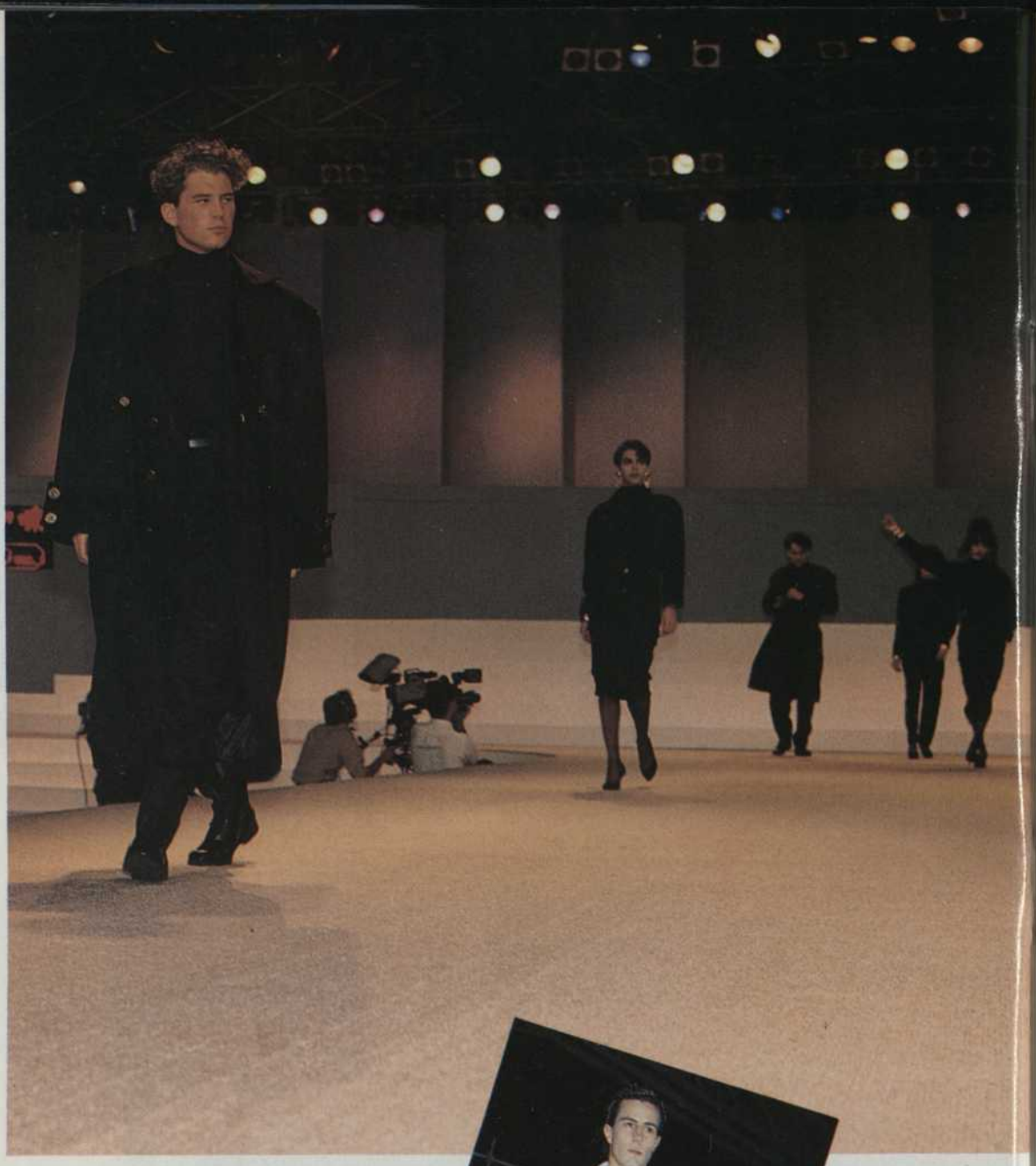
En 1983, Daniel Lussier et Régis Thibeault, tous deux dessinateurs, décident d'unir leurs efforts et fondent alors la griffe Dagisco.

«Créer des vêtements pour ceux et celles qui osent», tel est l'objectif que les créateurs de la collection gardent en tête.

Pour l'automne, ils se spécialisent dans le manteau, le tailleur, le pantalon, sans oublier la jupe et la veste. Les tissus prédominants sont la viscose de rayonne et la laine, pure ou mélangée.

Fidèle à la tendance européenne, les couleurs de Dagisco sont profondes; on met l'accent sur le noir, le bleu acier et le cuivre.

DAGISCO



Collection Gaultier (Paris)

ACCESSOIRES

La mode automne-hiver 86 se tourne en grande partie vers les mélanges, confrontant les extrêmes. Les accessoires n'échappent pas à cette tendance, que l'on parle coiffures, bijoux, gants ou chaussures.

Soulignant encore une fois l'apport du romantisme aux collections de la saison à venir, Dorothée Bis réactualise le manchon; Alaia et Toledo, pour leur part, rallongent les gants.

Le melon amorce une remontée, tandis que toques et bérets pallient à la hauteur et aux formes cylindriques du chapeau.

Les chaussures optent définitivement pour des formes plus volumineuses et légèrement élargies. La fantaisie des stylistes est clairement marquée par les bords supérieurs des bottes, particulièrement osés.

La botte cavalière confirme une fois encore sa popularité par des cuirs solides au fini lustré. À remarquer une utilisation massive des semelles et contours aux épaisseurs très accentuées.

UN PARFUM DE JAZZ

PAR JACQUES LARUE-LANGLOIS

«Du point de vue du jazz, Montréal n'est pas New-York, bien sûr, mais là-bas c'est la jungle: d'excellents musiciens doivent gagner leur vie au volant d'un taxi.» Le parallèle est de Michel Donato, 43 ans, contrebassiste prestigieux et vétéran des tournées mondiales de concerts, entre autres en compagnie d'Oscar Peterson. Il peut servir d'excuse à plus d'un des excellents musiciens de jazz qui persistent à faire de Montréal leur quasi exclusif port d'attache. Pour d'autres, ce sera la vie de famille, la fidélité pure et simple à leur milieu d'origine ou encore *la chaleur accueillante des Montréalais*, comme le proclament les trompettistes américains Charles Ellison et Denny Christianson, dévoués autant à l'enseignement qu'à la pratique du jazz à Montréal, depuis bon nombre d'années.

À la suite de son passage à Montréal, à l'occasion du Festival international de jazz, édition 1985, l'auteur et critique de jazz le plus célèbre d'Amérique, Leonard Feather, déclarait que nulle part ailleurs sur le continent américain il n'avait ressenti une aussi vibrante expérience de jazz. Il ajoutait en outre qu'à son avis, plusieurs musiciens locaux méritaient d'enregistrer et de faire carrière aux USA, en particulier les pianistes Lorraine Desmarais et Oliver Jones ainsi que le saxophoniste alto Dave Turner.

Mais Leonard Feather n'a pas tout vu, tout entendu. Ainsi, Nelson Symonds, par exemple, est, à 51 ans, à la fois un des plus dynamiques improvisateurs et un virtuose unique de la guitare. Il a lui aussi connu les tournées, subi le racisme

sudiste et été invité à suivre sur la route Errol Garner et Pepper Adams. C'est pourtant à Montréal qu'il s'est installé à demeure depuis 1951.

Charles Biddle est aussi un vrai Montréalais dans l'âme. Longtemps compère de Symonds et arrivé de son Philadelphie natal à la même époque que lui (1949), il a joué, ici et sur la route, avec les meilleurs, dont Symonds, bien entendu, avec qui il se produit encore régulièrement.

C'est un peu à l'austère loi de la prohibition, interdisant la consommation d'alcool dans les endroits publics dans les villes de l'est des États-Unis, que Montréal doit les premières visites que lui firent, au début des années trente, les grands musiciens de jazz de l'époque. Quelle qu'en soit la cause, dès 1930, des jazzmen noirs américains viennent s'installer chez nous. Ils y sont rapidement appréciés et acclamés, dirigeant des «hot bands» qui font courir les foules.

Des ensembles locaux triomphent également dans les boîtes de nuit et nos musiciens s'impliquent spontanément dans cette musique chaude et vivante. Quelques-uns, parmi les meilleurs, iront faire carrière aux USA et deviendront célèbres. On pense aux Oscar Peterson, Maynard Ferguson, Paul Bley...

Parmi ceux qui ont préféré rester, Vic Vogel domine nettement. Voilà bien 30 ans qu'il s'active sans relâche à répandre le goût du jazz dans un Québec qui ne lui a pas toujours été reconnaissant. «Il y a toujours eu du jazz à Montréal, lance Vogel, même quand le public pensait que ça n'existait pas et, à mon avis, c'est grâce aux propriétaires de certains clubs qui tiennent vraiment à cette musique.»

D'un petit ensemble de studio pour lequel il faisait de la musique «commerciale» (séries télévisées, trames sonores de films, accompagnements de chanteurs populaires), Vogel a lancé, il y a 20 ans, son premier big band. Il n'a jamais lâché depuis, écrivant des pièces originales pour 18 musiciens ou refaisant des arrangements originaux sur des classiques de Duke Ellington. Vogel a joué du violon, de l'orgue, du trombone et du piano: c'est un musicien complet.

C'est autour de lui que gravitent, depuis maintes années, quelques-uns des éléments les plus dynamiques du monde jazzistique montréalais. Dave Turner, le meilleur saxophoniste alto au Canada, et son comparse, le brillant trompettiste Ron Di Lauro, deux musiciens locaux de formation classique, ont fait leurs premières armes en jazz avec Vic. Ils constituent aujourd'hui à la fois les piliers du Vic Vogel Big Band et les co-leaders d'un sextuor bop qui n'a rien à envier, côté swing et inventivité, à quelqu'ensemble américain que ce soit. Et chaque mois, de jeunes musiciens viennent tenter leur chance dans l'orchestre le plus célèbre à Montréal. Auprès de Vic, ils trouvent encouragement et discipline. Parmi les jeunes les plus prometteurs du moment, Vogel souligne le nom de Yannick Rieu, 26 ans, saxo ténor originaire de Chicoutimi, «qui swingue comme un p'tit diable et qui va sûrement faire son chemin».

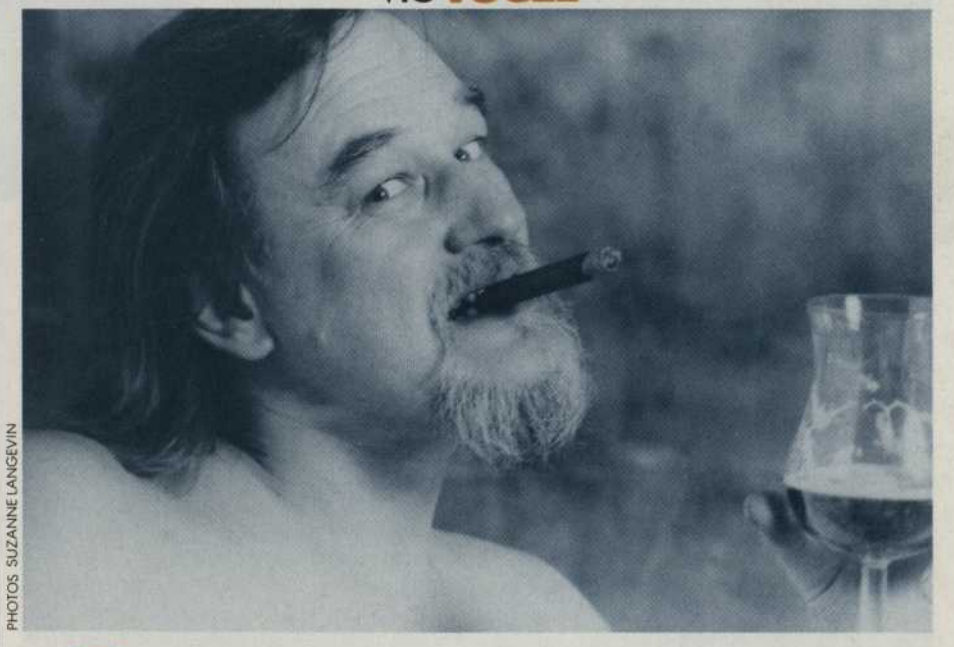
Mais il y a tellement de bons musiciens dans notre ville que Montréal compte dorénavant trois big bands. Denny Christianson et Andrew Homzy dirigent les deux autres formations. Ce dernier, arrivé ici de Cleveland en 67, après avoir joué du tuba dans l'Orchestre symphonique de Houston, enseigne à Concordia depuis neuf ans. Il a été de l'orchestre de Vogel, a dirigé un groupe de cinq saxophonistes accompagné par une section rythmique, Sax No End, en plus de jouer avec à peu près tous les musiciens locaux. Musicologue et historien du jazz, Homzy insiste: «Le jazz est essentiellement un art «communautaire»: il se joue en groupe. À cet égard, ceux de Mingus et de Blakey sont exemplaires et un gars comme Wynton Marsalis, animateur né, se sent lui-même victime de son satut de vedette individuelle.»

Si en effet quelques noms ressortent quand on parle du jazz à Montréal, ce sont en général ceux des leaders qui ont laissé leur marque à des ensembles qu'ils ont dirigés. On pense à l'orchestre de Lee Gagnon, pendant les années soixante, à L'Infonie de Walter Boudreau, à la même époque, au fameux Jazz libre du Québec, groupe musical d'assaut politique, et, plus près de nous, à Pollution des sons, auquel le légendaire batteur montréalais, Guy Nadon donne toute son énergie, à Quartz, regroupé autour d'un autre maître de la rythmique percussionniste, Mathieu Léger, et même à UZEB, un groupe «Fusion» (tentant un rapprochement entre les bases du jazz et des genres plus populaires: pop, rock, latin, funky), qui a reçu l'appui d'Oscar Peterson et qui, étrangement, connaît davantage de succès en France que chez nous.

Reste que, si le jazz repose essentiellement sur la communication entre un certain nombre de musiciens brûlant d'un même feu, il importe avant tout que

Suite à la page 53

VIC VOGEL



PHOTOS SUZANNE LANGEVIN

«Quand tu joues, joue toujours comme si c'était la dernière fois.» Tel est le conseil de Vic Vogel — pianiste, tromboniste et chef d'orchestre — à chacun des jeunes qui se retrouve au sein de son big band. Et ils sont nombreux à accourir, saxo ou trompette sous le bras, de leur Rimouski ou de leur Rouyn natal, pour tenter de se tailler une place sur la scène montréalaise du jazz.

Lui-même très fortement autodidacte (deux ans d'étude de lecture musicale et de technique pianistique, à l'âge de 20 ans, après quatre années de travail professionnel), Vic s'est donné comme mission de maintenir en vie, à Montréal, un big band de jazz de première qualité tout en y assurant un constant roulement de musiciens.

Fils d'immigrants hongrois, Vic Vogel est né sur la rue de Bullion, en plein quartier cosmopolite de la métropole et a grandi dans le monde de la musique: leçons privées à 50 cents, un violon de 15$, organiste à l'église de Longueuil puis chef d'orchestre Chez Parée au tout début des années cinquante. C'est là qu'il accompagne Marlene Dietrich, Andy Williams, Frankie Lane, Tom Jones, Piaf et les Compagnons de la chanson...

Plus tard, après un stage à New-York, où il écrira pour Maynard Ferguson et Woody Herman, il sera directeur musical à Expo 67 de même qu'aux cérémonies d'ouverture des Jeux olympiques de 76, devant un orchestre de 76 musiciens.

CHARLES BIDDLE

« Le jazz, c'est un échange amoureux personnel entre un musicien, son instrument et sa musique», proclame le contrebassiste Charles Biddle, 59 ans, Américain d'origine, pour qui la qualité des musiciens locaux («some of the greatest in the world») et la chaleur des Québécois constituent les raisons premières de son attachement à Montréal.

Promoteur de jazz tout autant que musicien, Charles Biddle a été à l'origine de quelques-uns des hauts-lieux du jazz à Montréal: le Black Bottom, le Quartier Latin, La Bohème, Lindy's, Dunn's Black Orchid, le Penthouse, Uncle Charlie's à Ste-Agathe et aujourd'hui Biddle's, rue Aylmer. «Quand personne ne voulait m'engager, je louais un club et je m'engageais moi-même», explique-t-il en souriant.

Biddle a joué à Montréal avec quelques-uns des plus célèbres jazzmen au monde: Oscar Peterson, Roland Kirk, Father Hines, Lionel Hampton, Errol Garner, Benny Golson, Pepper Adams... Quelques-uns l'ont invité à plusieurs reprises à se joindre à eux de façon permanente, mais «The province of Quebec is the most gracious place in the world and I'm here to stay», insiste-t-il.

KAREN YOUNG

Dotée d'une voix dont la portée dépasse trois octaves et qu'elle a enrichie d'une vaste palette de couleurs et d'intonations, animée d'un sens rythmique où triomphe la syncope et d'un plaisir contagieux à chanter, Karen Young, 34 ans, est une «naturelle». Entièrement autodidacte sauf pour les quelques leçons de piano de son enfance, elle admet avec candeur: «Ce que je sais en jazz, je l'ai appris en le faisant».

C'est à Montréal, sa ville natale, qu'elle a commencé à chanter professionnellement, il y a dix ans, dans un groupe vocal be bop, le Bug Alley Band. Gagnée par la passion musicale, elle a fait toutes les scènes de jazz locales, sous l'étiquette souple de Karen Young Plus, qui lui permettait de se faire accompagner par les jazzmen disponibles du moment. Éclectique et chanteuse avant tout, elle a dirigé son propre quatuor, All Smiles, tout en chantant avec un groupe haïtien et même avec le Studio de musique ancienne du Québec.

Depuis trois ans cependant, le duo qu'elle forme avec Michel Donato occupe tout son temps et tous ses efforts. Ces deux improvisateurs débridés, doublés d'habiles techniciens, ont séduit sans limite le public canadien dans une série répétée de concerts publics, gravant sur étiquette Justin Time un microsillon exceptionnel de recherche et de nouveauté musicale.

LORRAINE DESMARAIS

« Cette petite bonne femme m'a étourdi: elle a manifestement écouté beaucoup de Bill Evans mais joue avec plus de puissance, plus de force que lui...» Le compliment touche au but quand on sait qu'il est de Leonard Feather, mais Lorraine Desmarais, qui aura 30 ans cet été, ne l'a pas volé.

En 84, elle remportait le premier prix du concours du Festival international de jazz de Montréal, mais c'est l'année suivante, quand parut enfin le disque qui en constituait le plus grand avantage, qu'elle a vraiment étonné les milieux de jazz. S'assurant les services du maître de la contrebasse qu'est Michel Donato et du swinger invétéré Camil Bélisle à la batterie, Lorraine Desmarais a fait naître là quelques uns des plus excitants moments de jazz local, exposant son cheminement à travers sept compositions originales où son swing vigoureux supporte des improvisations modernes, ouvertes aux risques de l'atonalité et affichant à la fois une incroyable acuité technique et une sensibilité toute personnelle.

Le trio qu'elle dirige continue de remporter un franc succès à Montréal et en tournées et lui permet de mûrir un autre projet de disque tout en tentant une percée vers New-York pour l'an prochain.

DAVE TURNER

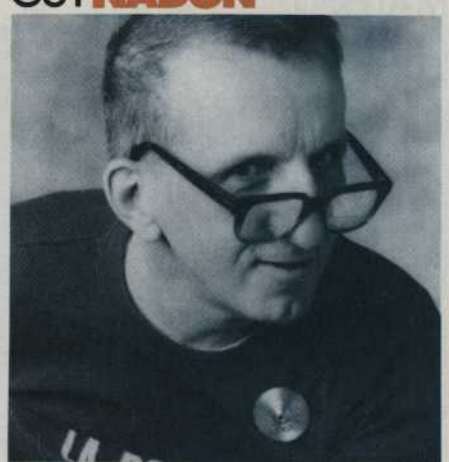
À 37 ans, Dave Turner est indubitablement le meilleur saxophoniste au Canada. Il parvient, depuis deux ou trois ans, à jouer en public plus d'une quinzaine de fois par mois, ce qui le satisfait comme musicien mais ne suffit pas à lui permettre de gagner sa vie. «Je ne connais personne dans cette ville, sauf Biddle, Jones et Symonds, qui vivent uniquement du jazz», explique Turner, un homme simple et chaleureux qui fabrique sa propre bière à domicile et enseigne à Concordia pour arrondir ses fins de mois.

«Si tu restes dans une seule ville, tu souffres rapidement de surexposition, explique-t-il: les tournées sont essentielles.» Et cet admirateur sans réserve de Canonball Adderley part chaque été en Europe, où il joue avec d'excellents musiciens, particulièrement en Hollande.

À Montréal, il co-dirige avec son copain le trompettiste Ron Di Lauro un sextuor qui constitue sa première priorité musicale, parce qu'il lui donne la chance de «participer à une structure organisée et surtout d'écrire de la musique pour six: j'adore écrire».

Membre actif du big band de Vic Vogel depuis au moins cinq and, il a gravé avec cet ensemble quelques-uns de ses meilleurs solos, merveilles d'invention et de technique, mais surtout de sensibilité subtile.

GUY NADON



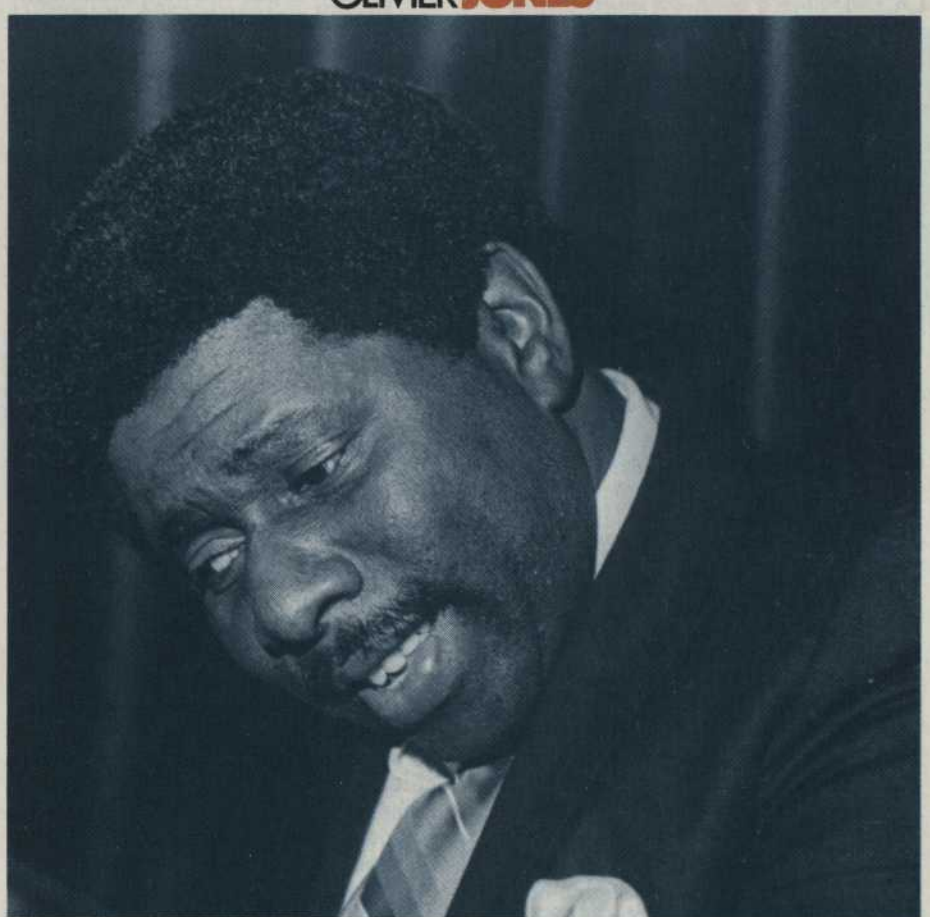
À 15 ans, il supplantait Buddy Rich sur sa propre batterie, dans une boîte de St-Eustache.

À 16 ans, Guy Nadon pouvait enfin s'offrir sapremière batterie professionnelle. Il l'avait gagnée sou par sou en jouant pendant cinq ans dans les parcs publics, les salles paroissiales et les cabarets de troisième ordre. Sa panoplie rythmique se composait alors exclusivement de bidons d'huile, de boîtes de conserve et d'assiettes à tarte, sur lesquels ils s'acharnait frénétiquement à l'aide de vieux barreaux de chaise.

Aujourd'hui, à 52 ans, en plus d'être indubitablement le plus vigoureux batteur montréalais, Guy Nadon est un musicien très respecté dans les cercles de jazz locaux. À la tête de son propre quintette, Pollution des sons, il compose, arrange, dirige, *swingue* et *drive* comme un véritable démon tapageur. Avec lui, pas un silence qui ne soit rythmé.

Nadon est le battement vital, l'*in beat*: les chances qu'il prend... les pirouettes dont il se tire toujours avec une très grande élégance... et puis soudain, à propos de rien, un beat funky qui s'impose, assuré, pour stimuler un soliste, pour entraîner ses partenaires dans de nouvelles et abracadabrantes aventures sonores... mais surtout rythmiques.

OLIVIER JONES



Né à Montréal en 1934, Oliver Jones est de retour au bercail depuis 1980, un peu grâce aux pressions de Charles Biddle. En fait, il est de la capitale canadienne des grands pianistes de jazz, St-Henri, où il a grandi, quelques années derrière Oscar Peterson. C'est d'ailleurs la soeur aînée de ce dernier, Daisy, qui, alors qu'il avait neuf ans, lui a donné ses premières leçons formelles de piano.

Après quelques années de cabaret à Montréal, Jones s'est exilé pendant 17 ans en Jamaïque et à Porto-Rico, où il a surtout accompagné des chanteurs, écrit des arrangements et dirigé des ensembles de tournée, en plus de pianoter dans un nombre incroyable d'hôtels de touristes des Antilles. Et ce ne fut pas en vain puisque, au cours des ans, il a développé et mis au point un style et une technique pianistique remarquables, une main droite dont l'agilité ne le cède à personne et une main gauche fort autonome, presque détachée de la ligne mélodique, par-dessus laquelle elle est capable des plus extravagantes fantaisies rythmiques et harmoniques.

«C'est un des meilleurs musiciens que j'ai entendu.» L'énoncé n'engage à rien, sauf qu'il est du plus célèbre critique de jazz en Amérique, Leonard Feather, du *Los Angeles Times*.

« Le jazz à Montréal, ça a toujours marché et ça marchera toujours. Ce n'est pas un feu de paille, ce sont plutôt des braises fortes et il suffit d'ajouter quelques bûches pour que ça reprenne constamment.» Tel est l'avis de Michel Donato, 43 ans, contrebassiste émérite et diplômé du Conservatoire de musique en 1961.

«C'est mon individualisme qui m'attache surtout au jazz, malgré quelques séjours avec l'Orchestre symphonique de Montréal et divers orchestres de chambre», déclare ce virtuose, venu au jazz dès 1960 par le biais du trio de Pierre Leduc et d'Emile Normand, avant de figurer dans les bands de Lee Gagnon et de Vic Vogel.

DENNY CHRISTANSON

Si Montréal est devenue, depuis quatre ans déjà, une ville à trois big bands, c'est à Denny Christianson qu'elle le doit. Arrivé chez nous en 1980 pour fignoler les arrangements d'un disque de Diane Dufresne, ce trompettiste de 43 ans y a trouvé «les meilleurs éléments des deux mondes: l'Europe et les USA».

Musicien de studio et professeur, il a vite découvert les Guy Nadon, Jean Beaudet et Michel Donato avec qui il a pris plaisir à jouer sa musique préférée: le jazz. Dès 1982, il faisait partie du quintette de Michel Donato, lauréat du concours du Festival international de jazz de Montréal.

Son passé américain est parsemé de prestations musicales en compagnie des plus prestigieux jazzmen, parmi lesquels on peut retenir les noms de Count Basie, Benny Carter, Don Ellis, Dizzy Gillespie, Kai Winding et Sarah Vaughan.

Son grand ensemble montréalais s'est produit pendant quatre ans au Festival, mais ce dont il est encore le plus fier c'est la parution, en mars dernier, sous étiquette locale Justin Time, de Doomsday Machine, son premier microsillon à la tête d'un big band québécois, une réussite fondée sur des arrangements inhabituels et des solistes de première classe, parmi lesquels on retrouve les saxophonistes Richard Beaudette, Jean Fréchette et Jean Lebrun ainsi que le tromboniste Muhammad Abdul Al-Khabyyr.

Tout en accompagnant régulièrement quelques-uns des principaux auteurs-compositeurs québécois des années soixante, Donato a joué au Jazz Hot pendant quatre ans, y partageant la scène avec plusieurs vedettes internationales dont Sonny Stitt, Art Blakey et Thelonious Monk.

Deux ans de tournée internationale en compagnie d'Oscar Peterson lui valent un disque Columbia, Live In Tokyo, plusieurs émissions de télévision, un prestige inouï et une assurance musicale unique. Professeur de musique au cégep Vanier, à McGill et à l'Université de Montréal, il entretient les meilleurs espoirs à l'endroit de la génération montante de jeunes musiciens locaux.

« Je n'ai pas vraiment choisi Montréal: Montréal m'a choisie. J'y ai trouvé mon utopie, un havre de paix», déclare à tout venant cette grand-mère de 43 ans, née à Brooklyn et installée chez nous depuis 1969.

Le «cadeau» est en réalité un échange et Ranee Lee a apporté à Montréal sa voix et son dynamisme. «Elle est l'une des meilleures chanteuses de jazz de notre époque, non seulement au Canada: n'importe où», proclame Nick Ayoub, vétéran saxophoniste montréalais et professeur de musique. «Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'elle chante encore mieux chaque fois que je l'entends», insiste-t-il.

«Ce n'est pas le jazz en particulier qui m'a conduite ici mais la musique en général», raconte cette fervente interprète du répertoire vocal noir américai. Si, comme elle l'avoue, ses racines plongent aux sources du jazz, elle donne avec égal succès dans le soul et le rhythm & blues et voue une reconnaissance particulière à Nelson Symonds et à Charles Biddle pour son intégration à la vie d'ici.
compagnons qu'ils soient, qu'elle est parvenue à maîtriser un français lui permettant, depuis l'automne dernier, d'enseigner la création vocale à l'Université de Montréal.

RANEE LEE

MICHEL DONATO

MATHIEU LÉGER

« J'essaie d'être le plus polyvalent possible pour arriver à comprendre ce qu'il y a d'intéressant dans tous les genres de musique.» À 33 ans, Mathieu Léger penche davantage côté fusion que jazz traditionnel. C'est en dirigeant son quatuor, Quartz, dans ce genre de musique, qu'il remportait d'ailleurs, en 1983, le concours du Festival international de jazz de Montréal.

Mathieu Léger a fait ses classes au Conservatoire de musique, sous la tutelle de Louis Charbonneau, timbalier de l'OSM, et puis il a tout essayé: Lasting Weep d'abord, qui devait devenir Maneige; le Jazz libre du Québec, en 71 et 72;

RON DI LAURO

La force de Ron Di Lauro, c'est son ubiquité. À 28 ans il est déjà partout à la fois. Membre du big band de Vic Vogel depuis six ans, il fait également partie, depuis quatre ans, de l'ensemble de Denny Christianson, où ses solos constituent certains des points forts du récent microsillon Doomsday Machine. Il co-dirige le Sextuor Dave Turner et Ron Di Lauro depuis trois ans; siège avec le groupe Pollution des sons de Guy Nadon depuis l'an dernier et enseigne la trompette à McGill. En plus de tout ça, il est un des musiciens de studio et de cabaret les plus en demande à Montréal.

Natif d'ici, Ron Di Lauro a suivi la voie classique: diplôme de musique au Cégep Marianapolis, baccalauréat en musique à McGill avec «Distinction en trompette», leçons privées à Montréal, New-York, Chicago et Cleveland. Plusieurs fois invité à partir aux USA, il ne peut s'y résoudre: «La vie est trop facile ici pour moi. J'y ai fait mon nid, même s'il n'est pas question d'y gagner ma vie exclusivement en jazz, parce qu'il n'y a pas assez d'endroits où on engage des ensembles de jazz, surtout pas des sextuors.

«Je connais de grands musiciens locaux, comme Janis Steprans au ténor ou le guitariste Mike Gauthier, qui doivent se contenter de petites jobs à 20$ par soir.»

Conventum en 75 et 76; puis l'Orchestre Sympathique, jusqu'en 81, et, dans ce cadre, cinq ans de tournées au Québec et en Europe.

Compositeur et arrangeur, il a collaboré à la musique de plusieurs films et refuse de s'enfermer dans quelque structure que ce soit. Si sa préférence va au genre fusion c'est, selon ses propres mots, qu'«on peut y mêler les sources sur une rythmique apparentée au jazz».

C'est au rythme justement qu'il tient avant tout et, derrière sa batterie, on le sent tirer tous les musiciens avec lesquels il joue, leur insufflant une dynamique flamboyante à partir de laquelle toutes les innovations sont permises.

JAZZ BARS

Voici, par ordre alphabétique, une liste — qui ne prétend pas être exhaustive — des bars ou cafés du centre ville de Montréal où on peut écouter du jazz, un samedi soir:

- **Au Bon Bar,** 2070 rue de la Montagne
- **Bar Centreville,** 280 est rue Ste-Catherine
- **Biddle's,** 2060 rue Aylmer
- **Café Thélème,** 311 est, rue Ontario
- **Casablanca,** 3964 rue St-Denis
- **Jazz Bar,** 2080 rue Clark
- **L'air du temps,** 191 ouest rue St-Paul
- **La Maison Cajun,** 1219 rue Mckay
- **Le Bateau Ivre,** 1720 rue St-Denis
- **Le St-François-Xavier,** 738 rue St-François-Xavier
- **Puzzle's,** 333 rue Prince-Arthur
- **Shibumi,** 5345 avenue du Parc

NELSON SYMONDS

«Un des jazzmen les plus originaux en Amérique du Nord», affirme Vic Vogel. «Le meilleur guitariste au monde», renchérit Charlie Biddle.

Ce qui est certain c'est que Nelson Symonds est un véritable pilier du jazz montréalais, depuis un quart de siècle, et probablement le plus fidèle au jazz, genre auquel il se limite exclusivement.

Arrivé ici de sa Nouvelle-Écosse natale à l'âge de 17 ans, en 1951, il a mis quatre ans à épargner les 1 000$ qui lui ont permis de se procurer une bonne Gibson et un ampli. Entièrement autodidacte et fier de l'être, Nelson s'est soumis à huit heures de pratique par jour pendant six ans pour sortir de son répertoire rock et rhythm & blues.

Individu timide et très frugal, Nelson Symonds n'est totalement en confiance que sur une scène où il joue, les yeux fermés et le visage tordu, avec une virtuosité prestigieuse, une guitare dure, stridente, inventive, dans un style absolument personnel. Il a maintes fois refusé des invitations d'aller jouer ailleurs de la part de célébrités du jazz avec qui il a partagé la scène. Zoot Sims, Stanley Turrentine, Booker Irvin, Jackie McLean et Wes Montgomery, parmi de nombreux autres, ont vanté son style unique et son incommensurable talent.

Suite de la page 49

ces groupes disposent de lieux publics où jouer et se faire connaître. Or justement, sous ce rapport, il semble que la métropole canadienne soit de plus en plus gâtée.

Bien sûr, il y a le Festival international de jazz de Montréal (FIJM) qui, tout en ouvrant les scènes majeures de notre ville aux meilleurs musiciens de réputation internationale, permet à plusieurs des nôtres de se produire publiquement. Par ailleurs, une rapide consultation des journaux locaux permet de dresser, pour un samedi pris au hasard, la liste de douze endroits du centre-ville où il est possible d'assister à des spectacles de jazz rofessionnel. (Voir encadré).

Côté disque, Montréal s'éveille enfin. Déjà, depuis trois ans, la coopération entre le FIJM et Radio-Canada a permis l'enregistrement et la distribution d'une demi-douzaine d'excellents microsillons, en particulier ceux des lauréats du concours annuel du Festival. Mais l'initiative récente la plus intéressante vient de la nouvelle étiquette montréalaise Justin Time, à laquelle on doit la parution, au cours des derniers mois seulement, d'une autre demi-douzaine de disques de jazz impliquant des musiciens locaux dont Oliver Jones (deux microsillons), le Denny Christianson Big Band (Doomsday Machine) et le premier enregistrement disponible d'un ensemble vocal qui n'a cessé de séduire les amateurs depuis trois ou quatre ans, le Montréal Jubilation Gospel Choir, un choeur de 52 voix dont quelques unes sont profondément troublantes.

On peut croire enfin qu'une relève s'annonce, dynamique, créative, qui sait s'inspirer du déjà fait mais aussi ouvrir de nouvelles avenues à un genre musical dont la caractéristique principale demeure l'invention dans l'improvisation en groupe.

La relève comprend d'excellents jazzmen qui ne manqueront pas, dans un avenir plus ou moins rapproché, de laisser leur marque. C'est le cas du pianiste François Bourassa, 26 ans, lauréat du concours du Festival, l'an dernier, présentement étudiant en musique à Boston; de Jean Beaudet, indubitablement le plus audacieux et le plus avant-gardiste des pianistes locaux; ou encore de Sylvain Provost, merveilleux technicien de la guitare qui a fait énormément, entre autres, pour le succès de Quartz.

Assis devant son Yamaha de concert, au deuxième étage du condominium qu'il partage à St-Henri, le quartier de son enfance qu'il a quitté pendant dix ans, Oliver Jones trouve que «c'est merveilleux d'être de retour là où j'ai débuté». Il ne manque cependant pas d'ajouter: «Ce qui est encore mieux, c'est de savoir que je jouis maintenant de la liberté d'aller jouer là où je veux». ■

CAPAC EN 1985 :

RAPPORT DE CAPAC A SES MEMBRES ET A L'INDUSTRIE MUSICALE CANADIENNE

CAPAC, société de droits d'auteur regroupant plus de 15 000 auteurs, compositeurs et éditeurs canadiens de musique, publie chaque année un rapport financier destiné à informer ses membres et les sociétés d'auteurs et de compositeurs avec lesquelles elle a signé des ententes bilatérales dans le monde.

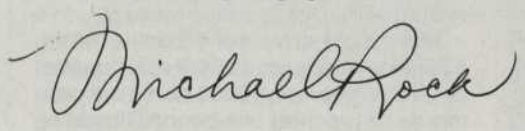
Le succès de 1985 a été mitigé par la décision que prenait la Commission d'appel du droit d'auteur de "bloquer" au niveau de 1984 les taux applicables à la télévision commerciale, ce qui a créé pour les auteurs-compositeurs, les compositeurs et les éditeurs de musique canadiens un écart de revenu que l'on estime avoir été de l'ordre d'environ 1 000 000 $ en se basant sur la croissance du marché de la télévision commerciale, où la musique protégée par le droit d'auteur joue un rôle important.

Le revenu principal des membres de la CAPAC, soit le produit des licences (plus l'intérêt calculé avant la distribution du revenu aux membres et aux sociétés étrangères), est passé de 27 100 000 $ en 1984 à 28 200 000 $ en 1985. Il est intéressant de noter que le revenu des membres de CAPAC pour l'utilisation de leur musique à l'étranger est quant à lui passé de 2 466 188 $ en 1984 à 3 005 194 $ l'an dernier – dépassant pour la première fois le chiffre de 3 000 000 $.

L'effectif de la société d'auteurs et compositeurs, par ailleurs, a continué de croître: CAPAC a attiré en 1985 plus de 1 000 nouveaux compositeurs, paroliers et éditeurs dans tous les domaines de l'activité musicale.

La CAPAC poursuivra en 1986 son oeuvre au nom de ses membres auteurs, compositeurs et éditeurs de musique pour s'assurer qu'ils bénéficient d'une compensation adéquate contre l'utilisation de leurs oeuvres.

Elle fera également l'impossible, en 1986 et par la suite, pour faire opposition aux secteurs de l'industrie du spectacle qui souhaitent présentement voir limiter et même réduire la part de revenu des artistes et artisans du plus populaire de tous les arts – la musique.



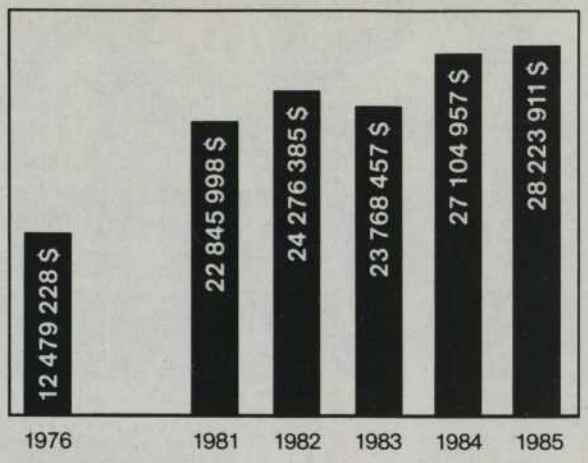
Michael Rock
Directeur général
Avril 1986

Le rapport financier de CAPAC est rendu public chaque année parce que l'association considère qu'il est de son devoir d'informer le public – et particulièrement ses adhérents – des sommes qu'elle perçoit au nom de ses membres. N'hésitez pas à entrer en contact avec CAPAC pour tout éclaircissement.

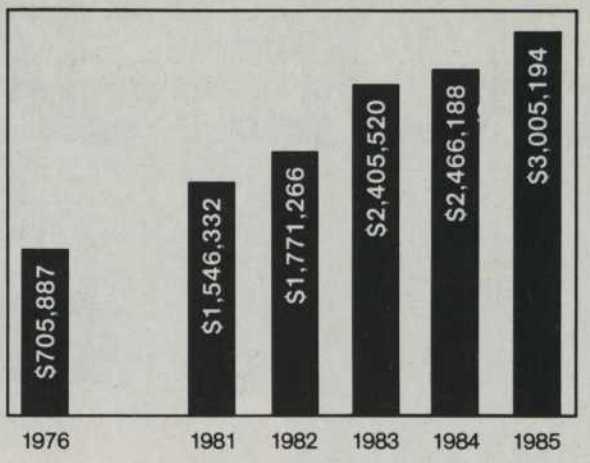
L'ASSOCIATION DES COMPOSITEURS, AUTEURS ET ÉDITEURS DU CANADA, LIMITÉE

1240, RUE BAY, TORONTO, ONTARIO M5R 2C2 (416) 924-4427
1245 OUEST, RUE SHERBROOKE, BUREAU 1470, MONTRÉAL, QUÉBEC H3G 1G2 (514) 288-4755
1, RUE ALEXANDER, BUREAU 401, VANCOUVER, C.-B. V6A 1B2 (604) 689-8871

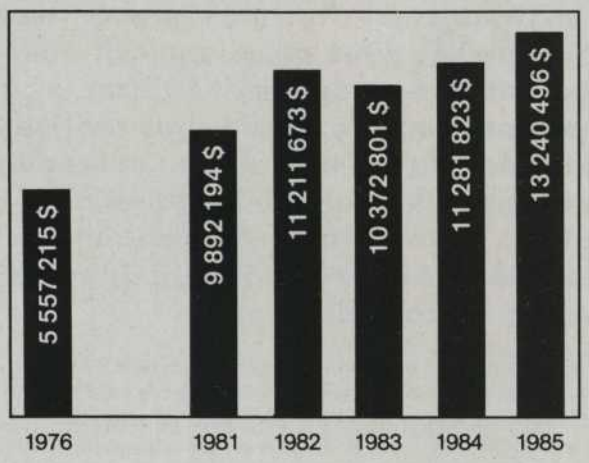
① Honoraires des permis de la CAPAC plus intérêt (a)



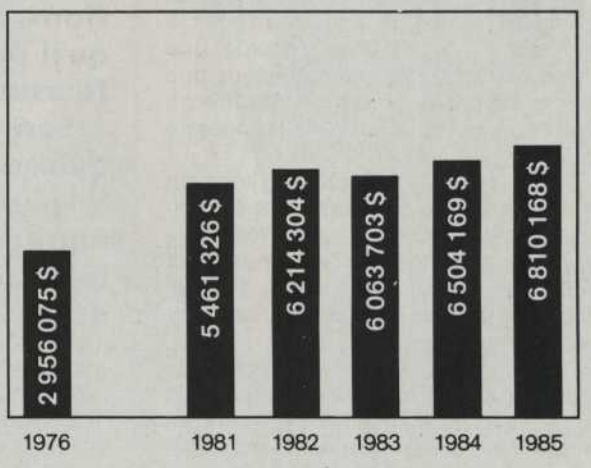
② Revenu gagné à l'étranger par les membres



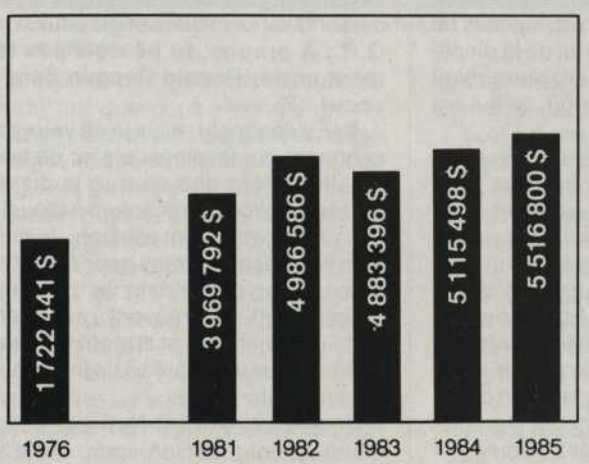
③ Total de la remise aux sociétés affiliées



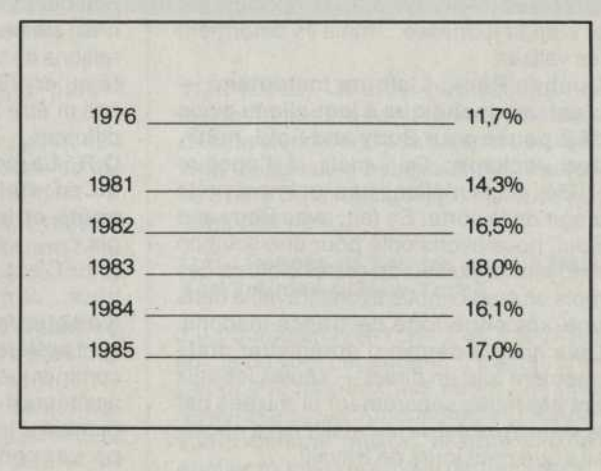
④ Total de la remise aux éditeurs membres de la CAPAC (b)



⑤ Total de la remise aux auteurs et compositeurs de la CAPAC



⑥ Frais généraux de la CAPAC (pourcentage de la recette)



(a) L'intérêt est le revenu de l'investissement des recettes de la CAPAC. En 1985 ce montant à été de 2 218 613 $ – à comparer à 2 135 514 $ en 1984.

(b) Y compris les éditeurs de la CAPAC qui servent d'agents à des éditeurs étrangers.

JOE JACKSON
CITOYEN DU GRAND MONDE

PAR FRÉDÉRIC TOMESCO

Désabusé un jour, incurable romantique le lendemain, Joe Jackson est un homme de contrastes. De contradictions, diront ses critiques, qui n'ont pas encore digéré qu'il délaisse le rock de ses deux premiers 33 t pour se tourner successivement vers le reggae et le jazz.

Son huitième microsillon, Big World, qui réalise en quinze chansons la fusion de ses sept albums précédents, lui permet accessoirement de rabattre le caquet à ses dénigreurs: la multitude d'états d'âme du personnage ne fait que refléter la diversité et la complexité de ce Janus du rock... Tant pis pour les contradictions.

Vive l'anachronisme! À une époque où les super-productions écrasent l'industrie de la musique sous le poids de leur inertie, Joe Jackson rapplique avec un disque pris sur le vif (au Roundabout Theatre de New-York), comme aux belles années du direct.

Album live qui n'ose pas dire son nom — les réactions de la foule ont été soigneusement épurées — ,Big World possède les avantages de l'enregistrement public (spontanéité et chaleur), d'autant plus qu'il en évite les ornières (nombrilisme et grandiloquence).

Bourlingueur invétéré, Jackson nous entraîne sans transition des bas-fonds sordides des bidonvilles chers à Tom Waits (*Fifty Dollar Love Affair*) aux palaces rutilants des Crésus itinérants (*Jet Set*), d'Istanbul à Shanghaï, du tango à la valse, ne négligeant aucune escale pour que ce tour du monde soit le plus complet possible.

Sa conclusion: les voyages forment bel et bien la jeunesse... mais ils déforment les valises.

Québec Rock: L'album instantané — c'est une technique à laquelle tu avais déjà pensé pour Body and Soul, non?

Joe Jackson: Oui, mais, à l'époque (1984), nous n'étions pas vraiment prêts à agir de la sorte. En fait, avec Body and Soul, nous avons opté pour une solution mitoyenne: au lieu de rester cloîtrés des mois en studio, nous avons travaillé dans une ancienne loge de francs-maçons. Cela nous a permis d'enregistrer pratiquement tout en direct — seules les voix ont été faites séparément et mixées par la suite. Au total, le microsillon n'a nécessité que neuf jours de travail!

Q.R.: Au niveau des textes, Big World semble témoigner d'une plus grande foi en la nature humaine. Où est passé le «jeune homme en colère» de jadis?

J.J.: Je n'ai jamais compris le pourquoi de cette étiquette. Look Sharp n'était pas ce que j'appellerais un album profond: la moitié des textes étaient drôles, moqueurs ou carrément ridicules. Je dirais même que je suis beaucoup plus en colère qu'à mes débuts, à mesure que s'étend ma compréhension du monde. Tu sais, quand Look Sharp est sorti, je me croyais très malin, je pensais tout connaître et j'étais plutôt satisfait de moi-même. Maintenant, huit ans plus tard, j'en suis venu à la conclusion que rien n'est simple et qu'il y a beaucoup plus de raisons de s'alarmer de l'état de la planète qu'en 78. Alors, je ne crois vraiment pas m'être adouci — j'ai mûri, ce qui est différent.

Q.R.: Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'en vieillissant, tes intérêts, tes goûts et ton répertoire se sont élargis...

J.J.: C'est vrai, je touche à pas mal de trucs... Je m'étonne surtout de voir si peu d'artistes faire de même. En général, ils vont préférer adopter un style défini et s'y confiner jusqu'à la fin. Très peu de compositeurs me donnent l'impression d'être humains, tant ce qu'ils font est stéréotypé. Les gens me demandent: «Comment peux-tu avoir l'air si écoeuré sur cette chanson et si heureux sur une autre pièce?...» Que veux-tu que je leur dise? C'est la vie, c'est comme ça que je suis. On ne peut pas ressentir en permanence les mêmes sentiments, c'est inévitable.

Les morceaux — surtout sur Big World, parce qu'il y en a tellement — traduisent les différentes facettes que je possède en tant qu'être humain, la variété des expériences que j'ai pu vivre. Certains d'entre eux se complètent, de façon à ce qu'un même sujet soit traité selon plusieurs angles tout au long du disque (*Big World* et *Jet Set,* par exemple).

En somme, Big World est un peu un récit de voyage: les thèmes y sont à la fois personnels, politiques et globaux.

Q.R.: À propos, tu ne dois pas tellement porter Ronald Reagan dans ton coeur...?

J.J.: Évidemment, mais je ne veux pas le critiquer pour le simple plaisir de la chose. Je préfère dire ce que je dis dans *Right and Wrong,* la chanson à laquelle tu faisais probablement allusion. Je m'intéresse à la façon dont les gens s'informent de ce qui se passe dans le monde, aux difficultés qu'ils éprouvent à comprendre cette information... et surtout à la manière dont elle leur est présentée, en particulier aux États-Unis.

Depuis que je vis à New-York, je suis absolument fasciné par cette sur-simplification de l'information mondiale, qui relève presque de la bande dessinée; d'ailleurs, je suis sûr que l'inconscient collectif américain y est pour quelque chose... Et puis, Reagan ne se gêne tellement pas pour jouer là-dessus que ça en devient préoccupant.

PONOPRESSE

«Alors, qu'est-ce que t'en penses? Tu préfères les Yankees ou les Mets cette année...?» ***(Right and Wrong)***

Une bonne part de mon inquiétude vient du fait que nous vivons dans un monde de plus en plus dangereux. Alors que la gravité des problèmes exigerait de nos leaders qu'ils soient flexibles, pragmatiques et ouverts d'esprit, c'est le contraire qui se produit. J'ai peur.

Q.R.: Et le rock'n'roll dans tout ça? Tu as déjà dit qu'il t'emmerdait au plus haut point... Est-ce que la situation a empiré ici aussi?

J.J.: Oui. (Rires). Heureusement, il y a quelques artistes valables, mais, pour le reste... Le rock est devenu une affaire de gros sous, une industrie décadente entièrement axée sur la survivance de concept grotesques: le «machisme», le mythe de l'adolescent éternel, le mythe selon lequel un gamin rejette la société en achetant tel ou tel disque... alors que son geste ne sert qu'à enrichir une multinationale — qui, à son tour, tente de faire passer des types de quarante berges pour des «teen idols»!

Tout ce cirque m'énerve au point où il m'arrive de me mettre en colère contre ceux qui croient que j'en fait partie...

Q.R.: À l'avenir, crois-tu que le rapport qualité/nullité ira en s'améliorant?

J.J.: Sûrement pas. Il y a trop de formules, trop de lieux communs.

Q.R.: Vises-tu Madonna en disant cela? Sur Big World, *Soul Kiss* s'en moque plus ou moins ouvertement...

J.J.: Disons que je n'ai rien contre Madonna... mais que je ne voudrais pas lui faire concurrence! (Rires). Au fond, ce que Reagan fabrique au Nicaragua, c'est *ça* qui me met réellement hors de moi, pas le fait que Madonna soit no. 1.

Q.R.: À ce qu'on dit, ton prochain 33 t sera entièrement instrumental. N'est-ce pas une tentative de suicide commercial?

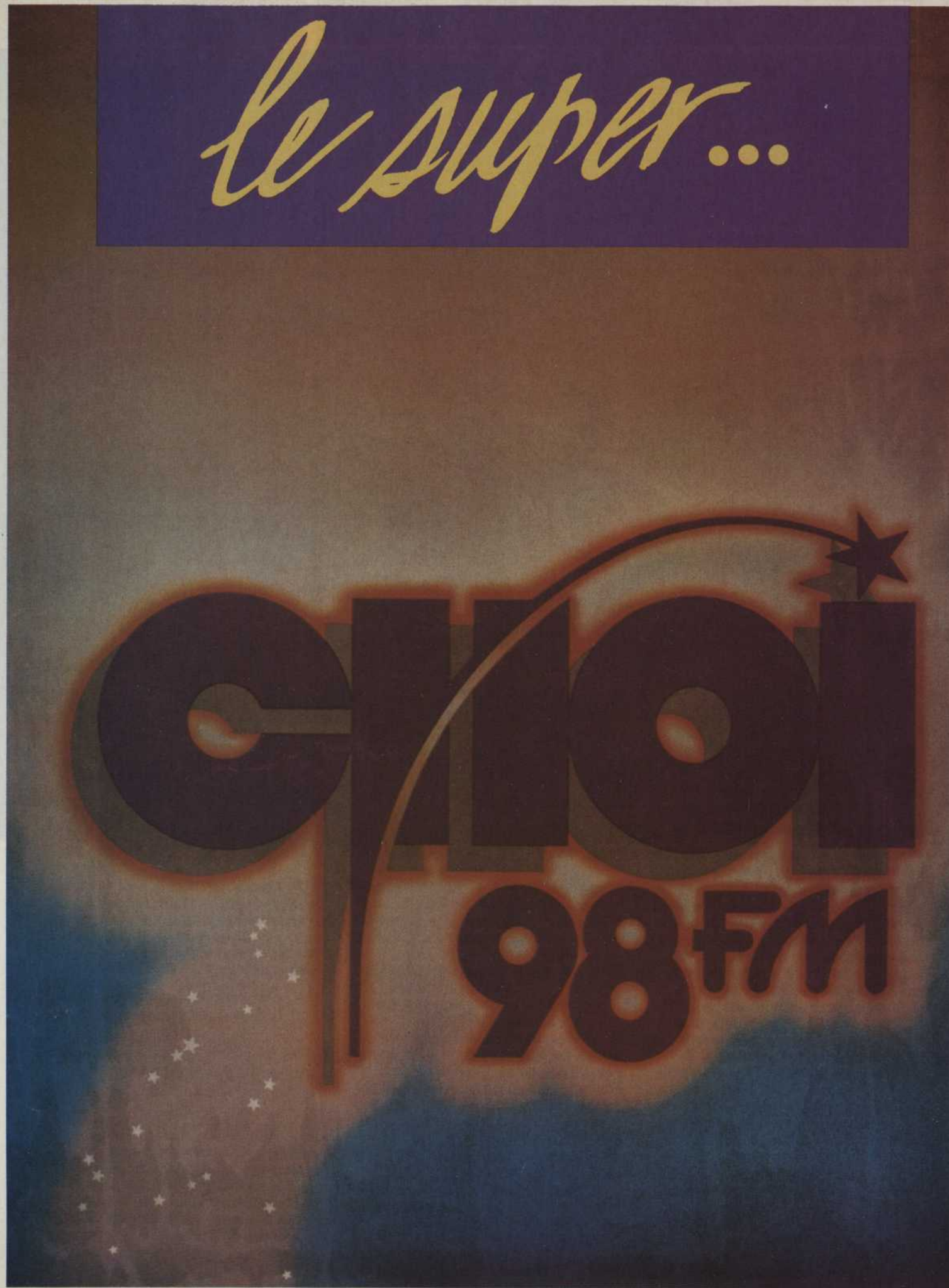
J.J.: (Rires). Je crois que ceux qui ne prennent pas de risques feraient mieux de laisser tomber. Je sais que c'est un cliché, mais je suis beaucoup plus intéressé à faire de la musique qu'à faire de l'argent, *that's all.*

Q.R.: Penses-tu finir tes jours à New-York? Aimes-tu New-York?

J.J.: *J'adore* New-York! Pas à tous les points de vue, cependant. Il y a des choses que je ne peux pas sentir chez les Newyorkais, les Américains et l'Amérique en général, mais, d'un autre côté, les Anglais m'énervent aussi parfois, alors...

J'ignore si je trouverai un jour un endroit où je serai parfaitement heureux. Je ne serai sans doute jamais un sédentaire. Pour l'instant, j'adore voyager et j'ai encore beaucoup à découvrir. Le monde est grand, tu sais... ■

PONOPRESSE


le super...
CIQI
98 FM

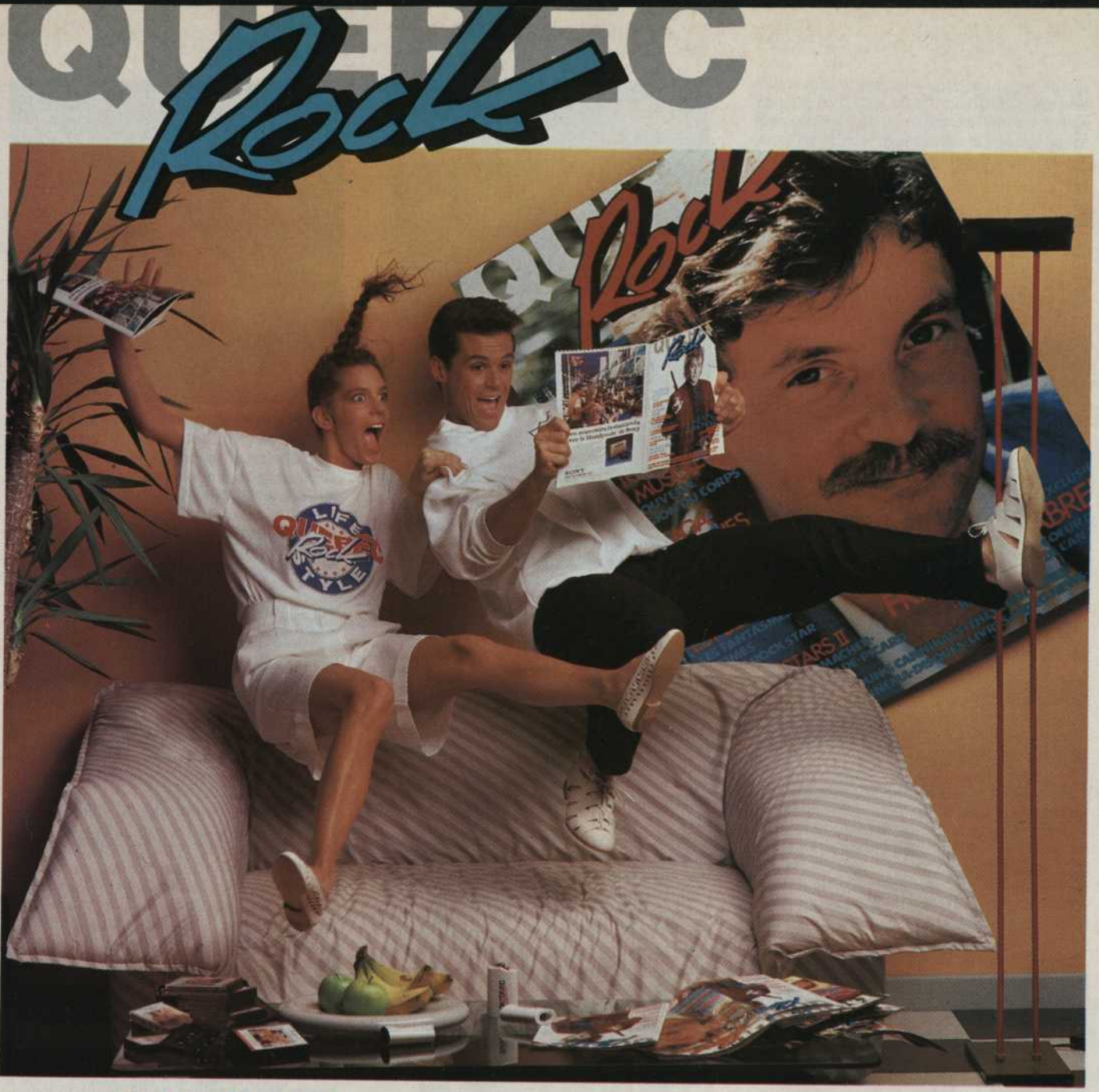


Photo: Sylvain Côté, Maquillage/Coiffure: Julie Bégin et Faril Shore pour Essanelle, Vêtements: Le Château

Abonnez-vous maintenant!

Pour vous abonner, composez (514) 844-8491 ou complétez le coupon ci-contre:

Profitez d'un tarif exceptionnel

12 numéros: 24,78$

24 numéros: 42,48$

jusqu'à 40% de rabais

Oui, je désire m'abonner à **Québec Rock**

Tarifs: 1 an — 12 numéros = 24,78 $ (j'épargne 30% sur le prix en kiosque)
2 ans — 24 numéros = 42,48 $ (j'épargne 40% sur le prix en kiosque)

Veuillez compléter les informations suivantes (en majuscules s.v.p.)

Nom _____ Prénom _____ Date de naissance _____

No rue _____ Appartement _____ Profession _____

Ville _____ Province _____

Code Postal _____ Téléphone _____

Si vous effectuez votre paiement avec carte de crédit, veuillez compléter la section ci-dessous.

Mode de paiement Visa ☐ MC ☐ Chèque ☐ Mandat ☐

No de carte _____ Date expiration _____ mois _____ an

Signature _____

Retournez à: SERVICE DES ABONNEMENTS
Québec Rock
C.P. 187 Succursale C
Montréal (Québec) H2L 4K1

Allouez de 6 à 8 semaines avant validation de l'abonnement

À L'USAGE DU BUREAU SEULEMENT _____
Code fichier _____ Numéro _____
Source 065 _____

DISQUES

PAR CHRISTIAN BELLEAU, MARIE-CATHERINE GIGUÈRE, FRANCIS JUNEAU, GÉRARD LAMBERT, LOUIS LÉGER ET LAURENT SAULNIER.

PETER GABRIEL
SO
GEFFEN XGHS 24088

Une conviction inébranlable, une invention rythmique fascinante, une écriture poétique simple mais riche, une suite de mélodies prenantes et une réalisation impeccable, additionnez tout et ne rejetez rien, la somme obtenue constitue un chef-d'oeuvre d'art rock, livré par Peter Gabriel sur son dernier opus.

L'ex-chanteur de Genesis puise son inspiration aux sources les plus variées: une pièce de théâtre d'Anne Sexton pour *Mercy Streets*, le soul des années soixante pour *Sledgehammer*, une photographie de Dorothea Lang sur la Dépression pour *Don't Give Up*, l'imagerie biblique pour *That Voice Again* et *In Your Eyes*, les expériences de Stanley Milgram sur le respect de l'uniforme pour *We Do What We're Told*, et un scénario de film qu'il avait ébauché pour *Red Rain*.

Si *Sledgehammer*, qui tourne à la radio, donne l'impression d'un style déjà entendu quoique musclé à souhait, il ne faut surtout pas imaginer les autres titres comme un ensemble uniforme de même acabit. Au contraire, chaque pièce se distingue par sa propre personnalité. Le dénominateur commun réside dans la minutie fertile des ambiances orchestrées par Gabriel et Daniel Lanois, son coréalisateur. Les percussions regorgent de trouvailles, amenées principalement par Manu Katché, musicien français d'origine africaine, mais aussi par Jerry Marotta et Stewart Copeland.

Gabriel a amplement profité de séjours au Sénégal et au Brésil. La trame rythmique de *Mercy Streets* a même été enregistrée à Rio. Son équipe d'habiles collaborateurs comprenait aussi Tony Levin à la basse, avec apport de Larry Klein, David Rhodes aux guitares, et occasionnellement Wayne Jackson, Mark Rivera et Don Mikkelsen aux cuivres, L. Shankar au violon, Richard Tee au piano, et une Kate Bush à la voix veloutée pour *Don't Give Up*, un gospel subtil très émouvant. Chaque chanson mériterait une exégèse complète, et le tout procure une écoute au plaisir constant. Emparez-vous vite de cet excellent disque!

F.J.

THE SMITHS
THE QUEEN IS DEAD
SIRE 92 54261

Le pire était à craindre. La voix plaintive de poussin égaré de Morrissey avait pu finir par irriter, et les guitares fluides et paradisiaques de Johnny Marr par ennuyer. Bref, les Smiths auraient pu terminer leurs jours dans les oubliettes d'une industrie qui fait fortune dans le prêt-à-jeter.

Les Smiths ont cependant cultivé une attitude faite d'arrogance adolescente qui, d'une part, les a sauvés d'une mort prématurée, et de l'autre, leur a apporté une gloire sans tache. Et ce mythe qui les écrase aujourd'hui est certes une récompense bien méritée, mais aussi une arme à deux tranchants. Ainsi, après trois années de carrière, l'Europe, et maintenant l'Amérique, attendent d'eux les miracles dont ils ont somme toute rarement été capables.

De facture toujours très classique (guitare, basse et batterie) et plutôt austère (le folk), le groupe a peu à voir avec les clichés du rock; essentiellement pop dans son écriture, et anglais dans son approche du médium, il est fondamentalement plus subversif que n'importe quel gang de heavy metal bardé de cuir clouté et de chaînes sanglantes.

À cette date, l'intérêt des Smiths a surtout gravité autour de cette ambiguïté qui, avec le temps, est devenue le champs de bataille favori de Morrissey. Jusqu'à l'époque de *How Soon Is Now?*, ce dernier avait refusé de vendre son groupe comme une vulgaire salade. Puis, peu à peu, il renia sa propre parole en produisant vidéos, remixages et tournées américaines.

Mais fort heureusement, The Queen Is Dead renoue enfin avec la grâce et la pureté qui firent du premier album des Smiths une oeuvre immortelle à jamais gravée dans l'histoire de la pop anglaise. Même s'il en a assez de se faire taxer de tantouze, Morrissey traîne encore son complexe de persécution légendaire, son incertitude en l'avenir et sa tendresse amère. Pour sa part, Johnny Marr ouvre à nouveau son sac à malices rempli de guitares savantes qui élèvent le mur sonore riche et épais sur lequel viennent se greffer des climats éthérés comme un rêve.

Le pire était à craindre. On aurait pu perdre le meilleur groupe anglais des années 80. Au lieu de cela, les Smiths prouvent que, même en 1986, les fleurs bleues ne savent pas mourir. Ce qui, d'après moi, est encore un bon signe.

C.B.

LOU REED
MISTRIAL
RCA AFL1-7190

Il y a vingt ans, Lou Reed se faisait surnommer «le prince des ténèbres». Titre enviable; certes, mais qui ne se gagne pas sans se rendre coupable de quelques écarts de conduite dommageables pour la santé physique et mentale. Pourtant, l'ex-fondateur du Velvet Underground s'en tire plutôt bien, et traverse les années 80 dans la tranquilité et le bonheur

conjugal. S'il fut, en son temps, le poète cynique des métropoles et de la déchéance, le chroniqueur lucide et impitoyable d'une société en décomposition, Lou Reed demeure encore aujourd'hui un des rares artistes à poser ses conditions aux requins et sangsues de l'industrie du disque. Ce qui lui permet, à 44 ans, d'être en paix avec sa conscience, mais aussi de faire de bons disques.

Mistrial est plus qu'un bon disque. Suite logique de Legendary Hearts et New Sensations, il est l'oeuvre épurée qui éclaire, dans toute sa quintessence, l'univers réaliste, mais toujours poétique, de Lou Reed. À travers des titres forts (*Video Violence* et *No Money Down*) qui ne laissent aucun moment de répit, ou même des ballades qui se refusent à faire baisser la tension, Lou Reed continue à raconter sa vie dans sa simplicité la plus désarmante. Bref, Mistrial rappelle les beaux jours du Velvet, l'héroïne et les partouzes en moins. Assurément, Lou Reed prouve qu'il n'a pas besoin de vivre à la hauteur de sa légende pour réaliser ses meilleurs albums. **C.B.**

LUBA
BETWEEN THE EARTH AND SKY
CAPITOL ST 12472

Ah, Luba! La voix, la sensualité à fleur de peau. Dès les premières notes de Between the Earth and Sky, on se sent faiblir, emporté par cette vague puissante et cajolante. Luba, une fois de plus, sait où toucher: au coeur.

On ne s'y trompe pas, Luba est une des ces rares chanteuses qui mettent toute leur âme dans leur art. Sans pudeur, elle se livre à son auditoire; elle n'a rien à cacher.

Des chansons comme *Act of Mercy* et *Lay Down Your Love* sont des succès assurés — le genre de hits que l'on peut entendre à la radio sans être pris d'une soudaine envie de vomir, comme c'est trop souvent le cas de nos jours.

Il est à espérer qu'avec ce troisième 33t, Luba saura ravir les coeurs au-delà des frontières. **M.C.G.**

THE BLOW MONKEYS
ANIMAL MAGIC
RCA PL 70910

The Blow Monkeys, c'est la rencontre inattendue (et inespérée) de Frank Sinatra et de David Bowie. L'endroit propice serait une discothèque tenue par une espèce de Sade qui se piquerait au Charlie Parker.

Des Blow Monkeys, retenez trois chansons. *Digging your Scene, Animal Magic* et *Sweet Murder.* Trois chansons absolument modernes, feutrées et arrogantes, lancinantes et puissantes, d'une force insoupçonnée.

The Blow Monkeys, c'est d'abord et avant tout Dr. Robert (né Robert Howard), auteur-

compositeur-interprète et guitariste. Le style, c'est lui. La marque de commerce du groupe, c'est lui.

The Blow Monkeys, c'est un peu la vague néo-jazz britannique à la Sade ou Everything but the Girl. Mais c'est aussi plus que ça. Ce sont des histoires salaces, bizarres et ironiques. Une série noire en musique.

The Blow Monkeys, c'est de la musique à apprivoiser. Le coup de foudre instantané n'est pas obligatoirement prescrit. Il faut écouter Animal Magic pour saisir toute l'importance de ce groupe inévitable. **L.S.**

THE ART OF NOISE
IN VISIBLE SILENCE
CHRYSALIS CHS 41528

COLOURBOX
COLOURBOX
VERTIGO VOG-1-3356

Dans un univers de consommation, la quantité l'emporte souvent sur la qualité. Échangeriez-vous un disque simple d'Art of Noise contre un album double de Colourbox? Dans ce cas-ci, le choix est vraiment difficile pour l'amateur de vinyle...

La pochette de Colourbox nous montre de jolies ménagères japonaises qui tentent sans doute de se faire passer pour d'authentiques Geishas. Elles affichent de beaux sourires aseptisés, comme le contenu musical de de double album (un 33 t + un maxi-45 t), qui aurait gagné une identité à se limiter à deux faces.

Pour sa part, Art of Noise, égal à lui-même, se répète *ad nauseam*, son univers sonore se limitant à bien peu de choses: de drôles de bruits, des instrumentaux planants à deux accords et quelques incursions dans le jazz style Lionel Hampton sur fond de percussions électroniques.

N'oublions pas l'insupportable hit de circonstance (*Legs*) et la trois millionième version de *Peter Gunn*... Je choisis quand même Art of Noise pour la qualité de la prise de son et l'atmosphère expérimentale qui s'en dégage. **L.L.**

THE POGUES
RUM SODOMY & THE LASH
MCA-5744
POGUETRY IN MOTION
MCA-36015

Ces sept ou huit musiciens irlandais hissent les antiques voiles de la musique traditionnelle pour cingler vers le Nouveau Monde avec une cargaison bourrée de combativité urbaine et de trèfles à quatre feuilles nostalgiques.

Quatre chansons sur Poguetry In Motion, douze sur Rum Sodomy & The Lash, dont la pochette parodie l'extravagant (sur fond de vagues justement) Radeau de la Méduse de Géricault. Le style est le même, les prix, bien sûr, diffèrent.

Alors qu'au Québec les funérailles du violoneux et du joueur de cuillères n'ont pas beaucoup ému l'assistance, il semble qu'en Irlande on baptise joyeusement les nouvelles parutions d'inspiration folklorique. Musicalement, ça ne s'écarte pas souvent du plus court chemin de la tonique à la quinte, mais sur des sentiers bien battus il y a toujours de nouveaux promeneurs, représentés ici par les paroles des pièces originales, ce qui explique sans doute la réalisation signée Elvis Costello. **F.J.**

MODERN ENGLISH
STOP START
VERTIGO VOG-1-3368

THE FIXX
WALKABOUT
MCA MCA-5705

Il est souvent intéressant de comparer l'itinéraire de deux groupes. Pour l'occasion, nous avons réuni Modern English et The Fixx, deux trajectoires complètement opposées.

Modern English débute sa carrière en lion avec un succès d'estime et de radio (*I Melt Wity You*). Depuis, c'est la dégringolade, plus personne ne fait attention à eux. Sur Stop Start, disque résolument rock, la pièce la plus susceptible de retrouver le succès public s'intitule *Ink and Paper*. Étrangement, c'est la seule pièce qui n'est pas composée par les membres du groupe.

The Fixx, eux, ont commencé tout petits pour grandir en mûrissant. En partie respon-

sable de la renaissance de Tina Turner, les compositeurs du groupe sont toujours aussi efficaces, secondés de main de maître par un des producteurs les plus sous-estimés du milieu, Rupert Hine. Reste à savoir s'ils continueront à gravir l'escalier de la gloire avec Walkabout comme ils l'avaient fait avec leur précédent album. Une histoire à suivre. **L.S.**

H.-F. THIÉFAINE
ALAMBIC/SORTIE-SUD
STERNE 26517 (IMPORT)

Si vous êtes de ceux qui pensent avoir tout entendu, tout essayé dans l'espoir de trouver le genre qui améliorerait votre quotidien musical, il vous faut goûter à ce rock français de M. Thiéfaine, qui, mine de rien, en est déjà à son septième disque.

À classer au rayon «drôles de zèbres» ou, si vous préférez, dans la catégorie des surréalistes drôlatiques et grinçants, Hubert-Félix est un pince-sans-rire féroce qui se délecte dans les plus invraisemblables délires verbaux.

Il a des mots à faire cailler du lait. Tout chez lui est démesuré: la méchanceté des textes, la noirceur de son humour, la malveillance de sa voix traînante et gouailleuse. Chaque chanson est une vignette, une texture, une lucarne. À ses côtés, une musique qui, elle, fait pousser des plantes, une musique pour endormir bébé, des mélodies aussi simples que des hochets.

De toute évidence, la musique de Thiéfaine ne s'impose pas. Elle vous laisse la place de respirer, préférant s'infiltrer entre les mots ou entre les lobes frontaux. Elle représente la victoire de la fantaisie sur le sérieux, le triomphe de la légèreté sur la gravité. C'est une musique liquide, à la fois fantasque et rigoureuse, un fidèle reflet de la tranquille détermination qui semble animer cet individu. Un personnage qui a une autonomie d'esprit et d'attitude. Une alchimie qui mélange enthousiasme et irréalisme. Synthèse réussie. **G.L.**

ICEHOUSE
MEASURE FOR MEASURE
CHRYSALIS/MCA CHS 41527

Vous connaissez le jeu *Name That Tune*? On vous fait entendre les première notes d'une pièce et vous devez identifier l'auteur de ladite chanson. Facile, non? Et si vous devinez juste, vous gagnez de merveilleux prix.

Ici, ce serait plutôt *Name that Influence*... Icehouse en regorge. Lesquelles? David Bowie et Roxy Music, pour ne rien vous cacher. Il est évident qu'avec des réalisateurs comme Rhett Davies, qui a déjà travaillé pour Roxy Music et Bryan Ferry, et David Lord (Peter Gabriel, XTC, Echo & the Bunnymen), Icehouse ne pouvait qu'atteindre un degré élevé de sophistication. Même que Brian Eno y est allé de quelques notes de claviers...

Et le résultat final? Beau, léger, esthétique, aérien, distant, un peu froid. La techno-pop à son meilleur. Measure for Measure est tout indiqué pour ceux qui aiment mener une vie bien rangée, ordonnée. Les sensibilités ne seront pas choquées. Une petite brise agréable, mais passagère. **M.C.G.**

GTR
GTR
ARISTA AL8-8400

Dans la série des super-groupes des années 80, en voici un qui n'a rien à envier en lourdeur à ses prédécesseurs. Après avoir inventé et raffiné la formule au sein d'Asia, Steve Howe (ex-Yes) a recruté Steve Hackett (ex-Genesis) et Geoffrey Downes (claviériste d'Asia et producteur du disque) pour faire faire au dinosaure nommé GTR ses premiers pas... de tortue.

Avec de tels antécédents, inutile de dire que le 33 t nous réserve peu de surprises: pour citer le chanteur Max Bacon, qui nous en résume le contenu avec une lucidité surprenante, «nous faisons du rock progressif moderne».

L'emphase est bien évidemment mise sur les guitares des deux Steves, mais on n'échappe pas aux mélodies qui collent note pour note aux progressions harmoniques de la musique, le tout enrobé de voix sirupeuses à souhait, comme le veut la tradition. Quant aux textes du style «L'amour est aveugle, les saisons changent, suis ton rêve...», ils ne cassent rien non plus.

Et pour finir, la voix de Bacon ressemble étrangement à celle de James Young (Styx), ce qui n'arrange rien. Bref, GTR n'est à recommander qu'aux inconditionnels du genre — et encore... Après le retour des sixties, celui des années 70 s'annonce particulièrement indigeste. À quand un *eighties revival*? **L.L.**

LATIN QUARTER
MODERN TIMES
ARISTA ALB6-8422

Ce ne sera peut-être pas le disque qui va marquer le siècle, mais il possède un élément qui le rend tout à fait sympathique: la sincérité. Latin Quarter n'essaie pas de choquer ou de prouver quoi que ce soit, et surtout pas de racoler un quelconque public.

La musique de ce groupe d'Anglais aux couleurs jamaïcaines est harmonieuse et bien équilibrée, les mélodies sont agréables et les paroles décrivent sans artifice les opinions des chanteurs-euses. Pas de fausse note dans l'arrangement: une instrumentation qui ne tente jamais de *cross-over* artificiel, un mixage fin, approfondi mais sans surcharge, des percussions délicates, une basse martelée et des guitares de très bon goût, voilà les ingrédients de la réussite.

Pour un premier disque, je qualifierais Modern Times de prometteur: malgré son charme, Latin Quarter devrait faire attention, car il se contente de jouer à un jeu dont d'autres ont inventé les règles. Il lui manque une seule chose: un minimum de réelle passion ou d'originalité, ce qui permettrait à Latin Quarter de se démarquer des groupes comparables que produit la Grande-Bretagne. Seul le temps en décidera: il peut être son meilleur allié... ou son pire ennemi. **G.L.**

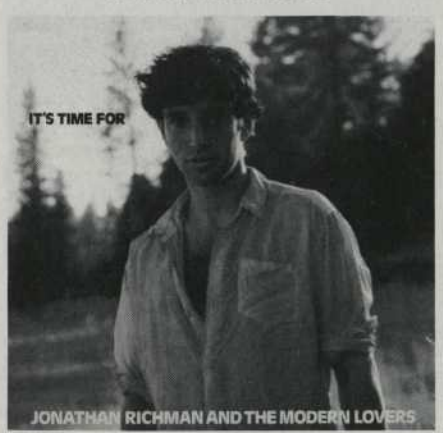
LET'S ACTIVE
BIG PLANS FOR EVERYBODY
I.R.S. IRS-5703

De la même école que les R.E.M., Green on Red et autres groupes étiquetés — à tort ou à raison — «néo-psychédéliques», Let's Active fait presque figure de premier de classe.

Mitch Easter recrée un feeling oublié. La nonchalance de sa musique est ponctuée de guitares à la fois *punchées* et pensives. Sa voix semble venir d'un monde lointain... Easter est clairement influencé par la vague des Sixties, époque héroïque où tout était possible.

Aujourd'hui, en 1986, il croit toujours dur comme fer que tout est possible. Alors, Let's Active en profite pour ajouter un élément musical qui tient de l'underground moderne: une musique qui parfois, est agrémentée d'une couleur plus violente. Ou plutôt, cette touche moderne tient plus de la spontanéité, du besoin de faire ressortir le naturel. **M.C.G.**

JONATHAN RICHMAN AND THE MODERN LOVERS
IT'S TIME FOR
ROUGH TRADE RT 92



Après un bref succès commercial en Angleterre et en Europe entre 1976 et 1977, Jonathan Richman n'a jamais cessé de labourer son sillon unique et original. Pourtant peu connu en Amérique, Richman est un mythe vivant pour les quelques férus de rock'n roll qui hantent encore ce pays.

La légende veut que Richman ait vu le Velvet Underground plus souvent que Lou Reed lui-même. Fait peu vérifiable mais fort probable, puisqu'il enregistra un 45 tours avec leur batteur Mo Tucker, et qu'il réalisa son premier album en compagnie de John Cale.

Cette année, il est de retour avec it's Time For et, incroyablement, son équipe est plus réduite et son style plus dépouillé que jamais. Épaulé par deux guitaristes et un percutionniste, Jonathan opère ici un retour aux sources du rock'n'roll qu'aucun groupe américain n'osera jamais espérer égaler. Par ci par là, un saxophone, un accordéon, un choeur de sept chanteurs, des tapements de pied et un triangle viennent étoffer des chansons qui tiennent à un contenu lyrique et une poésie naïve habitée par la crème glacée, le désert, le magasin du coin, les enseignes au néon et l'amour adolescent. Si vous avez des idées noires à chasser, ce disque est le baume qui adoucira vos petites misères. **C.B.**

THE MOODY BLUES
THE OTHER SIDE OF LIFE
POLYDOR PDS 16428

Une fois retranchés l'héritage «moody» et le côté «blues», le premier plutôt «space» et l'autre plus proche du «folk», il ne reste aux Moody Blues qu'une propension à pondre des mélodies faciles et sucrées. On frôle le Herman's Hermits grand crû.

Après le premier couplet de n'importe quelle chanson, la foule peut reprendre en choeur la mélodie. La simplicité n'exclut pas la transcendance, au contraire, mais ici on patauge plutôt dans le simplisme comme dans le jus de navet synthétique des arrangements. Sur la face un, *Talking Talking* sort du rang de l'échantillonnage digital systématique tandis que *Rock'N'Roll Over You* se distingue par la stupidité de son refrain: «Like a ro-ock, I'm gonna roll over you.»

L'autre face est un peu moins technosucrée, mais pas au point de nous éviter l'indigestion. Il faudrait saluer l'énergie assez juvénile de l'ensemble, mais devant ces vieux routiers du pop, on hésite entre l'admiration et le découragement. **F.J.**

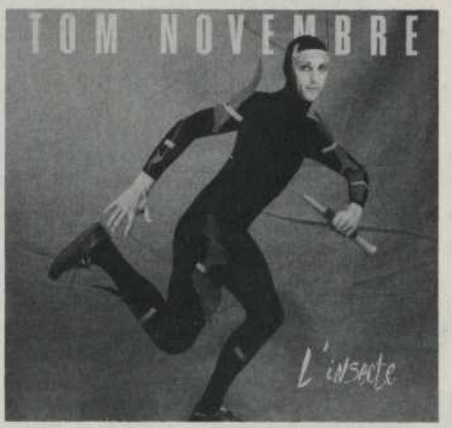
M + M
THE WORLD IS A BALL
CURRENT WAVE 6

M + M est la nouvelle appellation contrôlée de Martha and the Muffins, un des plus brillants groupes canadiens à voir le jour. Si, comme moi, vous avez préféré Danceparc à Mystery Walk, vous trouverez chaussure à votre pied avec The World is a Ball.

Moins dispersé que Mystery Walk, moins agressif que Danceparc, The World is a Ball mérite une écoute active pour bien saisir toutes les subtilités de ce *jungle funk* conçu par Martha Johnson et Mark Gane.

Il faut dire qu'ils n'y sont pas allés de main morte. Enregistré au Crescent Studio de Bath en Angleterre (repaire des Tears for Fears, XTC, Hamill et autres Peter Gabriel), cet album de M + M compte sur la participation de David Lord du Gabriel Band aux claviers et à la co-production, Tony Levin (King Crimson et Gabriel Band) à la basse et Dick Smith aux percussions. Même Jerry Marotta, batteur de son état, y va de quelques petits notes de cordes vocales. M + M s'est payé un album de luxe à la hauteur de son talent. **L.S.**

TOM NOVEMBRE
L'INSECTE
PHILIPS 826192-1 (IMPORT)



Le voilà «l'insecte», il est parfait. Et on l'attendait depuis un bout! Tom Novembre sortait au début de l'année son troisième disque. Quelle claque! Tom enfonce, il enfonce tout. Il a trouvé un riff intermédiaire, un grain de fantaisie sublime.

Le résultat est rafraîchissant, émouvant, amusant, distrayant, revigorant: un disque sans protocole. Cet insecte-là est assurément digne de la réputation de son créateur: véritable régal pour les amateurs d'humour pincesans-rire, de dérision et d'insolence à peine camouflée, il regorge de pincées d'humour et de mélodies chaleureuses, simples et prenantes.

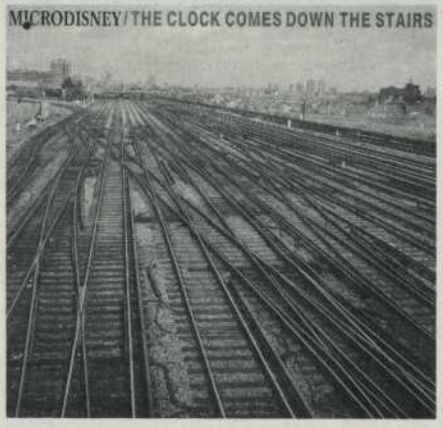
Cibleur du quotidien et du concret, Tom Novembre fait sauter le futile, débusque les faux espoirs, et ridiculise les westerns modernes. Douze morceaux caustiques, souples et baroqués de nature cocasse ou lyrique de tempérament. Son disque n'est pas seulement «intéressant» ou «réjouissant». Il est salvateur! **G.L.**

PETER HAMMILL
SKIN
VIRGIN VL-2376

Peter Hammill est un cas. J'ai parfois l'impression que nous sommes le seul pays au monde à avoir un certain respect pour son oeuvre. Car, malgré la défection de tous et chacun envers le rock progressif des années 70, le public québécois reste intéressé par le bonhomme. Tellement qu'on devrait le baptiser Pierre Hamel...

Hamel, c'est l'anti-commercialisme de très bon aloi et l'intellectualisme loin d'être vain. S'il cite Beckett, Borges ou Shakespeare, ce n'est pas pour bien paraître en société. On peut se fier à sa franchise: il ne parle que de ce qu'il connait. Skin est un disque intelligent, tourmenté et profond. Un thème commun à plusieurs pièces: l'identité. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir sous la peau? Un défaut majeur cependant à ce disque: la notion de plaisir y est totalement absente. Impossible de prendre son pied avec Hamel. De toutes façons, il n'est pas là pour ça, il ne se considère pas comme un *entertainer* mais bien comme un artiste. Et puis, comme il le dit si bien, «Painting by numbers doesn't add up to art»... **L.S.**

MICRODISNEY
THE CLOCK COMES DOWN THE STAIRS
ROUGH TRADE RT 85



Tout comme Rattlesnakes de Lloyd Cole and the Commotions ou Ignite The Seven Cannons de Felt, The Clock Comes Down The Stairs est un de ces albums qui ne s'usent pas et, au contraire, prennent de l'éclat et de la saveur avec le temps.

Il faut donc savoir prendre patience. Car, à la toute première écoute, ce deuxième album de Microdisney fait bailler d'ennui et laisse une impression de fadeur et d'anémie typiquement britanniques. Il y a ici peu de relief, et surtout pas de fanfare, pour réveiller la passion dans nos cerveilles d'Américains habitués au bruit et à la fureur.

Tout à l'opposé, la musique de Microdisney est simple, limpide et transparente. Cathal Coughlan égrène ses historiettes de la vie quotidienne avec un détachement et un lyrisme poétique qui tranchent habilement avec sa vulgarité et son humour noir. Et le guitariste Sean O'Hagan compose de véritables berceuses pour enfants, mais dont la perversité mélodique s'adresse en fait aux esprits forts qui ont déjà compris que la naïveté apparente des Smiths, de Felt ou Microdisney cache une volonté de subvertir le rock et ses clichés préhistoriques.

En conclusion, on ne peut que citer le post-scriptum de leur premier album, Everybody Is Fantastic: «Pour un plaisir optimal, écouter cet album au moins quatre fois». **C.B.**

BODEANS
LOVE & HOPE & SEX & DREAMS
SLASH/WARNER 92 54031

Le son de BoDeans évoque celui d'un Bob Dylan réincarné en chanteur de garage band dont le niveau d'écriture poétique aurait malheureusement perdu des plumes chez les anges. La chanson *Angels* n'a rien de céleste, c'est du rockabilly entraînant mais terre-à-terre. La musique se limite à une simplicité de rock *home-made* qui ne manque pas de trouvailles cependant, telle l'évocation japonaise du motif de guitare dans *Ricksaw Riding*.

L'aspect rétro apparaît, par exemple, dans la passe de drum Wipe-Outienne de *Ultimately Fine*. L'amour domine l'éventail des sujets, avec quelques à-côtés, comme l'indique le titre de l'album, qui promet un menu varié pour adolescent moyen. L'attrait principal de BoDeans réside peut-être dans l'accessibilité de son répertoire pour tous les groupes rock amateurs. Imiter U2 ou Duran Duran coûte plus cher d'équipement. **F.J.**

CHRIS & COSEY
TECHNO PRIMITIV
ROUGH TRADE RT 84

Le titre de l'album ne nous trompe pas sur son contenu: Techno Primitiv offre une musique de synthétiseurs et de batteries programmables, agrémentée de l'attirail habituel pour modifier les sonorités.

À l'abri d'un univers hostile, Chris Carter et

Cosey Fanni Tutti, héros hantés d'un amour impossible, se sont réfugiés dans la chaleur de leur studio. La première écoute est difficile, mais petit à petit on s'y laisse prendre. Qui sait? Les messages subliminaux de l'album y sont peut-être pour quelque chose...

Musicalement, l'ensemble est assez statique, malgré une certaine recherche harmonique. Cette impression est renforcée par la voix de la chanteuse, qui possède ce détachement propre à ces êtres trop lucides qui dissèquent l'existence au lieu de la vivre. Dans la grisaille et le bruit des gouttes de pluie sur les vitres, une pièce (*Haunted Heroes*) se détache du lot grâce à sa beauté et à son intensité, pareille au vol d'un oiseau qui accroche notre regard dans la lumière blafarde d'un réverbère. **L.L.**

KING
BITTER SWEET
EPIC FE 40322

En Angleterre, Paul King a su ravir les coeurs des midinettes. Son look accroche: un corps mince et élancé, de beaux cheveux longs, le type a une certaine mesure de classe. Et évidemment, comme plusieurs autres *teen idols*, le Roi a fait savoir qu'il ne tient pas à être jugé seulement sur son apparence...

Alors, Bitter Sweet? Pas mal. Pas mal du tout, même. Pas de grandes surprises, ni de très grand émoi, mais King travaille bien. Le *beat* est légèrement funky, l'influence vient définitivement du Sud et de ce côté-ci de l'Atlantique. Et le tout est arrosé d'une réalisation propre qui uniformise l'ensemble.

Bitter Sweet se laisse écouter sans difficulté; la voix de King caresse doucement l'ambiance. King marche fort chez lui, il n'y a pas de raisons à ce que ce soit le contraire ici. **M.C.G.**

TEAC
UN MENU DE GOURMET POUR
VOS YEUX & VOS OREILLES
TEAC
Hi-Fi
TEAC
AV-500 Audio/Video Controller
TEAC
LASER MATE
LV-5000DS Compact Disc/Laser Vision Player
TEAC
FABRIQUÉ AU JAPON PAR FANATICS
Distribué par:
TEAC Canada Ltée.
3610, Nashua Drive, Unit 1&2
Mississauga, Ont. L4V 1L2
(416)673-3303 Télex 06-968726

LE PROFIL ROCK

THE CURE

Avec Simple Minds et U2, The Cure fait partie des trois groupes les plus populaires en France. Au Canada, avant 1985, The Cure n'était qu'un autre groupe sombre et froid que le post-punk avait fait germer dans la perfide Albion d'Elisabeth et de Miss Maggie. Pourtant, avec The Head on the Door et son hit *In Between Days*, The Cure a réussi à s'imposer auprès d'un plus large public. Assez pour remplir l'Auditorium de Verdun en octobre dernier et revenir encore plus fort cet été.

Sheffield 1979. Cinq groupes se partagent la ferveur des jeunes de la ville. The Human League, Comsat Angels, Cabaret Voltaire, The Fall et The Cure, tout aussi balbutiants les uns que les autres. Assez rapidement, Human League se retrouve à Londres, grâce au succès de l'album Dare, laissant Sheffield aux mains de The Cure et de son premier simple étonnant, *Killing an Arab*, librement inspiré du roman *l'Étranger* d'Albert Camus. Pour éviter toute controverse raciste, on distribue le roman du Prix Nobel avec les copies de promotion du 45 tours. Un groupe pas comme les autres entre dans l'histoire de la musique pop anglaise.

The Cure, c'est d'abord et avant tout Robert Smith, l'homme à la mèche de cheveux rebelles qui lui cache toujours un oeil. Robert Smith est un alcoolique, un ex-drogué, un paumé, un poète, un guitariste, un marginal, un pessimiste, un bon vivant, un halluciné, un chanteur, une grosse tête et le leader des Cure. Un seul autre membre est là depuis les débuts du groupe: Laurence Tolhurst, batteur en 1979, claviériste depuis 1982. Le troisième membre important: Simon Gallup, bassiste de 80 à 82 puis de retour en 1985. Pour le reste, mentionnons qu'en sept ans d'existence, The Cure a connu sept formations différentes et une douzaine de musiciens.

CURE OREILLES

The Cure, première période: Smith à la guitare, Tolhurst à la batterie et Michael Dempsey à la basse pour l'album **Three Imaginary Boys** (Boys Don't Cry en Amérique). Déjà, on entrevoit la manière Cure: *le patchwork*. La cohérence est dans le son uniquement. Le style des pièces, les arrangements, les rythmes diffèrent énormément selon les pièces. N'eût été de la voix de Smith, on aurait presque pu croire à un «album compilation» de plusieurs groupes. En ce sens, il y manque parfois d'atmosphère, mais déjà l'échantillonnage des chansons nous permet de croire en l'avenir des Cure.

The Cure, deuxième période: toujours Smith et Tolhurst, mais avec Simon Gallup à la basse et Matthieu Hartley aux claviers. Ce dernier restera à peine un an et Smith se chargera des claviers jusqu'en 82. De cette période résultent trois albums: **Seventeen Seconds, Faith** et **Pornography**. De l'avis des plus purs «curistes», c'est la meilleurs époque du groupe.

The Cure, édition 85-86. De g. à d. Laurence Tolhurst, Robert Smith, Porl Thompson, Simon Gallup et Boris Williams.

Coup de barre vers le psychédélisme, influence de Syd Barrett, le névrosé des débuts de Pink Floyd: dans une ambiance morbide, l'âge d'or de la noirceur est élevé en langage musical pour célébrer la profondeur de la crise. Pas question d'être joyeux; exit le bonheur, adieu la danse. Visions de mort, rythmes hypnotiques. Voix en lamento incantatoire, claviers nappés, guitares flottantes et aériennes, basse inquiétante et batterie seule génératrice de rythmes. Robert Smith dira d'ailleurs: «Je peux imaginer qu'une de nos chansons ait poussé quelqu'un au suicide, mais pas au meurtre.»

Avec **Pornography**, The Cure atteint un sommet. C'est l'album classique du groupe; comme Dark Side of the Moon pour Pink Floyd ou War pour U2. **Pornography** tire son efficacité de son côté moins introverti et — juste retour du balancier — plus ardent. Il est plus ouvert, possède une certaine urgence rock. The Cure reste tout de même subtil mais plus orienté, moins éparpillé. **Pornography** est aussi l'apogée du trio infernal Smith-Gallup-Tolhurst. Le groupe prendra un certain temps avant de s'en remettre...

CURE-SOEUR

En novembre 1982, après la perte de Gallup, Robert Smith cherche une nouvelle énergie, un ressourcement. Il tentera de se retrouver en se joignant aux Banshees de Siouxsie Sioux, copine de longue date (le groupe avait fait la première partie de ses spectacles dès 1979). Cette expérience durera six mois, le temps d'une tournée en Europe, en Océanie et au Japon. Pourtant, Smith ne retrouvera pas immédiatement son inspiration. Enfin, pas assez pour se lancer dans la composition d'un album, préférant se contenter de petits 45 tours publiés à gauche et à droite au gré de ses fantaisies. En décembre 83, il sortira un album compilation des simples parus entre novembre 82 et novembre 83, intitulé **Japanese Whispers**. Contenu très disparate mais néanmoins intéressant pour son côté fantaisiste, presque léger. On y retrouve, entre autres, *The Lovecats* et *Let's Go to Bed*. Robert Smith nous dévoile ici une nouvelle facette de sa fascinante personnalité.

Puis en mai 84, l'album The Top sort enfin. Premier véritable album des Cure depuis deux ans, il est quasiment considéré comme l'album solo de Robert Smith, ce dernier y jouant presque tous les instruments. *The Top*, pour «toupie» et non pas pour «sommet», est très orienté vers les drogues. On y retrouve la même variété musicale, des références mélodiques extrêmement diverses, des contrastes aussi frappants qu'étranges entre des morceaux parfois aériens, parfois pesants comme l'ennui, d'autres au démarrage souffrant de punkitude attardée et des mélodies en ritournelles presqu'enfantines. Smith cultive son image kaléidoscopique, avec son air de toucher à tout même s'il ne fait que frôler les choses...

Pour couper l'herbe sous le pied aux nombreux *bootlegs*, The Cure sort en octobre 1984 l'album *Concert* qui, comme son titre l'indique si bien, est enregistré en public. On y trouve des versions épurées, dépouillées, presqu'austères de *Killing an Arab, 10:15 Saturday Night, The Walk, Charlotte Sometimes*, etc. La cassette *Concert* comporte une face assez longue pour faire un autre album: Curiosities. Constitué d'enregistrements *live* venus de partout dans le monde et de démos antiques, Curiosities est vraiment un cadeau pour les inconditionnels des Cure. Inévitablement et encore une fois disparate, cette curiosité de fond de tiroir n'apporte pas grand chose de neuf à l'oeuvre de Robert Smith.

CURE DE JEUNESSE

Août 1985, *The Head on the Door*. The Cure se compose de Smith et Tolhurst, Gallup est de retour après un séjour avec le groupe Fool's Dance, Boris Williams s'occupe de la batterie et Porl Thompson seconde Smith à la guitare. Premier succès sur le marché nord-américain, *The Head on the Door* marque une évolution vers un certain commercialisme (de très bon aloi) et le groupe semble beaucoup plus serein. Selon Smith, «cette formation est la meilleure de l'histoire du groupe et pour la première fois, The Cure sonne comme un vrai groupe.»

Il reste malgré tout quelques présomptions dignes des premières années du groupe. Par exemple, qui d'autre que The Cure pourrait chanter (sans passer pour un idiot ou un illuminé): *I am paralysed by the blood of Christ (The Blood)*! À moins que Robert Smith, lorsqu'il était petit, n'ait rêvé d'être un curé! ■

DISCOGRAPHIE

Three Imaginary Boys (Mai 1979)
Seventeen Seconds (Avril 1980)
Faith (Avril 1981)
Pornography (Avril 1982)
Japanese Whispers (Décembre 1983)
The Top (Mai 1984)
Concert (Octobre 1984)
The Head on the Door (Août 1985)
Standing on a Beach (Compilation, Juin 1986)

LES LIVRES POUR LES BRONZÉS

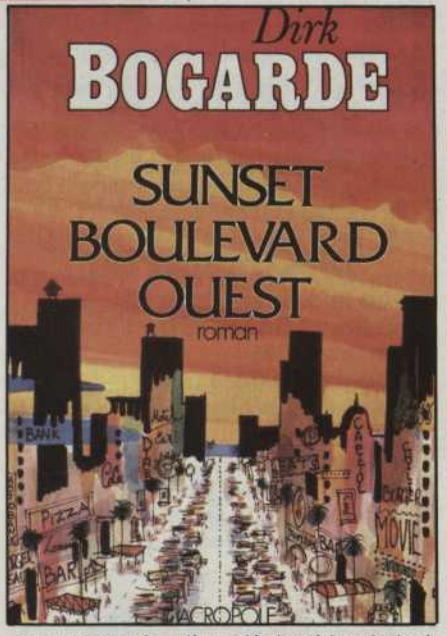
PAR PIERRE LEROUX

Les livres pour les bronzés: ce sont ceux que l'on retrouve par milliers d'exemplaires sur les plages de l'été, à l'ombre des bikinis de bronze et des slips string. À Ogunquit ou Juan-Les-Pins, on a l'impression que tous lisent les mêmes titres sur deux, trois cents pages. Les musts de la saison estivale, comme ce carré Hermès ou aller manger une paella à la Casa Pedro. Des signes de reconnaissance et peu chers en plus...

Ces best-sellers font figure de locomotives des éditeurs pour l'année, bien qu'en été, il y ait peu de nouveaux lancements. Avec le temps doux, les vacances, on a enfin le loisir de «bouquiner» à satiété et, si un peu de crème à bronzer se répand sur la tranche du missel, tout baigne dans l'huile. Pour juillet, Québec Rock a interrogé sa boule de cristal et vous livre les livres les plus «hot» de la prochaine canicule.

Promis à un bel été en raison de la notoriété de son auteur, **Sunset Boulevard Ouest** de Dirk Bogarde (Ed. Acropole), le quatrième roman de l'interprète de *Mort à Venise* et *Portier de Nuit*, démarre comme le printemps parisien: avec une extrême lenteur. Avec patience, Bogarde peint quelques tableaux de la société bourgeoise de Beverly Hills pour mettre en scène ses personnages pour la seconde portion du récit. Cette intention de l'auteur risque cependant de ne pas rencontrer la même ferveur chez le lecteur — qui entre véritablement dans la lente action — que chez une vieille comtesse travaillant pour les services de renseignements soviétiques. Le reste, jusque-là et par la suite, se tisse sur une accumulation de banalités et de dialogues vides. Si Bogarde a quelques lignes inventives toutes les trente pages, son roman ne dépasse pas le niveau des feuilletons télévisés. Beaucoup d'encre pour peu de véritable écriture. Pour les bronzés, il aura cependant l'avantage de pouvoir être lu par à-coups, entre deux séances sur le sable, sans créer l'insomnie. En fait, que l'on saute un paragraphe ou dix pages n'a, semble-t-il, aucune importance. Dommage!

Pour sa part, l'actrice Anny Duperey a aussi concocté une histoire ambitieuse, **Le nez de Mazarin** (Ed. du Seuil) qui remet en cause la fragilité de l'équilibre des choses. Sous la pression d'une existence tourmentée, d'une lâcheté inadmissible, le réflexe de révolte se déclenche et comme pour Meursault dans **l'Étranger** de Camus, le rapport avec le monde se trouble irrémédiablement. Quand il s'agit d'assassinat et quand le nez de Mazarin devient l'arme du crime, on peut avoir envie d'aller plus loin dans la lecture...



LES ESPIONS QUE NOUS AIMONS...

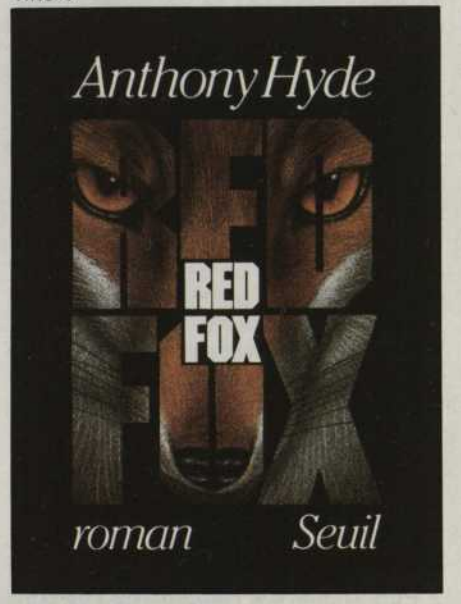
Les affaires de services secrets restent pour beaucoup d'entre nous l'antichambre des plus tortueuses coulisses de nos imaginations. Tandis que la science-fiction réussit à peine à nous faire miroiter l'avenir, le roman d'espionnage permet de pénétrer dans un monde parallèle qui existe à la fois sur une base quotidienne, en même temps que sur un plan historique.

L'été 1986 nous apporte sa manne de frissons en trenchs gris et chapeaux mous.

Ainsi, pour son premier roman, le Canadien Anthony Hyde, à qui on prédit une enviable carrière, nous fait entrer en plein terrain d'enquête avec **Red Fox** (Ed. du Seuil). Sur le mode du **Dossier Odessa** de Forsythe, Hyde bâtit son intrigue multiple en la ramifiant de mille dédales pour captiver le lecteur.

Deux autres événements attendus ponctuent la saison 1986 dans ce genre romanesque: le dernier John Le Carré, intitulé **Un Pur Espion** et le récent **Pacte Holcroft** de Robert Ludlum (tous deux parus chez Robert Laffont; coll. Best-Sellers). La réputation, voire le mérite de ces deux prolixes auteurs en matière de suspense, ne souffre plus le septicisme.

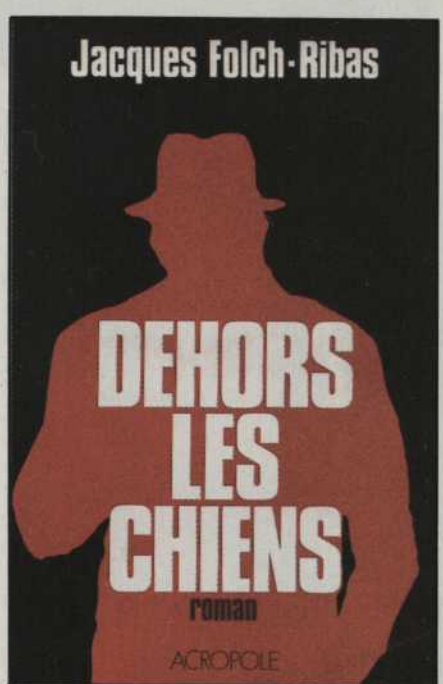
Avec Ludlum, c'est le nazisme qui renaît quarante ans plus tard, quand les héritiers des criminels de guerre se voient léguer de leurs parents une fortune de 700 millions de dollars en dédommagement des «crimes d'Hitler contre l'humanité».



Le Carré, lui, se rapproche plus de la veine de Larry Collins *(Fortitude)* ou des passages troubles de Ian Fleming. Univers ombrageux où l'espion Magnus Pym pourrait être aussi bien traître ou héros et dans lequel s'intercroisent les services secrets de plusieurs pays des deux blocs.

Nous saluons aussi au passage, la réédition en deux tomes des oeuvres de Ian Fleming (Ed. Robert Laffont). Si on a tous suivi à l'écran les tribulations de Roger Moore ou Sean Connery dans la peau de l'impayable James Bond, on aura plaisir, avec cette parution, à renouer avec l'oeuvre originale. Hélas! On doit signaler de très nombreuses coquilles d'impression et quelques erreurs dans la préface par ailleurs savante de Francis Lacassin qui dresse un portrait-robot de Bond et de l'auteur de ses jours.

Enfin, dans ce registre d'aventures «sous-terraines», il faut mentionner le mérite du cinquième roman de Jacques Folch-Ribas, **Dehors les chiens** (Ed. Acropole). Le retour d'un espion suscite la curiosité, autant sur l'Avenue du Parc à Montréal, que dans les cercles secrets du KGB et de la CIA. Pour le reste, pas question de vendre la mèche...



NEW-YORK, NEW-YORK...

Deux titres appellent à l'aventure newyorkaise. **Trois heures du matin à New-York** d'Herbert Lieberman, paru en 1983 et réinscrit au catalogue des Éditions du Seuil et **Un 21 avril à New-York** de Marie Chaix, publié chez le même éditeur.

Un même lieu, mais deux genres totalement différents, puisque le premier, signé par le père de Nécropolis, investigue, sous la forme d'un thriller, le monde de la haute finance, tandis que le second, **Un 21 avril...**, constitue le journal de Marie Chaix de 1980 à 1982 dans la métropole américaine (et pas seulement, puisque l'«action» se transporte en Europe). On se demande d'ailleurs un peu ce qui justifie cet écrit quotidien de Marie Chaix. Écrit selon formule des journaux intimes, relatant quelques états d'âme et moult observations sur l'actualité, ce livre incarne le stéréotype des recueils de souvenirs. Un prérequis: être voyeur (au sens le plus large du terme) et vouer un culte fétichiste à Marie Chaix. *But, who is Marie Chaix, really*?

PLUS LÉGERS QUE L'AIR

Dans la lignée de l'altière Katherine Pancol, Dominique Muller vient de publier son premier roman, **Brave Petite** (Ed. du Seuil). Aventures féminines sur profonde moquette d'hôtel de la Côte d'Azur, **Brave Petite** retiendra les voix des bronzées légères.

Que dire du livre de Marie-Françoise Hains, **Le temps des copines** (Ed. du Seuil), sinon que la caricature de Wolinski en page couverture, résume mieux qu'en mille mots, les propos de cet éloge critique de la camaraderie féminine étayé de nombreuses citations? Deux femmes discutent en prenant appui sur les genoux de «leurs» hommes. Tout, depuis les secrets d'alcôve, jusqu'aux dilemmes les plus tenaces de ces copines, semble trouver un dénominateur commun: «l'homo masculinus».

Dans ce répertoire de trame légère, mais sous des allures de sagas en 300-400 pages, nous devons également mentionner deux parutions récentes aux Éditions Belfond: **Anna Belle** de Gérard Guicheteau et **Accroche-toi à ton rêve**, le dernier roman de Barbara Taylor-Bradford.

À LIRE AVANT OU APRÈS LE 15 JUILLET

Si l'argot des loubards parisiens ne vous rebute pas, si vous aimez déjà l'unique Alphonse Boudard (**La Cerise, Cinoche, La métamorphose des cloportes, Le banquet des léopards**), vous aurez plaisir à lire **La fermeture** (Ed. Robert Laffont). Partant d'une date fatidique, le 13 avril 1946, qui marqua la fin des maisons closes en France, Boudard promène le lecteur derrière les fenêtres rouges de ces repaires du libertinage. Sujet passionnant truffé de savoureuses anecdotes, cette incartade rétrospective et documentée dans le monde du stupre des lupanars, tranche malgré tout avec l'oeuvre romanesque de Boudard. Si vous en êtes à votre initiation avec Boudard, il vaut peut-être mieux commencer avec **Cinoche** (en Folio) publié il y a quelques années, qui reste selon nous, la meilleure prestation de ce malfrat recyclé dans la littérature. Ne pas confondre avec Lucien Bodard...

Enfin, plat de résistance: **Les heureux jours de Monsieur Ghichka** d'Alain Gerber (Ed. Robert Laffont). Passionnés de lettres, retenez ce nom: Alain Gerber. À n'en pas douter, vous avez là un des dix plus grands romanciers de langue française que le siècle nous a donné. Après **Une rumeur d'éléphant** et ses belles et tristes nouvelles **Les Jours de vin et de roses**, Gerber réussit avec l'affaire Ghichka le tour de force de nous présenter sous les allures les plus drôles, les choses les plus graves et les plus sensibles.

Le personnage central, Karl, un singe aux inimitables dons d'imitateur, amène le lecteur à se réfléchir dans une glace sans teint. Je vous livre deux ou trois phrases, presque au hasard:

«Il va me révéler le secret de l'amour; comment il faut s'y prendre pour que l'amour ne cause de tort à personne, ne mette personne en danger, n'oblige personne à partir sur les routes, le coeur en lambeaux, au milieu de la nuit...» (p. 191).

«C'était une chose d'être tenu à distance par sa main adorée; une autre de connaître un exil si extrême qu'il ne fallait même plus espérer l'entrevoir — ou du moins quelque jeune fille avec laquelle on put raisonnablement la confondre...» (p. 149).

Après avoir rencontré son double, Monsieur Ghichka se lie d'amitié avec Karl, le singe qui deviendra son fidèle complice. En toute situation, Karl réussit par ses pantomimes à nous montrer le singe qui sommeille en nous et Gerber, sous des allures Alleniennes, nous entraîne dans d'heureuses heures de lecture.

Si vous n'avez prévu qu'un seul titre à votre programme de lecture estival, que ce soit celui-ci. En hâlant, vous irez aussi droit à l'essentiel... ■

VIDÉO

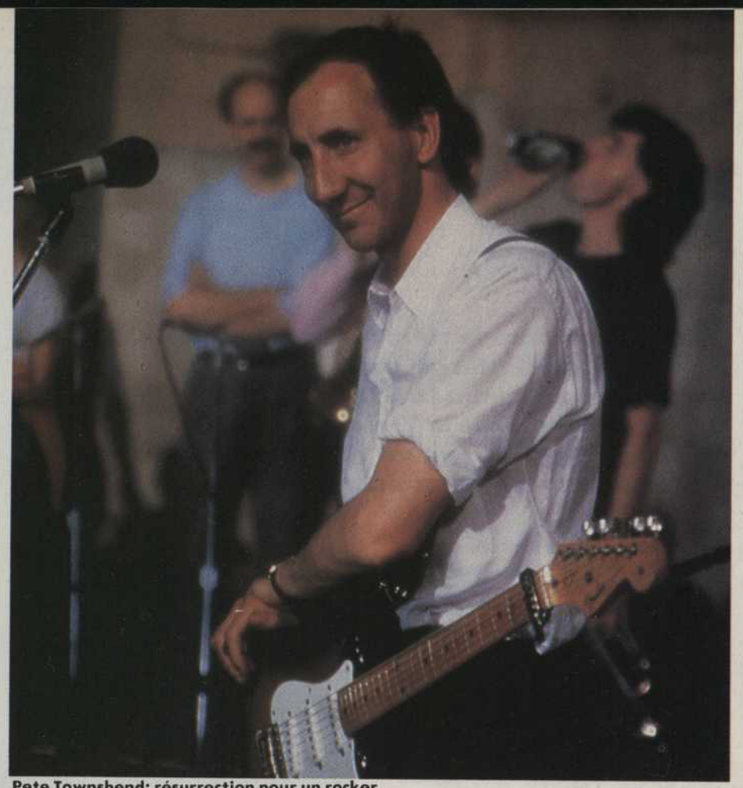
PAR ALAIN DENIS ET
LANCELOT L'ÉPICIER

■ **Vidéo, quand tu nous tiens!** En Asie, la multinationale Sanyo met sur le marché de nouvelles télévisions à énergie solaire. L'écran mesure 13 pouces et les cellules de l'appareil peuvent générer jusqu'à 50 watts par journée ensoleillée. C'est fou, un jour vous l'aurez sur votre plage. Elle vous aura coûté entre 500$ et 1 000$... En l'an 2000, selon les experts de la firme newyorkaise Jordan, Case, Taylor & McGrath, 60% des téléspectateurs propriétaires de magnétoscopes auront éliminé la publicité de leur vie. Vous pouvez dire merci à l'avance rapide... **Parrot Video** est le titre d'une nouvelle cassette longue durée pour enseigner à votre perroquet comment se présenter et comment animer vos grandes soirées de gala. Le ruban montre un perroquet-professeur radotant la même phrase pendant près de trente minutes. On vous suggère de placer le téléviseur à cinq centimètres de la cage de votre parleur-à-plumes et de pousser le volume à bout. Les résultats sont surprenants. Vous et votre psittac serez heureux et comblés... Hé, les jeunes! Branchez-vous sur **Heavy Metalcise**. Une nouveauté hard pour vous raffermir les cuisses et tout ce que vous avez de mou ou de gras. Du danse exercice vidéo sur les rythmes speed des héros Ozzy et autres rockers musclés. Complètement *rushant*!

■ **Musique Plus,** c'est vrai aussi. Pierre Marchand, directeur de la programmation, annonce un party monstre au Spectrum de Montréal le 1er septembre pour souligner l'ouverture officielle du premier réseau de vidéoclips québécois francophone. L'événement sera diffusé à travers tout le pays de 20 heures à minuit et dès le lendemain, Musique Plus débute sa programmation régulière. En plus des clips bien sûr, dont près de 20% seront francophones, des émissions spécialisées seront présentées tous les jours dès 21 heures. Lundi, une heure mollo consacrée au style M.O.R. Mardi, un retour dans le temps et des clips rétros. Mercredi, place aux nouveautés. Jeudi, le heavy métal envahit les ondes et ça gratte fort sur l'écran. Vendredi, un décompte des meilleurs clips de la semaine, présenté exceptionnellement à 20 heures. Samedi, les demandes spéciales, suivies dès 22 heures d'un concert en direct. Et dimanche, soixante minutes mettant en vedette les artistes les plus prometteurs de la relève québécoise. Enfin, notons que toutes les entrevues réalisées avec des artistes anglophones sur Musique Plus seront sous-titrées.

Jennifer Beals et Michael Nouri (*Flashdance*)

Journey: un look incertain.



Pete Townshend: résurrection pour un rocker.

■ **MTV.** Les Garland, vice-président exécutif de la programmation, est catégorique. Selon lui, la vidéo est une forme d'art qui évolue constamment. Son avenir est illimité. Depuis trois ans, ajoute-t-il, la diffusion de vidéoclips a fait grimper les ventes de disques en Amérique de 500 millions de dollars et ceux qui en ont le plus profité ont été des groupes comme INXS, The Pet Shop Boys, The Hooters et Mr. Mister. Concernant le refus de Journey de tourner des clips pour leur microsillon Raised On Radio, Garland conclut que s'il était incertain du look d'une formation qu'il dirige, il opterait pour un vidéo créatif sans avoir recours aux musiciens. Voilà.

■ **Pete Townshend's Deep End.** Le retour de l'année d'un des plus importants rockers. Les Who sont morts et c'est tant mieux. Pete Townshend ressuscite sur vidéo, en direct de Brixton, en Angleterre. Dix-huit chansons qui remuent consciences et derrières, dont *Face The Face, Give Blood, Secondhand Love* et *Won't Get Fooled Again*. En boni, la guitare fluide de David Gilmour.

■ **Focus 87.** Nouvelle combine de la part de Martin Ouellette, le père de Perfo 30, Guy Lapointe et Josée Marleau. Une triple compétition organisée pour botter le cul de la relève: designers de mode, réalisateurs vidéo et musiciens rock. Les trois gagnants toutes catégories seront connus le 6 décembre prochain lors d'un concert géant au Spectrum de Montréal. Ils participeront ensuite à la réalisation commune d'un *vidéofashion* dont le tournage s'effectuera dans dix villes canadiennes, en débutant par Vancouver, de la fin mai à la mi-juin. Pour être éligibles: les designers de mode doivent faire parvenir dix dessins également répartis entre hommes et femmes d'une «garde robe de star de la scène musicale»; les réalisateurs vidéo doivent expédier une copie VHS ou Beta originale d'un clip principalement musical; les musiciens, eux, doivent faire parvenir une bande démo de trois chansons. Pour s'inscrire: les demandes doivent être reçues avant le 1er octobre, à Focus 87, 3625 St-Laurent, Montréal, H2X 2V5, et accompagnées d'un chèque de 10$ pour couvrir les frais d'inscription. Pour plus de renseignements, composer le (514) 849-0079. Le porte-parole officiel de Focus 87 est Lucien Francoeur, le vrai. ■

■ Réjouissez-vous, nouveaux propriétaires de magnétoscopes 8mm, Kodak et Sony pensent à vous. À surveiller au cours de l'été la parution d'une soixantaine de films, version 8mm. Et pas des bidons! Parmi les plus connus: *Kiss Of The Spider Woman, Blade Runner, Witness, Beverly Hills Cop, Star Trek III, Flashdance, Harold and Maude, Footloose, Trading Places* et *The Cotton Club*. Et si vous êtes chanceux, au moment où vous lirez ces lignes, d'autres manufacturiers auront emboîté le pas afin de gaver votre nouvelle vidéothèque.

STÉPHANE FOURNIER

Michael Hutchence (INXS): «Sans mon vidéo, bien peu de gens me reconnaissent».

TOUTE UNE SAISON EN CANNES

PAR MARIE-FRANCE BAZZO

Coup d'oeil dans le rétroviseur. Cannes. Sa plage, son festival, ses starlettes, sa vue imprenable sur la Lybie et son Marché du Film... La 39ème édition du festival de Cannes s'est terminée le 19 mai dernier. Regard en avant: c'est à la fin de l'été que ses vagues cinématographiques viendront baigner les écrans montréalais.

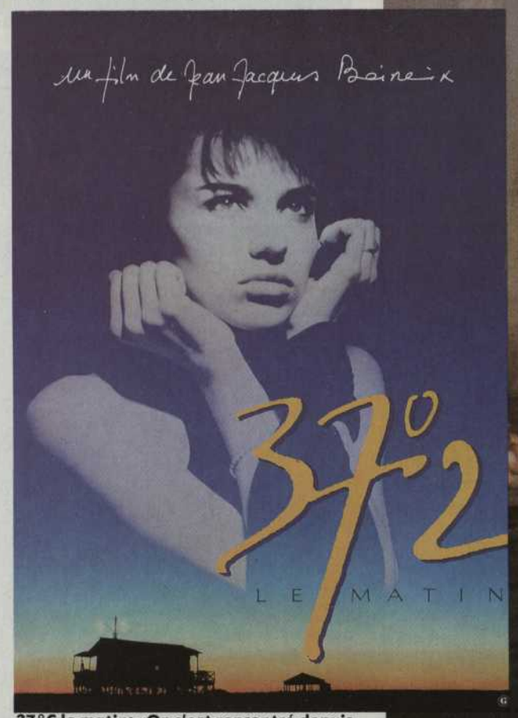
Si en effet pour plusieurs, Cannes est synonyme de conférences de presse et de jet-set doré sur la Croisette, pour les distributeurs de films il s'agit d'un lieu à mi-chemin entre le supermarché de la production cinématographique aux vitrines alléchantes, et le Bar du Commerce, où on finalise des accords sur les productions à venir. Québec Rock a rencontré trois des plus grands distributeurs montréalais à leur retour de Cannes afin de connaître quelles sont les surprises qu'ils nous réservent cette saison. Bien sûr, cet aperçu n'est pas exhaustif; quelques distributeurs préférant cacher leurs prises tant que les accords ne sont pas définitivement signés. Les films américains, eux, nous arriveront directement par la voie des *Majors.*

D'UN FESTIVAL À L'AUTRE

On s'imagine déjà trouver les gros succès de Cannes à l'affiche du Festival des Films du Monde de Montréal, le cadet; le FFM constituant une vitrine intéressante pour certains films. C'est ainsi qu'on y verra probablement, directement de la cuvée Cannes 86, un des films de la Compétition dont tout le monde disait qu'il aurait dû remporter la Palme d'Or, mais qui dut se contenter (!) du Prix du Jury: *Thérèse*, d'Alain Cavalier, qui raconte l'entrée de Thérèse de Lisieux au Carmel de manière subtile et inattendue. Avec Sydney Pollack à la tête du jury, ça prenait quelque chose de plus flamboyant et commercial pour gagner... On verra également ce que Margarete Von Trotta a réussi à faire, elle, avec la vie de *Rosa Luxembourg*, révolutionnaire allemande, film pour lequel Barbara Sukowa a remporté ex-aequo le prix d'interprétation féminine.

86 fut l'année des amours scandaleuses au cinéma. Nous goûterons au stupre et à la luxure ici aussi: amours homme/porte-clé avec *I love you*, du sulfureux Maarco Ferrerri, où Christophe Lambert fraye avec un gadget en plastique; amours homme/homme dans *Tenue de soirée*, de Bertrand Blier, avec Depardieu et Michel Blanc travestis et Miou-Miou qui demeure la plus femme des trois; femme/singe dans *Max mon amour*, du japonais Nagisha Oshima, où Charlotte Rampling se commet avec un singe (sortie: octobre).

En ligne directe de Cannes, mentionnons également *37°2 le matin* de J-J Beineix, *Le diable au corps* de Marco Bellochio, avec la terriblement sensuelle Maruschka Detmers; allez coucher les enfants! *Opera de Malhandro* de Ruy Guerra; *L'île au trésor*, de ce visionnaire surréaliste et vaguement atteint qu'est Raoul Ruiz, avec le comeback d'Anna Karina; *Les hommes*, un film allemand de Doris Donnie, paraît-il décapant, sur les rapports hommes/femmes; et Last but not least *Le déclin de l'empire américain* du Québécois Denys Arcand, qui a fait s'exclamer à la presse française «L'Amérique a du cul», et qui s'est mérité le prix de la Presse Internationale.



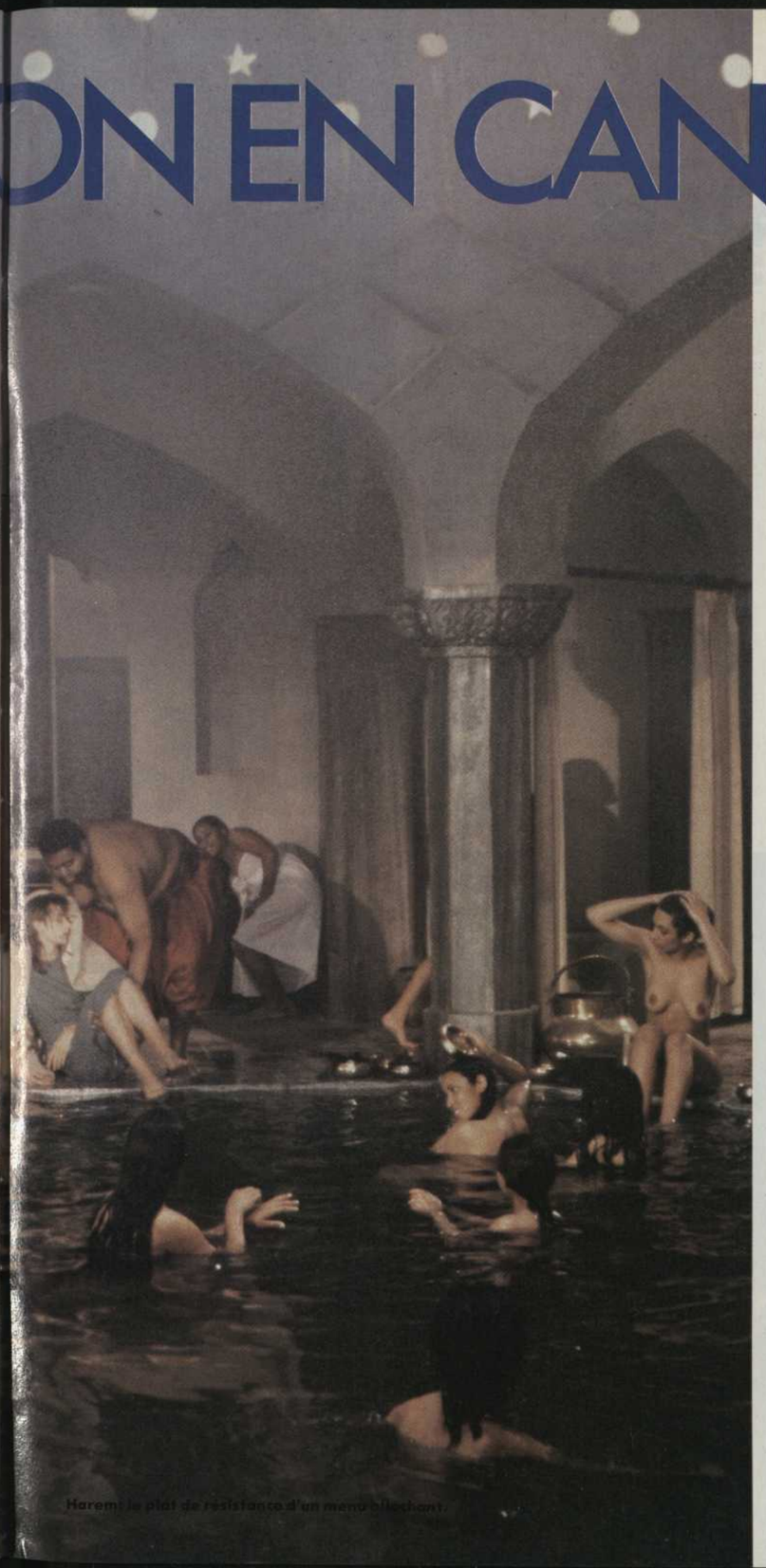
37°C le matin: «On s'est rencontré depuis une semaine, on baise toutes les nuits, ils ont annoncé des orages pour ce soir...»

Parmi les films têtes d'affiche du festival de Cannes qu'on espère voir bientôt sans savoir s'ils ont trouvé un distributeur, spéculons sur *Sacrifice* de Andrei Tarkovski, Grand Prix Spécial du Jury: *Un homme et une femme: 20 ans déjà* de Claude «Chabadabada» Lelouch; *The Mission*, Palme d'Or, de Roland Joffe; le grandiloquent *Pirates* de Polanski; *Down by Law* du très «East Village existentialism» Jim Jarmush, avec Tom Waits et John Lurie.

Et parmi ce que les distributeurs rapportent dans leurs bagages, citons, en vrac, films et projets mêlés: chez Didier Farré: *Harem*, avec Nastassja Kinski et Ben Kingsley; *Black Mic Mac*, avec Jacques Villeret; une comédie: *Mélo*, le plus récent Resnais, avec Fanny Ardant; *La puritaine*, de Jacques Doillon, avec Sandrine Bonnaire et Michel Piccoli; des accords pour *Maladie d'amour*, le prochain Téchiné avec Isabelle Adjani; pour les *Les possédés*, que Wajda tournerait avec Depardieu et Polanski; et pour *Rocky X*, par Godard avec Vileret. Exit Stallone!

Chez Viva Films, le menu est aussi alléchant: le dernier Rohmer, *Le rayon vert; L'inspecteur Lavardin*, le plus récent Chabrol avec Jean Poiret; un film de Luigi Comencini, *La Storia*, tiré du best-seller d'Elsa Morante, avec Claudia Cardinale; *Le paltoquet*, de Michel Deville, avec Fanny Ardant, Jeanne Moreau, Michel Piccoli; et le prochain Alain Tanner, *La vallée fantôme*, avec Jean-Louis Trintignant. Chez René Malo, on mise sur la relève: de Leos Carax *(Boy Meets Girl)* on aura *Mauvais sang;* de Juliette Isserman, étoile montante de la réalisation, *L'amant magnifique;* le nouveau film de Virginie Thevenet *(La nuit porte-jarretelle)*, qui hésite entre deux titres: *Feux d'artifices* ou *Grand écart.* On se garde en réserve un Ken Russel: *Bâton Rouge*, et les débuts de Michel Jonasz au cinéma dans *Testament d'un poète Juif assassiné.*

Au fait, combien y-a-t-il de jours dans l'année? Au rythme de deux films par jour, ça fait bien 600 films à voir... ■



Harem: le plat de résistance d'un menu alléchant.

PARIS·MINUIT
CARTE POSTALE

PAR MARIE-FRANCE BAZZO

Et si on se concoctait un petit cocktail d'été: un couple de voyous sympathiques, des monuments, Paris la nuit, un gentil thriller?

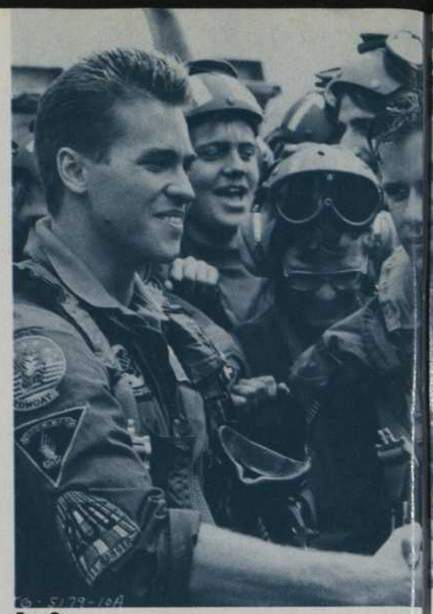
Tous les ingrédients sont là pour vous rafraîchir, mais sans véritablement enivrer. Le film s'appelle *Paris-Minuit* et le réalisateur Frédéric Andreï. Ce nom vous dit quelque chose? C'était lui, le postier à mobylette de *Diva* qui se laissait emporter dans une histoire folle. Il vient donc de réaliser son premier long-métrage avec peu de moyens et beaucoup d'idées.

Andreï est assez astucieux pour nous éviter les éternels clichés d'amours contrariés sur fond de monde haineux, et assez habile pour admettre la modestie de ses moyens. Au grand étalage de poursuites enlevées ou de décors coûteux, il a préféré les extérieurs de nuit, et Paris, la nuit, c'est pas vilain. Il a surtout construit un scénario très ingénieux. Suite à un hold-up qui tourne mal, deux jeunes, Marie et Serge, parviennent à s'en tirer mais seront traqués par les flics toute la nuit. Ils réussiront toutefois à inverser les règles du jeu et à transformer une hypothétique et banale poursuite en véritable jeu de pistes avec flèches et indices qu'ils sèment de monument en monument sous forme de cartes postales.

Bien sûr, le syndrome du premier film opère. Le spectateur se prend à débusquer les références, les emprunts cinématographiques. Une photographie à la Jean-Jacques Beineix, avec des grands espaces urbains vides et bleutés, un personnage de commissaire à la Chabrol, une héroïne parfois maso (Isabelle Texier) que n'aurait pas détesté Liliana Cavanni. Frédéric Andreï court trop de lièvres à la fois: il réalise *Paris-Minuit* et s'est accordé le premier rôle masculin. Et l'acteur n'écoute pas toujours le metteur en scène.

Voilà un film agréable, un peu naïf, qui tient bien la route, avec des climats très «nouveaux romantisme 80», mais qui ne vous fera pas tomber de votre siège. ■

Isabelle Texier *(Paris-Minuit)*: la maso... ou l'amazone?



Top Gun.

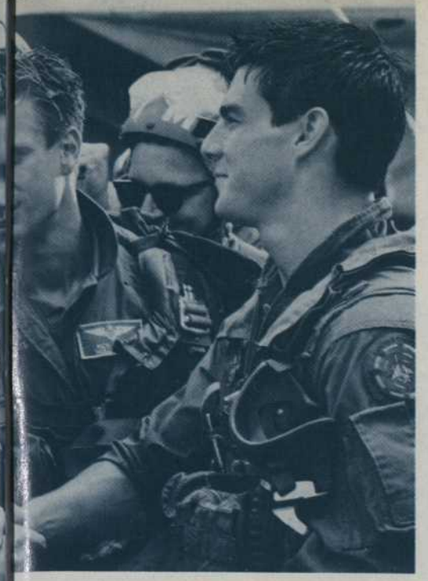
TOP GUN
G.I. JOE EN AVION

PAR MARIE-FRANCE BAZZO

La détermination se lit sur le visage de Maverick. Ce canard dans un nid de cygnes doit prouver qu'il est le meilleur. Vroum vroum. Pleins gaz. Accélération. Tac tac tac tac tac. Crash! Un MIG-27 de moins chez l'ennemi!

Top Gun est la coqueluche de l'été: un film musclé et high-tech. Maverick a été admis un peu par défaut dans ce saint des saints, les «Top Guns». Lui qui respire l'ambition par tous les pores de sa peau devra s'imposer à coup de combats aériens pour prouver que malgré son agressivité maladive en vol, il est le meilleur...

L'idée de tourner sur ce monde fermé que constitue l'école de formation des pilotes du corps d'élite de la US Navy était excellente. Ces Top Gun, la crème des pilotes, sont des jeunes gens aux nerfs d'acier, brillants, athlétiques, aux réflexes implacables. Le spectateur alléché se dit: «Chic, des surhommes à l'entraînement: action, performance et interrogations sur le sens du devoir». Vrai, sauf pour le dernier point. Oubliez *The Right Stuff*, qui relatait les débuts de la conquête américaine de l'espace tout en questionnant la finalité de l'entreprise. *Top Gun* n'interroge pas. *Top Gun* plane, vole, mitraille, fait du bruit, des exploits, des loopings, des vrilles. On y rivalise d'ambition et de talent, mais on ne parle surtout pas de la finalité de la chose. On entraîne les pilotes pendant les 3/4 du film; on illustre leur camaraderie, leur rivalité, leurs amours: Maverick (Tom Cruise, de *Legend* et *Risky Business*), qui n'a peur de rien, ira même jusqu'à faire du plat à une de ses prof, Charlie (Kelly McGillis), ce qui les mènera directement au lit, alors que le film connaîtra une parenthèse *9½ Weeks* (entendre: on suppose des scènes d'amour torrides et on voit de la brume bleutée). Pendant la dernière partie de *Top Gun*, on dépêche une escadrille de héros dans l'Océan Indien, où des ennemis aux casques noirs frappés d'une étoile rouge menacent de leurs MIG-27. Prouesses techniques de la part des pilotes... et du réalisateur Tony Scott, le frère de l'autre: montage saccadé, plans qui défient la gravité, visages extrêmement cadrés. Il plonge le spectateur tellement au coeur de l'action que celui-ci finit par oublier que l'Océan Indien n'appartient pas aux USA, que l'ennemi est précis et désincarné à la fois, bref, qu'on est en train de se battre uniquement pour la beauté des plans et des machines, pour justifier l'action et une finale paroxystique. Malgré d'indiscutables qualités d'acteurs, une réalisation efficace et une photographie époustouflante, *Top Gun* restera en travers de la gorge de ceux qui se rappellent que la Lybie, c'était il y a quelques semaines... ■



POLTERGEIST II: THE OTHER SIDE
ESPRIT DE BANLIEUE

PAR MARIE-FRANCE BAZZO

Trois ans se sont écoulés depuis que le pavillon de banlieue des Freeling a été dévasté par une tempête parapsychologique. Et un jour, Carol-Ann reçoit un étrange coup de fil sur son téléphone-jouet. *They're baaaack!!!!*

La distance n'a plus d'importance. Telle semble être la logique profonde de *Poltergeist II*. Si vous êtes damnés, n'essayez pas d'échapper à votre destin, le karma des banlieusards vous poursuivra de bungalow en split-level... Souvenez-vous du premier *Poltergeist*. La construction dramatique, les effets spéciaux et surtout la brillante idée de faire sortir des forces paranormales du téléviseur d'une famille américaine moyenne, tous les éléments étaient réunis pour faire un film qui fonctionne et qui se tienne à mi-chemin entre le thriller et l'épouvante. Quant à la production, elle était signée Spielberg. C'est vous dire la qualité...

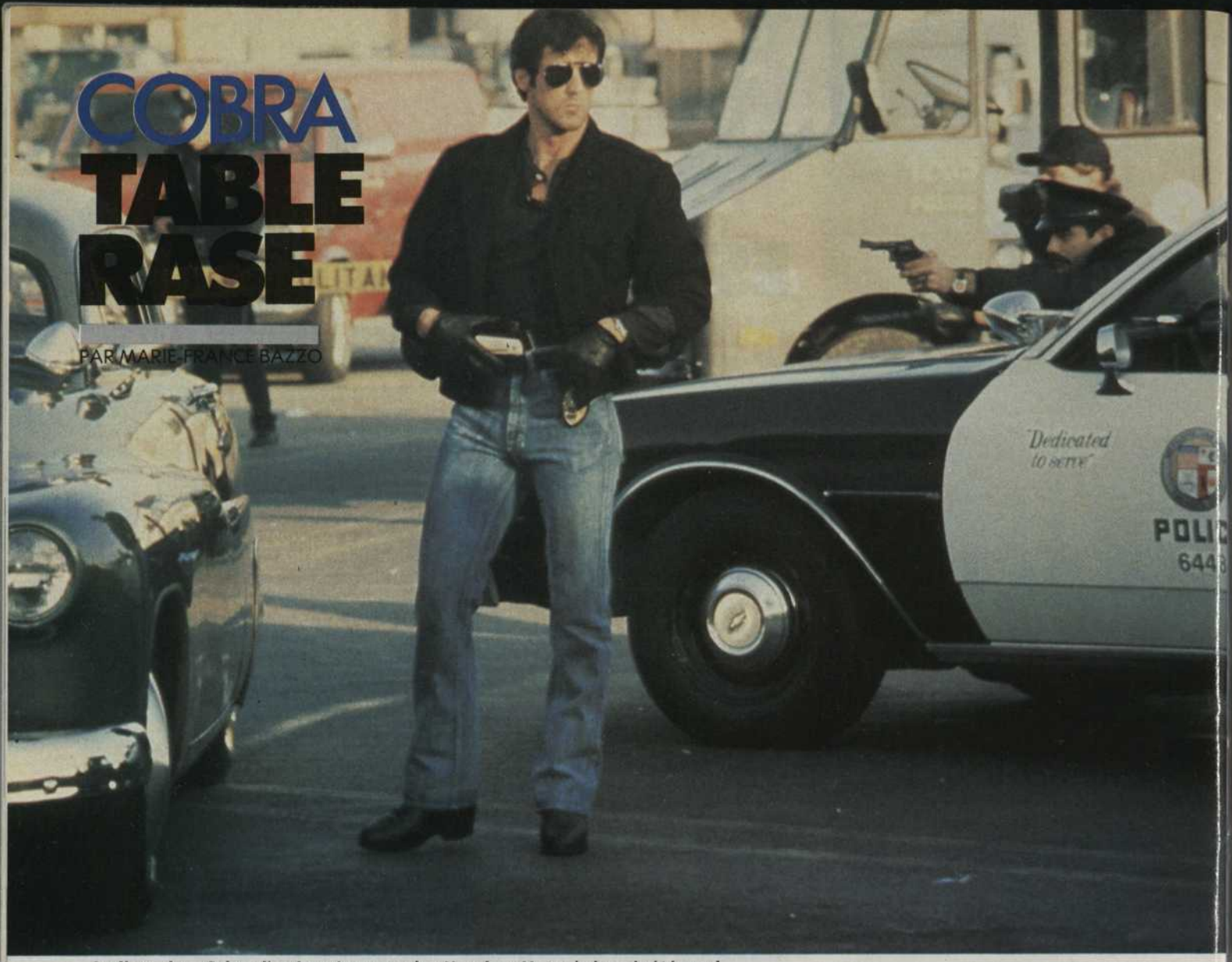
Dans le cas du «sequel», l'inspiration fait défaut. Il faut au public gavé d'effets spéciaux autre chose que des spectres évoquant vaguement ceux de *Ghostbusters* pour le faire frémir, seraient-ils signés Richard Elmund, le petit génie du genre. Il faut surtout un scénario en béton, inébranlable. Dans *Poltergeist I*, les spectres se déchaînaient parce que des banlieusards s'installaient sur leur sépulture. Une fois que la famille Freeling leur a abandonné le terrain, on comprend mal que le scénariste fasse s'acharner les esprits à ce point. Décidément, l'esprit de banlieue ne revient pas aux spectres, pas plus que les petites familles gentillettes-z-et-unies et les jardins proprets. *Poltergeist* serait-il un réquisitoire contre tous les Brossards d'Amérique du Nord?

Si la réalisation de Brian Gibson se contente de mimer sans énergie les règles du genre, le jeu des acteurs, lui, vaut le déplacement. Le couple Freeling est incarné par JoBeth Williams et Craig T. Nelson, époustouflants de brio, tout comme dans le premier *Poltergeist*. Zelda Rubinstein, la naine médium, est de retour, en plus d'un étrange pasteur satanique (Julian Beck) et d'un brave indien Chaman (Will Sampson). *Poltergeist II* a tout simplement perdu l'esprit qui animait l'original. Normal: la banlieue amollit les fantômes... ■

«Coucou... C'est encore nous!»

COBRA TABLE RASE

PAR MARIE-FRANCE BAZZO



Stallone dans Cobra: l'action récurante de «Monsieur Net» n'a jamais été aussi efficace... Haro sur la vermine!

De la crétinerie à la lobotomie totale, il n'y a que trois pas: Rocky, Rambo, Cobra...

Décidément, le cinéma américain en dit long sur la société qui l'engendre. On dirait que plus le temps passe, plus les personnages incarnés par Sylvester Stallone deviennent énormes et abstraits, grossiers et violents. Rambo traduisait le malaise revanchard des anciens combattants du Viet-Nam, Rocky tape sur tout ce qui bouge, surtout si c'est rouge. Ces deux figures, des armées à elles seules, font ressurgir les valeurs patriotiques américaines, en cette fin de siècle où le melting pot a des ratages et où l'ennemi est partout, de toutes les races et de toutes les couleurs. Avec Rocky, Rambo, et maintenant Cobra, c'est le descendant d'immigrants, qui s'est fait par lui-même, qui prend à son compte en solitaire les malaises qui assaillent la nation. Les ethnies sortent de leurs ghettos pour mieux racheter leur look pas très Wasp. Quand Regan clâme bien haut que ça lui aurait pris un Rambo à envoyer à Khadafi, le personnage fictif devient un symbole national. Ici, avec Cobra, la métaphore du Mal qui ronge la société américaine est complète. Après l'ennemi aux frontières, voici l'ennemi intérieur; sournois, caché, qui frappe en série, gratuitement et de manière organisée.

Le maniaque, supporté par une organisation secrète à tendance cryptomystico-ésotérique, attaque les jeunes femmes. La police de L.A., complètement débordée par les événements, confie l'enquête à Cobra, un policier aux méthodes peu orthodoxes, dont les arguments vont de la mitraillette à la grenade. Il succombera au charme d'un jeune mannequin (Brigitte Neilsen) persécuté par la secte parce que témoin d'un des assassinats. On constate le raffinement des manières de Cobra, qui défonce régulièrement une auto en stationnant devant chez lui. On le voit à l'oeuvre, décapitant à lui seul un escadron de motocyclistes sanguinaires.

Le film, d'une violence inouïe, n'invente rien au niveau visuel. Sa réalisation a été confiée au tâcheron hollywoodien George Cosmatos, qui avait signé *Rambo: First blood Part II*, et qui s'avère ici trèrs marqué par les films de ses contemporains, de Hitchcock (*The Birds*) en passant par *The Temple of Doom* et surtout *Dirty Harry* où Clint Eastwood interprétait un personnage similaire à celui de Cobra.

Le scénario (hé oui) est signé Stallone (oui oui)... Comprenons-nous bien. Ce n'est pas que ce thriller soit absolument mal mené. Cobra est certainement «le Stallone» le plus pernicieux de la série: sous prétexte de défendre la veuve et le mannequin, on nous sert une apologie de la loi et l'ordre. Il y aura peut-être un Cobra II ou 27, mais certainement plus d'autres personnages Stallone. Il n'y a plus d'ennemis en Amérique après que le trio Rocky-Rambo-Cobra soit passé. ■

DES CLIPS AUX CLAPS

PAR MARIE-FRANCE BAZZO

La question à l'ordre du jour est: une rock-star qui fait du cinéma devient-elle nécessairement un artiste multi-disciplinaire, ou, au contraire divise-t-elle par deux son potentiel médiatique en tapant deux fois plus sur nos nerfs?

Caricature, soit. Mais toujours est-il que depuis environ cinq ans, un curieux phénomène atteint les stars de la chanson: elles veulent toutes faire du cinéma. Le grand écran est-il cette deuxième voie rédemptrice qui, par sa grâce et son aura de magie, apporterait une dimension de plus à la rock-star? Le cinéma, lieu de fantasme, de l'imaginaire et du magnifié, comme antidote au rock, dont la légende s'abreuve aux mamelles de la violence et du prosaïsme.

À l'âge du clip, qu'est-ce qui fait donc courir les stars de la scène vers le grand écran? Le cinéma a joué un rôle déterminant dans l'acceptation du rock'n roll dans la culture populaire. En 1955, la bande sonore de *Blackboard Jungle*, de Richard Brooks, reprenait *Rock Around The Clock*, de Bill Haley. Ce film sur le système d'éducation et le fossé des générations contenait une scène révélatrice où des élèves brûlaient la collection de disques de jazz de leur professeur. Puis les Fab Four de Liverpool et les Who montrent la voie dans les années 60 et 70. De là à ce que les vedettes du rock se produisent à l'écran, il n'y avait qu'un pas. La véritable invasion a lieu fin 70, début 80. Trois dates importantes: 1977, sortie de *Saturday Night Fever*; 1981, naissance de MTV, chaîne des clips américaine: 1983, *Flashdance*. À travers deux films musicaux disco et l'ouverture du robinet à clips, c'est toute une culture qui va s'affirmer de plus en plus par l'image et la musique conjuguées. L'esthétique clip va influencer le cinéma des eighties: montage rapide, effets spéciaux, primat de la forme sur le fond. Beaucoup de réalisateurs de clips vont d'ailleurs passer au cinéma: Russel Mulcahy (Highlander), Julian Temple (Absolute Beginners). Mais beaucoup de rockers aussi: Sting dans *Brimstone, Dune, Plenty*, David Bowie, de *Just a gigolo* à *Merry Christmas Mr Lawrence* avec Ryuichi Sakamoto, son alter ego japonais. Le beau Bowie sera également de la distribution de *Labyrynt* de Jim «Muppet» Henson, et il tiendra la main de Miss Sade pour les débuts de la jeune fille dans *Absolute Beginners*. La liste s'allonge: Madonna, qui promenait sa pacotille dans *Desperately Seeking Susan*, reviendra hanter en août l'imaginaire des adolescentes avec *Shangaï Surprise*, avec son Sean Penn de mari, qu'elle viendrait d'ailleurs de répudier (le mari, pas le film); Grace Jones se commet dans *Conan II, A View to a Kill*; Tina Turner dans *Mad Max III*.

Prince a fait délirer les adolescents l'an dernier avec son *Purple Rain*; il récidive cet été avec *Under the Cherry Moon*. Chaleurs assurées. Entretemps, il donne des idées à ses petites amies chanteuses, Appolonia et Vanity, qui se recyclent dans le cinéma avec un succès moyen (*Never Too Young to Die* pour Vanity, avec Gene «Kiss» Simons).

Côté français, Alain Souchon, Michel Jonasz, Lio, Tom Novembre, Eddie Mitchell (sans ses Chaussettes Noires), s'abandonnent à la caméra. Même Serge Gainsbourg qui, lui, est carrément passé derrière la caméra en tournant *Je t'aime moi non plus* et *Équateur*.

Et ce n'est pas tout; il y a les ratages: Mick Jagger, abandonnant le tournage de Fitzcarraldo, par Werner Herzog, les indécisions: Michael Jackson associera-t-il son nom à Walt Disney?, les promesses; Keith Richards aux côtés de Jack Nicholson, dans le prochain film d'Hector *Le Baiser de la femme Araignée*, Babenco, *Iron Weed*.

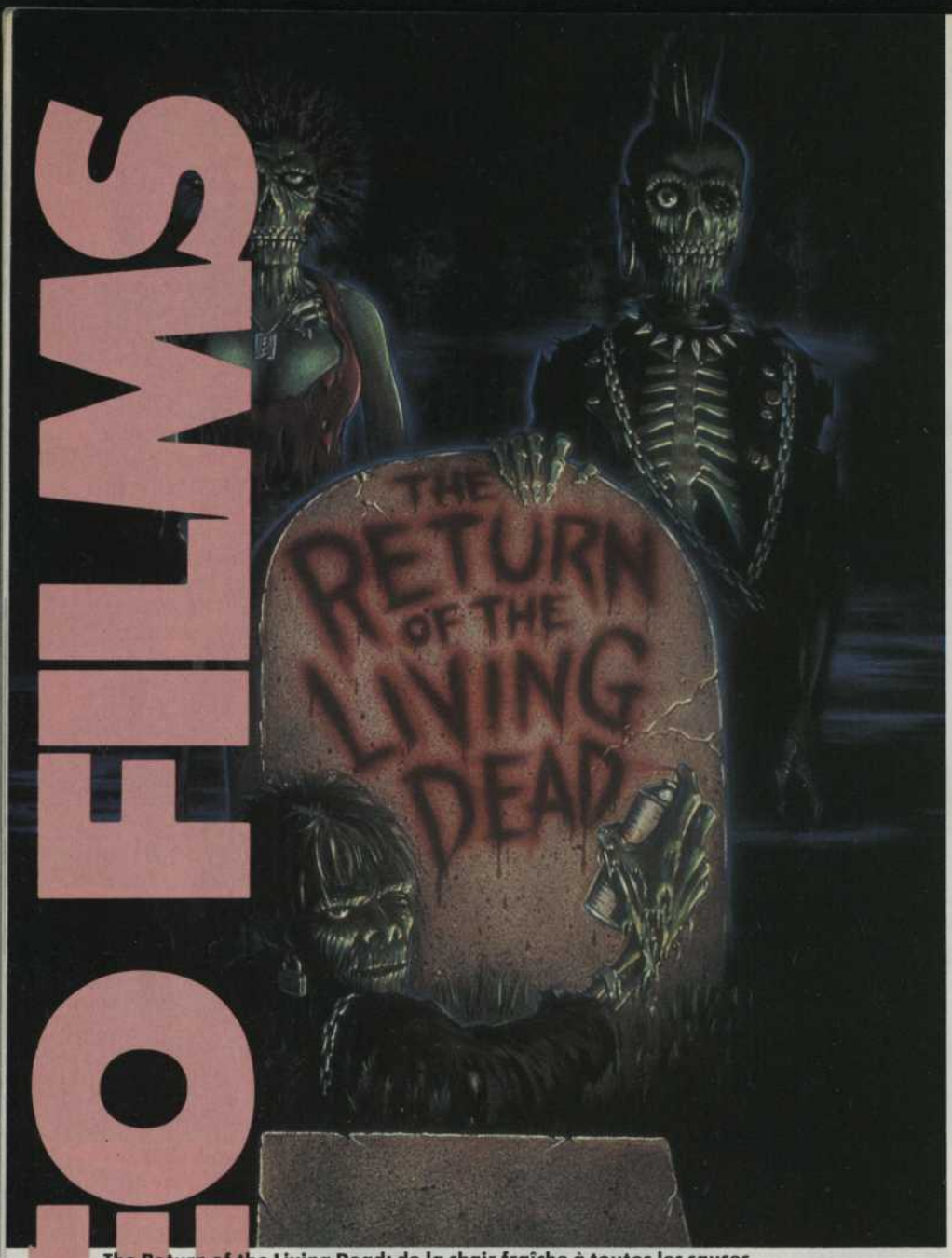
La présence d'une rock star devient désormais un élément déterminant dans la réussite commerciale d'un film. Quand on sait que l'âge du public de cinéma se situe entre 15 et 24 ans, l'équation cinéma/rock se résout d'elle-même. Les chanteurs apportent leur capital de prestige — et leurs fans — dans leurs bagages. En retour, les vedettes de cinéma rentabilisent le filon de leurs succès à l'écran en endisquant à leur tour. À l'ère du clip, les talents se confondent. Gainsbourg, fine mouche, avait saisi l'astuce en faisant chanter Jane Birkin, brigitte Bardot, Isabelle Adjani, Anna Karina. Récemment, Sophie Marceau s'est découvert un filet de voix pour endisquer, entre deux crises de nerfs. Depardieu pousse son petit couplet, le ténébreux Richard Berry y va de son rock cook, même Eddie Murphy s'est senti pousser des cordes vocales...

Mais sommes-nous déjà passés au 2ème degré de la vague? Deux films récents mettent en scène le rock de manière plus sociale ou critique: le film danois *Rocking Silver* et *Régime sans pain*, de Raoul Ruiz, faux vidéo-clip d'une heure et demie, satire féroce et surréaliste de l'aseptisation du rock. Quant au 3ème degré, il nous est promis par J-L Godard, qui prépare un film avec les délirants Rita Mitsouko... ■

Sting *(Plenty)*

Johnny Hallyday, rocker national français, au mieux bête de scène et au pire valeur sûre des juke-box de province, a récemment fait l'acteur avec deux metteurs en scène des plus prestigieux, à cent lieues de sa personnalité: Godard avec *Détective* , et Costa-Gavras dans *Conseil de famille*. Cela sans parler d'un

VIDÉO FILMS



The Return of the Living Dead: de la chair fraîche à toutes les sauces.

PAR ALAIN DENIS ET LANCELOT L'ÉPICIER

■ **The Return Of The Living Dead.** Encore une histoire qui en suit une autre. Si vous avez survécu au classique *Night Of The Living Dead*, réussirez-vous à passer au travers de ce film? Horrible, terrible, mais amusant comme peu du genre le sont. Pour les profanes, disons que les zombies sont affamés et qu'ils recherchent désespérément de la chair fraîche. Dans la catégorie hors d'oeuvre cinématographique, c'est du tout cuit!

■ **Vampire...** Vous avez dit vampire? Version française de *Fright Night*. Les puristes ont bien ri. Mais... il y a parfois de très bonnes raisons d'avoir peur du noir. La publicité dit: «Si vous aimez avoir peur, ce sera la nuit de votre vie.» Alors, allez-y, faites-vous peur! Vous pourrez toujours recommencer. Une satire... heureusement!

■ **La promise.** Deux des plus grandes idoles des années quatre-vingt réunies. Sting et Jennifer Beals. Une histoire de création ou de procréation électrique. Au centre de tout: le baron Frankenstein, épris de la douce et divine Éva, celle-là même qu'il a offerte au vilain monstre Viktor. Un jour, en rentrant du cirque, l'abominable Viktor s'écrie: «J'en ai assez d'être cocu!» Le violent affrontement était inévitable...

■ **After Hours.** Destination: *Yuppie Kingdom*, NYC. Une réalisation du maître Martin Scorsese tout à fait réussie. Elle lui a d'ailleurs valu le prix de la meilleure mise en scène lors du plus récent Festival de Cannes. En vedette: Griffin Dunne, Rosanna Arquette, Teri Garr et Cheech & Chong, bien à l'aise dans leurs rôles de gros ahuris hirsutes.

■ **Révolution.** Trois grands comédiens, une grande histoire. Al Pacino, Donald Sutherland et Nastassia Kinski. 1776, les débuts de la nation américaine, un homme, son combat pour son pays. La critique a été trop loin. **Révolution** mérite d'être vu.

■ **Les moissons de la colère.** Un film attendu ce mois-ci. Un film qui ne décevra personne. Version française de *Country*, il nous présente le couple le plus vrai du cinéma aujourd'hui: Jessica Lange et Sam Shepard. En quête de leur liberté, il combattront côté à côte pour sauver leur amour et leur honneur.

■ **White Nights.** La chanson titre est signée Lionel Richie et lui a valu un Oscar au printemps dernier. Baryshnikov et Hines, eux, n'ont peut-être rien remporté, mais qu'importe. Ils sont saisissants, bons et presque beaux. De vrais danseurs... prêts à risquer leur vie pour leur liberté. Excellent pour les lundis soirs paisibles.

■ **The Jewel Of The Nile.** Suite prévisible de *Romancing The Stone*. Les vedettes sont les mêmes: Michael Douglas dans le rôle de l'aventurier amoureux, Kathleen Turner dans celui de l'écrivain amoureuse de l'aventurier, et le p'tit gros Danny DeVito dans celui de la crapule sans scrupules. Un apéro léger en attendant le prochain *Indiana Jones*.

■ Vidéoclips longue durée. Cinq titres pour tous les goûts: **Whitney Houston #1 Video Hits, Daryl Hall & John Oates — Liberty Concert, Robert Palmer — Riptide, The Kinks — Come Dancing With..., The Making of GTR.** ■

The Jewel of the Nile: le néo-romantisme...?

la technique ANGLAISE

À la recherche de la perfection, à la mesure de l'art! L'ensemble NAD-B&W s'adresse aux réels amants de la musique. Ceux qui savent savourer le dynamisme, la présence, la chaleur, la puissance même... Ceux qui veulent vivre leur musique.
Réuni pour vous, cet ensemble comprend: le récepteur AM/FM stéréo NAD 7125 d'une puissance de 50 watts RMS, la table tournante NAD 5125 et les enceintes B&W DM-100.

à seulement

899$

Magnétocassette en option

sélectronic

600, Belvédère, Québec, (418) 683-2525
575, boul. Saint-Martin, à l'ouest du boul. des Laurentides, Laval, 668-9880

PASSEZ VOTRE ÉTÉ À DANSER
DANS LES CLUBS, À LA RADIO, À LA MAISON

Les Disques Virgin Canada Inc. distribution A&M

JERMAINE STEWART
est de retour avec

WE DON'T HAVE TO TAKE OUR CLOTHES OFF

LE 45 TOURS VEDETTE DE L'ALBUM

FRANTIC ROMANTIC
Disponible sur microsillon et cassette au chrome

GUSTO BLUSTO

LE NOUVEAU 45 TOURS QUI FAIT DES RAVAGES SUR LES PLANCHERS DE DANSE

tiré du nouvel album de CULTURE CLUB
FROM LUXURY TO HEARTACHE

Disponible sur microsillon, cassette au chrome et disque compact (comprend deux pièces supplémentaires)

audio d'occasion

VENTE-ACHAT-ÉCHANGE

DOUBLEZ VOTRE FIDÉLITÉ GRÂCE À:

EN EFFET AUDIO D'OCCASION VOUS OFFRE UN GRAND CHOIX D'APPAREILS DE QUALITÉ JUSQU'À 50% DU PRIX NEUF TOUS NOS PRODUITS SONT MINUTIEUSEMENT INSPECTÉS PAR UNE ÉQUIPE TECHNIQUE DES PLUS COMPÉTENTES, ET PORTENT UNE GARANTIE DE 3 MOIS À 5 ANS.

VENEZ CONSTATER VOUS-MÊME ET CHOISIR
L'OCCASION DE VOS RÊVES

1717, RUE ST-HUBERT MONTRÉAL, QUÉ.
H2L 3Z1 (514) 522-2020 MÉTRO BERRI (FERMÉ LE LUNDI)

SALON DE COIFFURE POUR HOMMES

PLACE VERSAILLES
7275, rue Sherbrooke est
(Place Versailles, face au Steinberg)

352-1290

l'échange

DISQUES, LIVRES ET CASSETTES USAGÉS

3694 ST-DENIS
MTL 849-1913
MÉTRO SHERBROOKE

713 MT-ROYAL E
MTL 523-6389
MÉTRO MONT-ROYAL

DJANGO REINHARDT
À DEUX DOIGTS DE LA PERFECTION

PAR CHRISTIAN BELLEAU

Le père spirituel de tous les guitaristes de jazz — mais aussi de nombreux et célèbres rockers — n'avait que deux doigts à la main gauche! De quoi en boucher un coin aux blanc-becs des années 80 qui, la nuit durant, rêvent de posséder autant de doigts qu'une pieuvre a de tentacules et, surtout, de devenir Eddy Van Halen à la place d'Eddy lui-même.

En effet, presque tous les guitaristes de rock et de jazz, qu'ils en soient conscients ou pas, ont une dette envers Django Reinhardt. Bien avant Charlie Christian et sa guitare amplifiée, ce gitan analphabète et autodidacte — malgré son infirmité à la main gauche — a permis à la guitare, dans le contexte d'un jazz band, d'égaler n'importe quel instrument soliste que ce soit.

Par le fait même, Reinhardt est devenu le premier musicien de jazz étranger à influencer la plupart des natifs de son pays d'adoption. En cela, Django a été un artiste inné, unique et original; il a souvent été considéré comme le virtuose suprême dans la sphère sacrée qu'est le jazz.

Au milieu des années 30, commençant à être divulgués à travers l'Amérique, ses premiers enregistrements ont converti le jeune Les Paul au jazz. Charlie Christian lui-même connaissait certains de ses solos par coeur. Et aujourd'hui, Kenny Burrell, Charlie Byrd, Larry Coryell, Herb Ellis et Barney Kessel sont parmi ceux qui ont rendu hommage au maître, le plus souvent par une interprétation solo de l'une de ses compositions.

Le génie mis à part, la force et la durabilité de l'oeuvre de Django résident principalement dans la combinaison unique des influences qui l'ont modelé: la musique gitane, les diverses musiques populaires jouées en France dans les années 20 et 30, le jazz américain et la musique classique européenne.

Né le 23 janvier 1910 dans une caravane d'amuseurs publics, sur la route qui mène à Liverchies en Belgique, Jean Reinhardt était l'aîné d'une famille menée par une mère indépendante et forte qui a refusé toute sa vie de prendre le nom de son mari. Les parents de Jean étaient des Manouches (ou gitans d'expression française), descendants d'une ancienne tribu originaire des Indes, et présente en Europe depuis le XVe siècle.

Le père de Reinhardt jouait du piano, et l'un de ses oncles était un expert du violon. Le jeune Django débute donc sa carrière musicale au violon, avant de se tourner vers le banjo-guitare à l'âge de neuf ans. À 18 ans, déjà un musicien exceptionnel, il vit de son art en jouant dans les cafés de la banlieue de Paris, où s'amassent paysans, marins et soldats. En 1928, sa caravane ayant pris feu, il manque de peu d'avoir à mettre fin à ses activités artistiques: sérieusement brûlé sur tout le côté gauche, Reinhardt demeure alité à l'hôpital pendant plus de 18 mois. Privé de l'usage de trois doigts de sa main gauche, Django développe cependant une méthode de doigté qui lui permet rapidement de jouer sans problème et, bien avant Wes Montgomery, de créer une technique de jeu en octaves qu'aucun autre guitariste n'arrivera à égaler.

La musique de Django Reinhardt, facilement reconnaissable, se fait entendre pour la première fois en Europe à l'aide des disques qu'il enregistre en 1935 avec le Quintette du Hot Club de France. La grande passion de Reinhardt pour le jazz s'éveille lorsqu'il découvre Joe Venuti, Eddy Lang, Duke Ellington et le roi du jazz, Louis Armstrong (et plus particulièrement *Dallas Blues*).

Au sein du Quintette, Django partage la vedette avec une autre personnalité du jazz: le violoniste français Stéphane Grappelli. Jusqu'à ce que la guerre les sépare (Grappelli retourne à Londres et Reinhardt demeure à Paris), ces deux musiciens formeront sans doute le couple le plus étrange dans le milieu du jazz. Django est impoli, toujours en retard et peu soucieux de son habillement; il est un de ces joueurs qui, s'il ne perd pas tout son argent de poche, donne tout ce qu'il a gagné au premier venu. «Steff», de son côté, est un dandy cultivé, économe et méticuleux. Tous deux sont égocentriques, fiers et très peu enclins à partager les feux de la scène.

Ce n'est pas avant la libération de Paris que Django Reinhardt se décide à traverser l'Atlantique pour jouer avec le Duke Ellington Orchestra (1946). Là comme ailleurs, sa virtuosité émerveille tous les musiciens qui l'entourent. Et Duke lui-même s'empresse d'affirmer: «Django est un artiste... il est un de ses musiciens qui sont incapables de jouer une note qui ne soit pas belle ou de bon goût. C'est un grand virtuose».

Malgré son manque d'éducation musicale, Django aime à composer et à arranger la musique qu'il joue. Les pièces *Nuages* et *Manoir de mes Rêves*, par exemple, rendent compte de son style exquis de composition mélodique et de ses possibilités de soliste. D'autres titres, tels *Mabel, Djangology, Swing 41* ou *Stockolm*, montrent l'autre face de Reinhardt, tandis que *Sweet Sue* et *Limehouse Blues* témoignent d'un sens de l'improvisation toujours sous-tendu par la clarté et l'élégance. Tout comme Charlie Parker, Django écoute voracement et apprend de tout ce qu'il entend.

Après la guerre, influencé par Christian, Reinhardt se met à la guitare amplifiée. Et si cette révolution n'a pas réussi à tous les guitaristes, surtout à cause des changements de sonorité, ce dernier ne semble pas en être affecté. Son entraînement précédent au banjo, un instrument lui aussi très percussif à action élevée, lui prête la force nécessaire pour atteindre cette maîtrise de jeu sur une seule corde, qui se rapproche mélodiquement des lignes musicales produites par les cuivres.

Mais, avant même d'avoir davantage progressé dans cette voie — il aurait pu devenir le roi de la guitare électrique dans le jazz, qui sait? — Django Reinhardt meurt soudainement, contre toute attente, le 15 mai 1953. ■

PAR FRÉDÉRIC TOMESCO

Self Aid

CHARITÉ MAL ORDONNÉE COMMENCE PAR LES AUTRES

En réponse à une nouvelle initiative de l'increvable Bob Geldof, le gratin des bardes celtes du XXe siècle s'est réuni aux Showgrounds de Dublin afin de voler au secours de la «m'Eire Patrie», dont les rejetons ont particulièrement été éprouvés par le chômage (paradoxalement, rappelons qu'au Live Aid, les Irlandais furent les plus généreux du globe: 15 millions de dollars, comparativement à 13 millions pour les É.-U.).

Au Self-Aid, tous les plus beaux fleurons du «ShamRock» ont répondu à l'appel du trèfle à trois feuilles: U2, Chris de Burgh, Van Morrison, les Pogues, les Boomtown Rats (noblesse oblige) et Clannad, pour ne nommer que ceux-là. Même Declan MacManus (alias Elvis Costello), malgré son sang anglais, était de la fête!

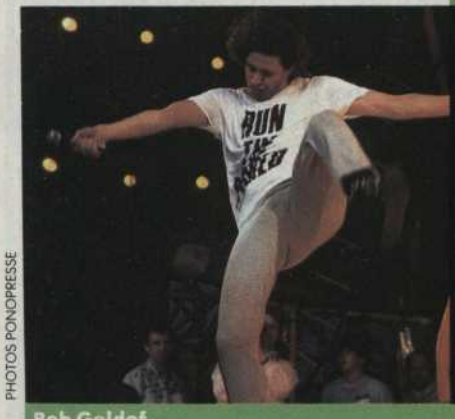
En somme, en ce 17 mai 1986, le vert était mis: deux mois après tout le monde, la jeunesse irlandaise a finalement eu la chance de célébrer *sa* Saint-Patrick... et elle ne s'en est pas privée.

Bono (U2): le Pape...

... et ses fidèles.

Elvis Costello.

Van Morrison.



Bob Geldof.

Shane McGowan (Pogues).

Maire Ni Bhraonian (Clannad).

PHOTOS PONOPRESSE

UNE FOIS ENCORE, SONY PREND LES CHOSES EN MAIN.

Entre ces deux triomphes du 8 mm, il est clair que Sony a pensé à tout.

Ainsi, regardez à gauche, vous verrez la simplicité incarnée dans la nouvelle caméra magnétoscope Handycam[MD]. Une création sans précédent qui met la qualité son et image Sony, dans la paume de votre main. Son objectif Ready-Focus[MD], vous permet de l'apporter n'importe où, n'importe quand et d'enregistrer jusqu'à deux heures de souvenirs couleurs, au moment même où l'action se déroule.

Regardez maintenant à droite et vous verrez la caméra magnétoscope la plus novatrice que vous puissiez trouver: la Sony Video 8[MD]. Elle n'est pas aussi compacte que la Handycam, mais c'est parce que nous l'avons dotée de plus de fonctions nouvelles. Des fonctions comme la mise au point automatique et un zoom pour vous aider à être plus inventif.

Nous vous offrons même une cassette vidéo de la taille d'une cassette

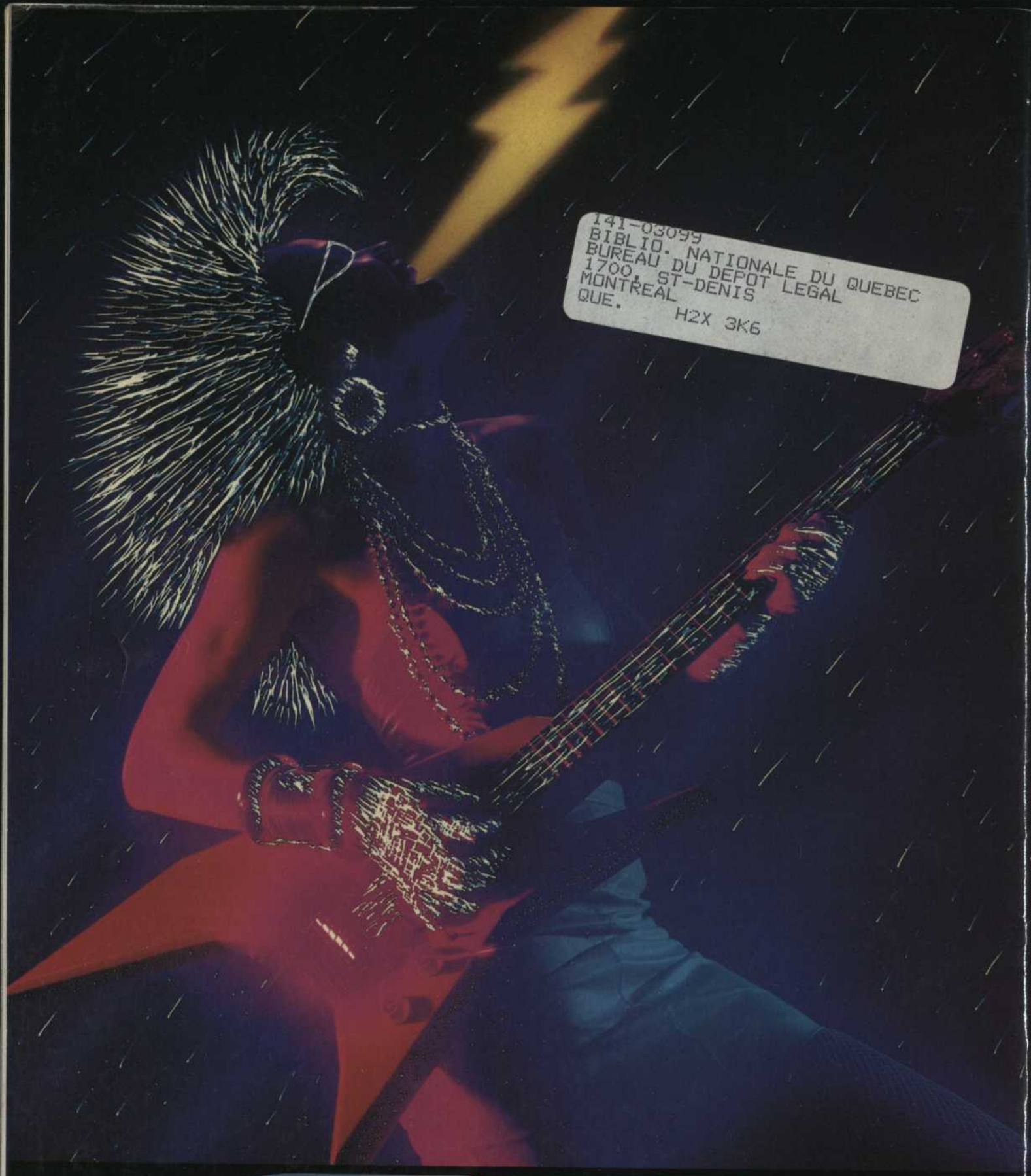
Ces deux produits sont fondés sur la technologie d'avant-garde Sony. C'est pourquoi ils sont plus petits et plus légers que les modèles VHS. Ils offrent de plus, des fonctions qui dépassent largement les concurrents de plusieurs années-lumières. Ils vous permettent d'enregistrer des images claires et nettes même lorsque l'éclairage est faible. Ce n'est pas tout! Si vous possédez déjà une caméra magnétoscope VHS ou Beta, nous avons conçu ce système pour qu'il soit compatible avec ces modèles. Vous pouvez donc passer du 8 mm à VHS ou à Beta. Ou vice versa, en continuant à bénéficier de la même qualité!

Maintenant que vous savez tout sur ces nouveaux produits, il ne vous reste plus qu'à les essayer chez votre détaillant Sony. Ils vous iront comme un gant!

SONY®

SONY DU CANADA LTD. / Montréal / Toronto / Ottawa / Winnipeg / Calgary / Edmonton / Vancouver

141-03099
BIBLIO. NATIONALE DU QUEBEC
BUREAU DU DEPOT LEGAL
1700, ST-DENIS
MONTREAL
QUE. H2X 3K6



CONCERTS
Coors
CONCERTS

Venez vivre la musique.